

Troisième partie

Un simple particulier

Chapitre 26

Le passager du train spécial

Un petit train spécial stationnait contre le quai asphalté de la gare de Riazan, à Moscou. Il comportait seulement six voitures : un fourgon à bagages dans lequel se trouvait en fait non pas des bagages mais de la nourriture entreposée sur de la glace, un wagon-restaurant où un cuisinier vêtu de blanc se penchait par la fenêtre et un wagon-salon officiel, gouvernemental. Les trois wagons restants étaient des voitures de voyageurs dont les couchettes rembourrées et recouvertes de sévères housses rayées devaient accueillir une délégation de travailleurs de choc, ainsi que des journalistes étrangers et soviétiques.

Le train se préparait à gagner le point de jonction des deux lignes du Turksib.

Le voyage serait long. Les travailleurs de choc fourraient dans le tambour des wagons des paniers de route munis de petits cadenas noirs se balançant au bout de tiges de fer. La presse soviétique se démenait sur le quai avec ses valises de contreplaqué verni.

Les étrangers suivaient du regard les porteurs transportant leurs grosses valises de cuir, leurs coffres et leurs cartons couverts d'étiquettes d'agences de tourisme et de compagnies maritimes.

Les passagers avaient eu le temps de se procurer le petit livre titré *La grande Ligne de l'Est*, dont la couverture affichait un chameau en train de renifler un rail. Ce livre était vendu sur place, dans un chariot à bagages. Son auteur, le journaliste Palamidov, était déjà passé plusieurs fois à côté du chariot en jetant des regards jaloux aux acheteurs. Il avait la réputation d'être un grand connaisseur du Turksib et se rendait là-bas pour la troisième fois.

Le moment du départ approchait, mais les adieux ne rappelaient en rien la scène ordinaire accompagnant le départ d'un train de voyageurs. Il n'y avait pas de vieilles femmes sur le quai, personne ne tenait à bout de bras un bébé par la fenêtre pour qu'il pût voir une dernière fois son grand-père. Il n'y avait bien entendu pas non plus de ces grands-pères dont les yeux éteints reflètent, d'ordinaire, la crainte des courants d'air propres aux voyages en train. Personne ne s'embrassait, bien entendu. Les militants syndicaux avaient amené à la gare la délégation des travailleurs de choc sans avoir eu le temps de bien étudier la question des embrassades d'adieu. Les correspondants moscovites étaient accompagnés de travailleurs de leurs rédactions qui avaient l'habitude

de s'en tenir à des poignées de mains. Quant aux correspondants étrangers, au nombre de trente, il allaient couvrir l'ouverture de la ligne en grand équipage, avec épouses et phonographes, de sorte que personne n'était venu assister à leur départ.

Leur attitude s'accordant avec le moment, les membres de l'expédition parlaient plus haut que d'ordinaire, s'emparaient sans raison de leur bloc-notes et blâmaient ceux qui les avaient accompagnés de ne pas faire un voyage si intéressant avec eux. Le journaliste Lavoisian était particulièrement bruyant. Il était jeune d'esprit, mais une calvitie luisait au milieu de ses boucles comme la lune au cœur d'une jungle.

« Vous êtes répugnants à voir ! criait-il à l'adresse des gens venus le voir partir. Vous n'êtes même pas capables de comprendre ce que c'est que le Turksib ! »

Si les mains du bouillant Lavoisian n'avaient pas été encombrées d'une grosse machine à écrire enveloppée d'une toile cirée de cocher, il eût peut-être même frappé l'un de ses amis, dans son dévouement passionné au journalisme d'information. Il avait déjà envie d'envoyer sur-le-champ un express à sa rédaction, seulement la matière lui manquait.

Arrivé à la gare avant tout le monde, Oukhoudchanski, collaborateur d'un journal syndical, longeait le train sans se presser. Il avait avec lui *Le Turkestan. Description géographique complète de notre patrie, livre de chevet et manuel de voyage pour les Russes*, œuvre de Semionov-Tian-Chanski publiée en 1903. Il s'arrêtait devant chaque groupe de voyageurs ou de gens venus les accompagner à la gare et disait avec un rien de sarcasme dans la voix :

« Vous partez ? Ça alors ! »

Ou :

« Vous restez ? Ça alors ! »

Il parvint ainsi à la tête du train et, la tête rejetée en arrière, étudia longuement la locomotive, pour dire enfin au mécanicien :

« Vous travaillez ? Ça alors ! »

Puis le journaliste Oukhoudchanski rentra dans son compartiment, déploya le dernier numéro de son journal et se consacra à la lecture d'un article qu'il avait lui-même écrit, titré *Il faut améliorer le travail des Commissions de contrôle des magasins*, avec comme sous-titre *La réorganisation des Commissions est insuffisante*. L'article faisait le compte rendu d'une réunion quelconque, et l'attitude de l'auteur vis-à-vis de l'événement décrit aurait pu se résumer d'une phrase : « Vous tenez réunion ? Ça alors ! » Oukhoudchanski lut jusqu'au départ du train.

L'une des personnes venus souhaiter bon voyage, un homme au nez rose en peluche et des tempes de velours, fit une prophétie qui causa à tout le monde un grand effroi :

« Je connais ce genre de voyages, énonça-t-il, j'en ai fait moi-même. Votre avenir m'est connu. Vous êtes une centaine, ici. Vous allez, en gros, voyager un mois entier. Deux d'entre vous manqueront le départ du train dans une petite gare perdue où ils resteront sans argent ni papiers, ils vous rattraperont seulement au bout d'une semaine,

affamés et déguenillés. La valise de quelqu'un sera volée, c'est une certitude. Ce sera peut-être celle de Palamidov, ou Lavouasian, ou encore Navrotski. La victime se lamentera tout au long du chemin et mendiera auprès de ses voisins un blaireau pour se raser. Il rendra la brosse sans l'avoir lavée, et aura perdu la cuvette. Bien entendu, l'un des voyageurs mourra, et ses amis devront ramener ses restes à Moscou au lieu d'aller au point de jonction. Accompagner les restes d'un défunt est une tâche très pénible et répugnante. En outre, la zizanie s'installera en cours de route. Croyez-moi ! Quelqu'un, peut-être ce même Palamidov, ou bien Oukhoudchanski, commettra un acte antisocial. Vous le désapprouverez longuement et tristement, tandis qu'il s'isolera en poussant des gémissements et des grognements. Tout cela m'est connu. Vous partez aujourd'hui avec des chapeaux et des casquettes sur vos têtes, vous reviendrez en portant des calottes orientales. Le plus bête d'entre vous achètera la panoplie complète d'un Juif de Boukhara : un chapeau de velours bordé de fourrure de chacal et une robe de chambre confectionnée dans une épaisse couverture de coton. Et bien sûr, le soir, vous chanterez tous *Stienka Razine* dans votre wagon, vous mugirez stupidement : "Et la jette par-dessus bord dans le cours du fleuve". Ce n'est pas tout, les étrangers eux-mêmes chanteront : "En descendant la Volga, *sur notre mère Volga*, sur notre mère la Volga".

Lavoisian se mit en colère et brandit sa machine à écrire en direction du prophète.

— Vous êtes jaloux ! dit-il. Nous ne chanterons pas.

— Vous chanterez, mes petits amis. C'est inévitable. Je sais d'avance tout cela.

— Nous ne chanterons pas.

— Vous chanterez. Et si vous êtes honnêtes, vous m'enverrez aussitôt une carte postale pour me le dire.

On entendit à cet instant un cri étouffé. Le photoreporter Mienchov venait de tomber du toit du fourgon à bagages. Il avait grimpé dessus pour photographier le moment du départ. Mienchov resta quelques secondes étendu par terre, tenant son appareil au-dessus de sa tête. Puis il se releva, vérifia anxieusement l'obturateur et remonta sur le toit.

— Vous tombez ? demanda Oukhoudchanski, se penchant par la fenêtre avec son journal.

— Peut-on appeler cela une chute ? fit dédaigneusement le photoreporter. Si vous m'aviez vu tomber du toboggan spiralé au Parc du repos culturel !

— Ça alors ! répliqua le représentant du journal syndical, disparaissant derrière la fenêtre.

Sur le toit, Mienchov se mit sur un genou et se remit au travail. Il était observé avec la plus vive satisfaction par un écrivain norvégien qui se promenait sur le quai, ayant déjà mis ses affaires dans son compartiment. Il avait des cheveux clairs d'enfant et un grand nez de Varègue. Le Norvégien admirait si fort la hardiesse photographique de Mienchov qu'il se sentit dans l'obligation de faire partager ses sentiments à quelqu'un. Il s'approcha à grands pas d'un vieux travailleur de choc de l'usine des Trois-Monts, appuya son index sur la poitrine de ce dernier et s'écria d'une voix perçante :

« Vous ! »

Montrant ensuite sa propre poitrine, il cria aussi fort :

« Moi ! »

Ayant ainsi épuisé tous les mots en russe dont il disposait, l'écrivain sourit aimablement et courut à son wagon alors que retentissait la deuxième sonnerie. Le travailleur de choc fit de même. Mienchov descendit de son toit. Il y eut des signes de tête, les derniers sourires furent adressés, on vit accourir un feuilletoniste dans un manteau à col de velours noir. L'arrière du train se balançait déjà sur le dernier aiguillage de sortie lorsque les frères jumeaux du journalisme, les correspondants Liev Roubahckine et Ian Skamiéïkine se ruèrent hors du buffet de la gare. Skamiéïkine tenait entre les dents une escalope viennoise. Bondissant comme des chiots, les frères cavallèrent le long du quai, sautèrent sur le sol taché de pétrole et seulement là, au milieu des traverses, se rendirent compte qu'ils ne pourraient pas rattraper le train.

Le train, lui, quittant une Moscou en effervescence de construction, faisait déjà entendre son chant assourdissant. Il martelait le sol de ses roues, poussait des rires démoniaques en franchissant les ponts et ne commença à se calmer qu'au milieu des bois parsemés de datchas, poussant alors tranquillement sa vitesse. Il allait décrire sur le globe terrestre une courbe considérable, traverser différentes zones climatiques, passer de la fraîche Russie centrale au désert brûlant, laisser derrière lui une quantité de grandes et de petites villes et avancer de quatre fuseaux horaires par rapport à Moscou.

Au soir du premier jour, apparurent dans le wagon des correspondants soviétiques deux envoyés du monde capitaliste : monsieur Heinrich, représentant un journal autrichien de tendance libérale, et Hiram Burman, un Américain. Ils étaient venus faire connaissance. . Monsieur Heinrich était de petite taille. Mister Burman portait un chapeau mou aux bords relevés. Ils parlaient russe assez correctement tous les deux. Tous commencèrent par se tenir dans le couloir sans rien dire, se dévisageant les uns les autres avec intérêt. Pour chasser la gêne, on se mit à parler du Théâtre d'Art. Heinrich en fit la louange, tandis que mister Burman déclarait de façon évasive qu'en tant que sioniste, ce qui l'intéressait surtout en URSS, c'était la question juive.

- Cette question n'existe plus chez nous, dit Palamidov.
- Comment peut-il ne pas y avoir de question juive ? s'étonna Hiram.
- C'est ainsi. Elle n'existe pas.

Mister Hiram était troublé. Il avait, sa vie durant, écrit dans son journal des articles à propos de la question juive, et il lui aurait été douloureux de l'abandonner.

- Il y a tout de même bien des Juifs en Russie ? dit-il prudemment.
- Oui, répondit Palamidov.
- Il y a donc aussi une question juive ?
- Non. Il y a des Juifs, mais pas de question juive.

L'atmosphère dans le couloir du wagon, qui s'était chargée d'électricité, se détendit quelque peu à l'arrivée d'Oukhoudchanski. Une serviette autour du cou, il se dirigeait vers le cabinet de toilette.

— Vous discutez ? dit-il alors que la vitesse du train le faisait osciller. Ça alors !

Lorsqu'il revint, propre et rafraîchi, des gouttes d'eau à ses tempes, la discussion s'était étendue à tout le couloir. Les correspondants soviétiques étaient sortis d'un compartiment, quelques travailleurs de choc en avaient quitté un autre et deux étrangers s'étaient montrés : un correspondant italien qui portait l'insigne fasciste représentant un faisceau de licteur avec une hache, et un universitaire allemand, un orientaliste invité par la VOKS. Le front de la controverse était très étendu – il allait de la construction du socialisme jusqu'à la nouvelle mode masculine en Occident, le port du béret. Des désaccords surgissaient à propos de chacun des points abordés.

« Vous discutez ? Ça alors... » dit Oukhoudchanski en repartant dans son compartiment.

Dans le brouhaha général, on ne pouvait distinguer que des exclamations individuelles.

— S'il en est ainsi, disait monsieur Heinrich en attrapant la chemise russe de Souvorov, un travailleur des usines Poutilov, pourquoi vous contentez-vous de jacasser depuis treize ans ? Pourquoi n'organisez-vous pas la révolution mondiale dont vous ne faites que parler ? Vous n'en êtes donc pas capable ? Alors, arrêtez de jacasser !

— Ce n'est pas nous qui allons faire la révolution chez vous ! Vous la ferez vous-même.

— Moi ? Je ne ferai aucune révolution.

— Eh bien, d'autres la feront sans vous demander votre avis.

S'appuyant contre un panneau de cuir estampé entre deux fenêtres, mister Hiram Burman assistait aux débats d'un regard indifférent. La question juive s'était engloutie dans quelque crevasse rhétorique dès le début de la discussion, et les autres thèmes le laissaient froid. Du groupe où le professeur allemand niait catégoriquement la supériorité du mariage de type soviétique sur le mariage à l'église se détacha un feuilletoniste versificateur dont le pseudonyme littéraire était Gargantua. Il s'approcha du pensif Hiram et se mit avec animation à lui expliquer quelque chose. Hiram commença par l'écouter mais se rendit compte rapidement qu'il ne comprenait rien. Cependant, Gargantua n'arrêtait pas de rectifier la tenue de Hiram, lui renouant sa cravate, lui enlevant un brin de duvet collé, lui boutonnant son veston pour le déboutonner ensuite, tout en parlant d'une voix assez forte et très distinctement, semblait-il. Mais un défaut insaisissable dans ses propos les transformait en sciure de bois. Désagrément qui s'aggravait du fait que Gargantua aimait discourir et quêtait après chaque phrase l'approbation de son interlocuteur.

« N'est-ce pas vrai ? disait-il en remuant la tête comme s'il s'apprêtait, pour picorer quelque grain, à donner un coup de bec de son nez grand et bien formé. N'est-ce pas exact ? »

C'étaient là les seules paroles compréhensibles dans les discours que tenait Gargantua. Tout le reste se fondait en un féérique murmure persuasif. Mister Burman opinait par politesse et s'esquiva rapidement. Tout le monde était toujours d'accord avec Gargantua, qui s'estimait capable de convaincre n'importe qui de n'importe quoi.

« Voyez-vous, dit-il à Palamidov, vous ne savez pas discuter avec les gens. Moi, je l'ai convaincu. Je viens de lui prouver, et il s'est déclaré d'accord avec moi, qu'il n'existe plus chez nous de question juive d'aucune sorte. N'est-ce pas vrai ? N'est-ce pas exact ? »

Palamidov n'avait rien compris et, hochant la tête, il se mit à prêter l'oreille à la discussion qui avait lieu entre l'orientaliste allemand et le chef de wagon. Celui-ci s'efforçait depuis un bon moment de participer à la conversation et venait seulement de dénicher un auditeur disponible et à sa mesure. Ayant au préalable appris la qualité de son interlocuteur, ainsi que son nom et son prénom, le chef de train mit de côté son balai et entama avec aisance :

« Vous n'en avez sans doute pas entendu parler, Citoyen Professeur, il existe en Asie Centrale un animal qui s'appelle le chameau. Il a deux bosses sur le dos. Je connaissais un cheminot, vous en avez sans doute entendu parler, le camarade Doljnostiouk, il s'occupait des bagages. Il s'est un jour assis entre les bosses du chameau et lui a donné un coup de fouet. Le chameau était une sale rosse et s'est mis à exercer une pression sur lui avec ses bosses, tout juste s'il ne l'a pas écrasé complètement. Doljnostiouk a tout de même réussi à sauter à bas de l'animal. C'était quelqu'un de combattif, vous l'avez sans doute entendu dire ? Là, le chameau a couvert sa tunique de crachats, une tunique d'uniforme qui sortait de la blanchisserie... »

La conversation vespérale se mourait. Le choc des deux mondes s'était bien terminé. On avait évité la brouille, en quelque sorte. La coexistence dans le train spécial des deux systèmes – le capitaliste et le socialiste – devait bon gré mal gré se prolonger durant près d'un mois. L'ennemi de la révolution mondiale, monsieur Heinrich, raconta une vieille histoire de voyage, puis tout le monde se rendit pour le dîner au wagon-restaurant, passant de wagon en wagon en suivant des sas métalliques tremblants et en clignant des yeux à cause des courants d'air. Dans le wagon-restaurant, toutefois, la population du train occupa des places séparées. Ce fut comme une première visite à une fiancée. L'étranger, représenté par les correspondants de journaux à fort tirage et d'agences télégraphiques du monde entier, rendit un hommage appuyé à la vodka en jetant des regards d'une effrayante courtoisie sur les bottes des travailleurs de choc et le débraillé domestique des journalistes soviétiques, venus en pantoufles et affichant, pour toute cravate, leurs boutons de col.

Les gens les plus divers se trouvaient au wagon-restaurant : mister Burman, provincial de New-York, une jeune Canadienne arrivée d'au-delà de l'océan juste une heure avant le départ du train spécial, ce qui expliquait qu'elle tournât la tête d'un air hébété au-dessus de la boulette de viande servie dans une assiette métallique oblongue, un diplomate japonais, un autre Japonais, un peu plus jeune, monsieur Heinrich, dont les yeux jaunes souriaient malicieusement sans qu'on sût pourquoi, un jeune diplomate anglais à la taille fine de joueur de tennis, l'orientaliste allemand écoutant fort patiemment la narration du chef de wagon quant à l'existence d'un étrange animal ayant deux bosses sur le dos, un économiste américain, un Tchèque, un Polonais, quatre correspondants américains dont un pasteur écrivant dans le journal de L'Union des Jeunes Chrétiens, une femme américaine à 100 % issue d'une famille de pionniers au nom Hollandais, célèbre pour avoir, l'année précédente, raté le train à Mineralnye Vody et s'être cachée quelque

temps au buffet de la gare pour se faire de la publicité (ce qui avait eu un énorme écho dans la presse américaine. Les articles s'étaient succédé trois jours durant, avec des titres alléchants : *Une jeune fille d'ancienne famille aux mains des sauvages montagnards du Caucase* et *Une rançon ou la mort*, et bien d'autres encore. Les uns se montraient hostiles à tout ce qui était soviétique, d'autres espéraient élucider en deux temps trois mouvements les énigmes de l'âme asiatique, d'autres encore essayaient honnêtement de comprendre ce qui se passait, en définitive, au pays des Soviets.

Assise à ses propres tables, la partie soviétique faisait du bruit. Les travailleurs de choc avaient apporté de la nourriture emballée dans du papier journal et buvaient force thé dans des porte-verres en métal blanc de chez Krupp. Davantage à leur aise, les journalistes avaient commandé des escalopes viennoises, et Lavoisian, pris d'un soudain accès de fierté slave, décida de ne pas se moucher du pied devant des étrangers, et exigea un sauté de rognons. Il ne toucha pas aux rognons, car il détestait cela depuis son enfance, mais se gonfla néanmoins d'orgueil en jetant des regards de défi aux étrangers. Du côté soviétique aussi, les gens étaient très divers. Il se trouvait là un ouvrier de l'usine de Sormovo, qu'une assemblée générale avait délégué, un constructeur venant de l'usine de tracteurs de Stalingrad qui, dix ans plus tôt, s'était retrouvé dans les tranchées luttant contre les troupes de Wrangel à l'endroit même où se dressait maintenant le géant producteur de tracteurs, et un ouvrier tisseur de Serpoukhov que le Turksib intéressait puisqu'il devait accélérer la livraison du coton aux régions de textile.

Il y avait aussi des métallos de Leningrad, des mineurs du Donbass, un mécanicien arrivé d'Ukraine et le chef de la délégation, portant une chemise blanche à la russe, décorée de la grande étoile de Boukhara obtenue pour sa lutte contre l'émir. Le diplomate à la taille de tennisman aurait été bien étonné d'apprendre que le petit et courtois poète Gargantua s'était retrouvé à huit reprises prisonnier de divers atamans cosaques, qu'il avait même été une fois fusillé par les partisans de Makhno, ce sur quoi il n'aimait pas s'étendre car il en conservait de mauvais souvenirs, s'étant extrait de la fosse commune avec l'épaule percée d'une balle.

Le représentant des Jeunes Chrétiens eût peut-être porté la main à son cœur s'il avait su que le joyaux Palamidov avait présidé un tribunal militaire, tandis que Lavoisian s'était, pour les besoins de la cause journalistique, habillé en femme et s'était glissé dans une réunion de baptistes, dont il avait ensuite fait un grand compte-rendu antireligieux, qu'aucun des citoyens soviétiques présents n'avait fait baptiser ses enfants, quatre écrivains se trouvant même au nombre de cette engeance de mécréants.

Des gens très divers, oui, se trouvaient dans ce wagon-restaurant.

Le second jour du voyage, la prédiction du prophète pelucheux se réalisèrent. Alors que leur train, cliquetant et grondant, traversait la Volga sur le pont de Syzragne, les passagers du train spécial entonnèrent, de leurs voix sans charme de citadins, la ballade du chevalier de la Volga. Ils s'efforçaient à ce moment de ne pas se regarder dans les yeux. Dans la voiture voisine, les étrangers qui ne savaient pas trop ce qu'il convenait de chanter, ni à quels moments, entonnèrent avec enthousiasme *Elle est bien pleine, la petite boîte*, en y mêlant un refrain étrange qui déformait le « Ho hisse ! » des Bateliers de la Volga. Nulle carte postale ne fut envoyée à l'homme au nez en peluche, on avait honte. Seul Oukhoudchanski tint bon. Il ne chanta pas avec tous les autres. Tandis que le train entier s'adonnait à une débauche de chansons, lui seul se taisait, serrant les dents et faisant mine de lire la *Description géographique complète de notre patrie*. Il fut

sévèrement puni. Il fut saisi d'un accès musical paroxystique en pleine nuit, bien au-delà de Samara; Vers minuit, alors que train si inhabituel dormait, une voix hésitante se fit entendre en provenance du compartiment d'Oukhoudchanski :

Il est sur la Volga un rocher recouvert de mousse...

Lui aussi payait son dû au voyage.

Encore plus tard, quand Oukhoudchanski se fut à son tour endormi, la porte du tambour s'ouvrit, le tonnerre des roues se fit un instant entendre pleinement, et Ostap Bender entra dans le couloir désert et brillamment éclairé en regardant de tous les côtés. Il hésita une seconde, puis eut un geste indolent et résigné de la main et ouvrit la porte du premier compartiment se présentant. À la lueur bleue de la veilleuse, Gargantua, Oukhoudchanski et le photographe Mienchov dormaient. La quatrième couchette, en hauteur, était vide. Le Grand Combinateur n'hésita pas. Sentant la faiblesse de ses jambes après ses longues pérégrinations, ses pertes irréparables et ses deux heures de station debout sur le marchepied du wagon, il grimpa sur la couchette. Une vision miraculeuse s'offrit alors à lui : sur la tablette près de la fenêtre, les pattes pointant en l'air comme les brancards d'une charrette, se trouvait une poule bouillie toute blanche.

« J'emprunte le chemin peu sûr de Panikovski » chuchota Ostap.

Sur ces mots, il éleva la poule jusqu'à lui et la dévora sans pain ni sel. Il fourra les os sous le dur traversin recouvert de toile. Il s'endormit heureux, bercé par le grincement des cloisons et respirant l'odeur incomparable de la peinture des chemins de fer.

Notice synthétique

À propos du Turksib : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Turksib>

N'y a-t-il eu que des travailleurs libres employés à la construction? C'est à vérifier. Il est vrai que les Colonies spéciales (dans le cadre de la « dékoulakisation », premières apparitions du Goulag en dehors des Solovki et d'Arkhangelsk), datent du début des années trente :

(https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%8Eles_Solovki

https://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1997_num_54_1_3629

Ce chapitre, les deux suivants et le 29 en partie ont été rajoutés pour l'édition en volume. Les deux auteurs avaient couverts, en tant que journalistes envoyés par la revue Ogoniok, l'inauguration du Turksib, à laquelle ils consacrèrent (volontairement ?) un article d'une extrême platitude qu'ils se permirent de signer F. Tolstoïevski (notes trouvées chez A. Préchac).

La gare de Riazan est l'ancien nom de la gare de Kazan.

Le tambour des anciens wagons est l'espace clos compris entre la porte intérieure et la porte extérieure du wagon.

Suite du festival de noms : Oukhoudchat' signifie empirer, aggraver... Plus loin, Roubahckine : Delachemise et Skamiéïkine : Dubanc.

À propos de Semionov-Tian-Chanski :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Piotr_Semionov-Tian-Chanski

Stienka Razine : sa révolte du dix-septième siècle fut récupérée par l'historiographie soviétique : https://fr.wikipedia.org/wiki/Stenka_Razine . La citation suivante (d'ailleurs incorrecte) est formée de deux vers tirés d'une célèbre chanson consacrée au chef cosaque. L'autre est le début d'une autre chanson populaire, célébrant la Volga. Au milieu, sur notre mère Volga est simplement transcrit du français.

Les Varègues sont les Vikings ancêtres des premiers Russes : [tps://fr.wikipedia.org/wiki/Var%C3%A8gues#:~:text=Var%C3%A8gues%20ou%20Varanges%20\(vieux%20norrois,la%20garde%20var%C3%A8gue%20des%20empereurs](https://fr.wikipedia.org/wiki/Var%C3%A8gues#:~:text=Var%C3%A8gues%20ou%20Varanges%20(vieux%20norrois,la%20garde%20var%C3%A8gue%20des%20empereurs)

... alors que retentissait la deuxième sonnerie : à la troisième, le train part..

Le Théâtre d'Art de Moscou, fondé en 1898 par Stanislavski et Némirovitch-Dantchenko, celui auquel Tchékhov donnait ses pièces, appelé par la suite Théâtre Gorki et ultérieurement scindé en Théâtre Tchékhov et Théâtre Gorki.

Non. Il y a des Juifs, mais pas de question juive : comme le remarque A. Préchac, c'était la pétition de principe de l'époque. Les faits se sont chargés de montrer que la rancœur antisémite (voir à ce sujet la citation ironique du chapitre 13 : « ces Iceberg, ces Weisberg, ces Eisenberg, tous ces Rabinovitch ! ») subsistait et cet antisémitisme rampant ressurgira après l'invasion hitlérienne, lorsque les populations locales baltes, moldaves, ukrainiennes et même russes secondèrent souvent les nazis dans l'extermination des Juifs – ce que le Livre noir sur la destruction des Juifs d'URSS révélait trop, d'où les difficultés qu'il rencontra, jusqu'à son interdiction finale de publication. Arte y a consacré récemment une émission. Voir à ce sujet :

<https://blogs.mediapart.fr/dominique-vidal/blog/161220/les-juifs-d-urss-du-genocide-nazi-la-repression-stalinienne>

Voir aussi par exemple :

https://next.liberation.fr/livres/1995/11/16/comment-staline-enterra-l-holocauste_151051#:~:text=Et%20c'est%20l'interdiction,%20les%20Ann%C3%A9es%20la%20Vie.

On sait également que seule la mort de Staline a empêché la « purge » antisémite qui se préparait, dans la foulée de l'Affaire (montée de toutes pièces) des Blouses blanches.

La VOKS était la Société soviétique pour les liens culturels avec l'étranger :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/VOKS>

Vous n'en êtes donc pas capable ? Je souris en pensant à ce que cela donnerait probablement de nos jours : « Vous n'êtes donc pas en capacité de le faire ? »

Comme le remarque A. Prochac, les inquiétudes de M. Heinrich sont vaines, le « Socialisme dans un seul pays » ayant été adopté depuis 1925 et Trotski, d'un avis contraire, exilé en 1928 en Asie Centrale, puis en Turquie en 1929...

L'Union des Jeunes Chrétiens : encore connue sous le nom de YMCA :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Young_Men%27s_Christian_Association

Mineralnye Vody : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mineralnye_Vody

À propos de Boukhara :

https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9publique_sovi%C3%A9tique_populaire_de_Boukhara

Sur les baptistes, revoir la notice du chapitre 3.

Le pont de Syzragne : en général écrit Syzran, mais le signe mou final, en russe, me conduit de nouveau à adopter cette transcription.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Syzran>

Le chevalier de la Volga : il s'agit de Stienka Razine, déjà mentionné. La chanson est celle à laquelle je faisais allusion un peu plus haut, la plus célèbre consacrée au héros de la Volga – musique populaire, paroles de Dmitri Sadovnikov. Pouchkine a également écrit en 1826 des vers sur Stienka Razine.

Elle est bien pleine, la petite boîte : *Chanson sur des vers de 1861 de Nikolai Nekrassov. Les Bateliers de la Volga* : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Bateliers_de_la_Volga_\(chanson\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Bateliers_de_la_Volga_(chanson))

La chanson qu'entonne Oukhoudchanski à minuit est encore une chanson à la gloire de Stienka Razine, sur des paroles d'Alexandre Navrotski.

Chapitre 27

« Laissez entrer un mercenaire du capital »

Durant la nuit, Ostap vit en rêve le visage triste et voilé de Zossia, ensuite ce fut Panikovski qui lui apparut. Le violateur de la convention portait un chapeau de cocher garni d'une plume et, se tordant les mains, disait : « Bender ! Bender ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une poule ! C'est un volatile merveilleusement gras, une poule ! » Ostap ne comprenait pas, et se fâchait : « Quelle poule ? C'est tout de même l'oie, votre spécialité ! » Mais Panikovski insistait : « Une poule, une poule, une poule ! »

Bender se réveilla. Il vit juste au-dessus de sa tête le plafond incurvé comme le couvercle d'un coffre de grand-mère.

Il y avait beaucoup de lumière dans le compartiment. L'air brûlant de la steppe d'Orenbourg s'engouffrait par la fenêtre à demi baissée.

« Ma poule ! cria quelqu'un en-dessous. Où est passée ma poule ? Il n'y a personne dans le compartiment, à part nous. N'est-ce pas vrai ? Excusez-moi, ce sont les pieds de qui, ça ? »

Ostap se mit une main sur les yeux et se rappela aussitôt avec déplaisir que Panikovski faisait de même lorsqu'un malheur se profilait. Retirant sa main, le Grand Combinateur vit une tête se montrant à la hauteur de sa couchette.

— Vous dormez ? Ça alors... fit la première voix.

— Dites-moi, cher ami, fit la deuxième avec bienveillance, c'est vous qui avez mangé ma poule ? N'est-ce pas exact ?

Le photoreporter Mienchov était assis en bas, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans un sac noir, il installait un nouveau film dans son appareil.

— Oui, dit Ostap sans emphase, je l'ai mangée.

— Merci bien ! s'écria de façon inattendue Gargantua. Je ne savais plus quoi en faire. Avec la chaleur, la poule pouvait se gâter. Exact, non ?

— Bien entendu, dit prudemment Ostap. Je suis très content d'avoir pu vous rendre ce petit service.

— Vous êtes de quel journal ? demanda le photoreporter en continuant à farfouiller avec un sourire langoureux dans son sac. Vous n'êtes pas monté dans le train à Moscou ?

— Je vois que vous êtes photographe, dit Ostap en éludant la question. J'ai connu un photographe de province qui ouvrait jusqu'aux conserves seulement sous une lumière rouge, il avait peur qu'elles ne s'abîment, autrement.

Mienchov se mit à rire. La blague du nouveau passager était de son goût. Et ce matin-là, personne ne posa plus de question embarrassante au Grand Combinateur. Il sauta en bas de la couchette et, passant la main sur ses joues couvertes d'une broussaille de trois jours qui lui donnait des airs de brigand, interrogea du regard le brave Gargantua. Le poète feuilletoniste défit sa valise, en tira une trousse de rasage qu'il tendit à Ostap et se lança dans une longue explication, donnant des coups de bec pour picorer un grain invisible et quêtant à tout instant la confirmation de ses paroles.

Pendant qu'Ostap se rasait et se lavait, Mienchov, ses courroies de photographe à la ceinture, répandit dans tout le wagon la nouvelle qu'il se trouvait dans leur compartiment un nouveau correspondant qui avait rejoint de nuit le train en aéroplane, et mangé la poule de Gargantua. L'histoire de la poule causa un grand émoi. Les correspondants avaient presque tous emporté pour le voyage de la nourriture venant de chez eux : des galettes, des boulettes de viande, des baguettes de pain et des œufs durs. Personne ne touchait à cette mangeaille. Les correspondants préféraient aller au wagon-restaurant.

Si bien qu'avant même qu'Ostap eût fini sa toilette, un écrivain obèse portant un blouson d'enfant moelleux se montra dans le compartiment. Il plaça douze œufs sur la table devant Ostap et dit :

« Mangez. Ce sont des œufs. Du moment que les œufs existent, il faut bien que quelqu'un les mange, non ? »

L'écrivain regarda ensuite par la fenêtre, observa la steppe couverte de verrues et dit avec amertume :

« Quel ennui, le désert ! Mais il existe, et il faut en tenir compte. »

C'était un philosophe. En entendant Ostap le remercier, l'écrivain hocha la tête et s'en retourna à sa place pour finir un récit qu'il écrivait. Homme ponctuel, il avait fermement décidé d'écrire un récit chaque jour. Il s'y appliquait comme un premier de la classe. Du moment que le papier existait, il fallait bien que quelqu'un écrivît dessus, il s'inspirait apparemment de cette idée.

D'autres voyageurs suivirent l'exemple du philosophe. Navrotski apporta une boîte de poivrons farcis, Lavoisian des boulettes de viande avec des lignes de journal qui y

adhéraient encore, Sapiéguine du hareng et des galettes et Dniestrov un verre de marmelade aux pommes. Il en vint d'autres, mais Ostap mit fin à l'audience.

« Impossible, mes amis, disait-il. On se montre obligeant envers l'un, et voilà que tous les autres vous tombent dessus. »

Les correspondants plaisaient beaucoup à Ostap. Il aurait pu s'attendrir, mais il s'était goinfré au point de ne plus pouvoir exprimer un quelconque sentiment. Il grimpa non sans mal sur sa couchette et dormit presque toute la journée.

Cela faisait trois jours que le voyage durait. Le train spécial se languissait à attendre qu'il se passât quelque chose. On était encore loin du Turksib, il n'arrivait rien de notable et tous les correspondants moscovites, consumés par l'inaction forcée, se regardaient les uns les autres d'un œil soupçonneux.

« Quelqu'un aurait-il appris quelque chose et l'aurait-il envoyé en express à sa rédaction ? »

À la fin, Lavoisian ne put se retenir d'envoyer un télégramme :

« DÉPASSÉ ORENBourg. FUMÉE SORT CHEMINÉE LOCOMOTIVE. HUMEUR EXCELLENTE, DANS WAGONS DÉLÉGUÉS PARLENT SEULEMENT TURKSIB. ENVOYEZ INSTRUCTIONS EXPRESS MER D'ARAL LAVOISIAN. »

Le secret fut bientôt éventé et, à la gare suivante, le guichet du télégraphe vit se former une file d'attente. Chacun envoyait une dépêche à propos de l'humeur excellente et de la cheminée de la locomotive, d'où s'échappait la fumée.

Pour les étrangers, un grand champ d'activité s'ouvrit juste après Orenbourg, lorsqu'ils aperçurent leur premier chameau, leur première iourte et leur premier Kazakh en bonnet de fourrure pointu et le fouet à la main. À la petite station où le train fit par hasard une halte un peu prolongée, une vingtaine d'appareils photo, au bas mot, visèrent le museau d'un chameau. L'exotisme commençait, les vaisseaux du désert, les enfants de la steppe épris de liberté et les bêtes de trait romanesques.

L'Américaine de sang bleu sortit de son wagon avec des lunettes fumées rondes. Une ombrelle verte la protégeait aussi du soleil. Un Américain aux cheveux argentés la filma longuement dans cet appareil avec une caméra de poing *Imo*. Elle se tint d'abord à côté du chameau, puis devant lui et finalement juchée dessus, assise entre les bosses que le chef de wagon avait évoquées si chaleureusement. Le petit Heinrich courait dans la foule et disait méchamment à tout le monde :

« Gardez un œil sur elle, autrement elle va prendre racine ici accidentellement, et l'on aura encore droit aux gros titres de la presse américaine : *Une intrépide correspondante américaine entre les pattes d'un chameau fou.* »

Le diplomate japonais se tenait à deux pas d'un Kazakh. Les deux hommes se regardaient en silence. Ils avaient tous les deux exactement la même figure aplatie, la même dure moustache, la même peau jaune et vernie et les mêmes yeux étroits et un peu bouffis. Ils auraient pu passer pour des jumeaux si le Kazakh n'avait pas porté une pelisse

de mouton serrée à la taille par une ceinture d'indienne, tandis que le Japonais était en costume gris de coupe londonienne, et si le Kazakh n'avait pas appris à lire seulement un an plus tôt, alors que le Japonais était depuis vingt ans titulaire de diplômes décernés par deux universités, celle de Tokyo et celle de Paris. Le diplomate fit un pas de côté, se pencha sur son Reflex et appuya sur le déclencheur. Le Kazakh se mit à rire, s'assit sur son petit cheval à la peau rugueuse et partit dans la steppe.

Mais, dès la station suivante, le récit romanesque s'enrichit de nouveaux éléments. Derrière la gare rougeoyaient par terre des tonneaux cylindriques de carburant et jaunissait un bâtiment neuf en bois devant lequel s'alignait une file de tracteurs dont les chenilles avaient imprimé de lourdes marques dans la terre. Une jeune tractoriste en pantalon de travail noir et en bottes de feutre se tenait sur un treillis de traverses empilées. Là, les correspondants soviétiques prirent leur revanche. Tenant leurs appareils photo devant leurs yeux, ils s'approchèrent furtivement de la jeune fille, Mienchov en tête.

Une cassette en aluminium entre les dents, il faisait penser à un tirailleur avançant en ligne par bonds. Mais si le chameau s'était laissé photographe en étant parfaitement conscient de son droit à la célébrité, la tractoriste s'avéra plus modeste. Elle supporta cinq clichés, puis rougit et s'en alla. Les photographes se rabattirent sur les tracteurs. Fort opportunément, une petite file de chameaux se voyait à l'horizon, au-delà des engins. Les tracteurs et les chameaux, tout cela cadrerait à merveille avec un titre comme : *L'ancien et le nouveau*, ou encore : *Qui l'emportera ?*

Ostap s'éveilla peu avant le crépuscule. Le train poursuivait sa course à travers le désert. Lavoisian errait dans le couloir, poussant ses camarades à éditer un journal de bord du train, dont il avait déjà imaginé l'appellation : *À toute vapeur*.

— En voilà un titre ! dit Ostap. Moi, j'ai vu une fois le journal mural d'une brigade de pompiers, qui s'appelait : *D'un feu à l'autre*. Cela était adéquat.

— Vous êtes un professionnel de la plume ! s'écria Lavoisian. Avouez que vous avez simplement la flemme d'écrire dans le porte-voix de notre communauté ferroviaire.

Le Grand Combinateur ne nia pas être un professionnel de la plume. Il n'eût pas hésité, en cas de besoin, à dire quel organe de presse il représentait, à savoir le *Journal de Tchernomorsk*. Mais cela n'était nullement nécessaire, puisqu'aucun contrôleur sévère et armé de pinces nickelées ne parcourait le train spécial. Mais Lavoisian s'était déjà installé avec sa machine à écrire dans le wagon des travailleurs de choc, où sa proposition avait fait du bruit. Déjà, le vieil ouvrier de l'usine des Trois-Monts écrivait au crayon chimique une note sur la nécessité d'organiser à bord du train une soirée d'échanges d'expériences ainsi que des lectures littéraires, déjà l'on se mettait en quête d'un caricaturiste et l'on chargeait Navrotski de recueillir les réponses à un questionnaire visant à savoir, parmi les entreprises représentées par une délégation, laquelle avait le mieux rempli les objectifs du Plan industrialo-financier.

Le soir, des gens de presse se rassemblèrent en grand nombre dans le compartiment de Gargantua, Mienchov, Oukhoudchanski et Bender. Ils étaient tassés, à six par couchette. Les têtes et les pieds pendaient de l'étage du haut. La fraîcheur sensible de la nuit faisait du bien aux journalistes ayant toute la journée souffert de la chaleur, et le rythme prolongé des roues, incessant depuis trois jours, incitait à l'amitié. On parlait du Turksib, on évoquait les rédacteurs en chef et les secrétaires, on racontait d'amusants lapsus de presse et tout le monde reprochait en chœur à Oukhoudchanski son manque

de disposition pour le journalisme. Oukhoudchanski relevait bien haut la tête et répondait d'un ton condescendant :

« Vous bavassez ? Ça alors ! »

Au plus fort de la gaîté, monsieur Heinrich se montra.

« Laissez entrer un mercenaire du capital » dit-il avec pétulance.

Heinrich prit place sur les genoux de l'écrivain obèse qui poussa un petit cri et pensa stoïquement : « Du moment que j'ai des genoux, il faut bien que quelqu'un s'asseye dessus, non ? Eh bien, il s'est assis. »

— Alors, où en êtes-vous avec l'édification du socialisme ? demanda avec insolence le représentant du journal libéral.

Alors qu'on adressait avec courtoisie à tous les étrangers présents dans le train, en faisant précéder leur nom de famille de *Mister*, *Herr* ou *Signor*, il se trouvait qu'on appelait simplement Heinrich le correspondant du journal libéral, on le tenait pour un farceur, on ne le prenait pas au sérieux. C'est ainsi que Palamidov répondit à la question si directe de ce dernier :

— Heinrich ! Vous vous fatiguez pour rien ! Vous allez encore vous mettre à dénigrer le pouvoir soviétique, cela est ennuyeux et sans intérêt. En outre, ce genre de choses, nous pouvons l'entendre dans la bouche de n'importe quelle vieille en train de faire la queue.

— Il ne s'agit pas du tout de ça, dit Heinrich ; je voudrais vous raconter une histoire biblique, celle d'Adam et Ève. Je peux ?

— Dites donc, Heinrich, comment se fait-il que vous parliez si bien le russe ? demanda Sapiéguine.

— J'ai appris le russe à Odessa, lorsque j'occupais cette ville merveilleuse en 1918, avec l'armée du général von Beltz. J'avais le grade de lieutenant, à cette époque. Vous avez sûrement entendu parler de von Beltz ?

— Pas seulement entendu parler, dit Palamidov. Nous l'avons même vu. Votre von Beltz gisait dans son cabinet tout doré, dans la palais du commandant du district militaire d'Odessa. Il s'était fait sauter la cervelle en apprenant qu'une révolution s'était produite dans votre patrie.

Au mot de « révolution », monsieur Heinrich eut un sourire officiel et dit :

— Le général a été fidèle à son serment.

— Et vous, Heinrich, pourquoi ne vous-êtes pas brûlé la cervelle ? demanda-t-on depuis la couchette supérieure. Qu'avez-vous fait de votre serment ?

— Allons, écouterez-vous l'histoire biblique ? demanda avec irritation le représentant du journal libéral.

On le martyrisa tout de même encore quelque temps en lui reposant la question à propos de son serment, et ce ne fut que lorsque, excédé, il se préparait à s'en aller qu'on accepta d'écouter son histoire.

RÉCIT DE MONSIEUR HEINRICH : L'HISTOIRE D'ADAM ET ÈVE

« Il y avait à Moscou, messieurs, un jeune homme, un komsomol. Il s'appelait Adam. Et, dans la même ville, se trouvait une jeune fille, une komsomole nommée Ève. Et voilà qu'un jour, ces jeunes gens allèrent se promener au paradis de Moscou, le Parc de Culture et de Détente. J'ignore de quoi ils y parlèrent. Chez nous, habituellement, les jeunes gens parlent d'amour. Mais vos Adam et Ève étaient marxistes et il se peut qu'ils aient parlé de révolution mondiale. Toujours est-il qu'en se promenant dans l'ex-Jardin d'Agrément, ils s'assirent sur l'herbe sous un arbre. Quel arbre, je l'ignore. C'était peut-être l'arbre de la Connaissance du bien et du mal. Mais vous n'ignorez pas que les marxistes n'aiment pas le mysticisme. Selon toute vraisemblance, ils ont dû voir dans cet arbre un simple sorbier. Tout en bavardant, Ève arracha une petite branche de l'arbre et l'offrit à Adam. Apparut alors un homme que les jeunes marxistes sans imagination prirent pour un gardien du parc. Et pourtant, selon toute vraisemblance, c'était l'Ange au glaive de feu. Maugréant et jurant, l'ange conduisit Adam et Ève au bureau du parc en vue d'établir un procès-verbal relatif au dommage causé au jardin. Cet événement insignifiant détourna les jeunes gens de la haute politique, et Adam vit devant lui la douce Ève, et celle-ci aperçut devant elle le vaillant Adam. Et les jeunes gens s'éprirent l'un de l'autre. Trois ans plus tard, ils avaient déjà deux fils. »

Là, monsieur Heinrich interrompit brusquement son récit et se mit à rentrer dans ses manches ses manchettes rayées et non empesées.

« Bon, et alors ? » demanda Lavoisian.

« Alors, dit orgueilleusement Heinrich, alors l'un des fils s'appelle Caïn, l'autre Abel, et d'ici quelque temps, Caïn tuera Abel, Abraham engendrera Isaac, Isaac engendrera Jacob, et toute l'histoire biblique recommencera, sans qu'aucun marxisme puisse l'empêcher. Tout se répète. Ce sera le Déluge, viendront Noé et ses trois fils, et Cham offensera Noé, il y aura la tour de Babel, dont la construction ne s'achèvera jamais, messieurs. Et ainsi de suite. Il ne se passera rien de nouveau sur terre. Si bien que votre effervescence à propos d'une nouvelle vie est vaine. »

Et Heinrich se renversa en arrière avec satisfaction, écrasant de sa maigre échine de hareng le brave écrivain obèse.

— Tout cela serait excellent si c'était adossé à des preuves, dit Palamidov. Seulement, vous ne pouvez rien prouver. Vous voulez juste qu'il en soit ainsi. Il n'est pas nécessaire de vous interdire de croire aux miracles. Croyez, priez.

— Et vous, vous avez des preuves qu'il en sera autrement ? s'exclama le représentant du journal libéral.

— Nous en avons, répliqua Palamidov. Vous en verrez une après-demain, à la jonction du Turksib.

— Et c'est reparti ! grogna Heinrich. L'édification ! Les usines ! Le Plan quinquennal ! Qu'avez-vous à me flanquer votre ferraille à la figure ? C'est l'esprit qui compte ! Tout se répétera ! Il y aura la Guerre de Trente ans, et la Guerre de Cent ans, et l'on fera de nouveau brûler les gens qui oseront dire que la Terre est ronde. Et le pauvre Jacob sera de nouveau berné, on le fera travailler gratuitement pendant sept ans, et il aura pour femme la moche et myope Léa, qu'on lui refilera à la place de Rachel à la gorge pleine. Tout, absolument tout se répétera. Et le Juif errant vagabondera à travers le monde comme par le passé...

— Le Juif errant ne vagabondera plus jamais ! dit soudain le Grand Combinateur en jetant de joyeux regards à la ronde.

— Et cela aussi, vous pouvez le prouver en deux jours ? hurla Heinrich.

— Mais à l'instant même, répondit aimablement Ostap. Si l'assistance m'y autorise, je vous raconterai ce qui est arrivé au dit Juif errant.

L'assistance s'empressa de donner son accord. Tous s'apprêtèrent à écouter le récit du nouveau voyageur, Oukhoudchanski préférant même : « Vous racontez des histoires ? Ça alors... »

Et le Grand Combinateur commença.

RÉCIT D'OSTAP BENDER : L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Je ne vais pas vous rappeler la longue et fastidieuse histoire du Juif errant. Je dirai juste que cela fait deux mille ans que vieillard banal parcourt le monde sans se faire enregistrer dans les hôtels et en lassant les citoyens de ses plaintes au sujet des tarifs élevés des chemins de fer, qui l'ont obligé à aller à pied. On l'a aperçu une quantité de fois. Il était présent lors de séance historique qui vit Christophe Colomb incapable de rendre compte des sommes reçues par avance pour la découverte de l'Amérique. Encore tout jeune homme, il a assisté à l'incendie de Rome. Il a vécu un siècle et demi en Inde, étonnant extraordinairement les yogis par sa vitalité et sa hargne. Bref, le vieillard aurait pu raconter bien des choses intéressantes s'il avait, à la fin de chaque siècle, rédigé ses Mémoires. Mais le Juif errant était illettré et, de plus, avait une mémoire pleine de trous.

Il n'y a pas si longtemps, le vieil homme habitait la ville admirable de Rio de Janeiro, buvait des boissons rafraîchissantes, regardait passer les transatlantiques et flânait sous les palmiers en pantalon blanc. Pantalon qu'il avait acheté d'occasion huit cents ans plus tôt en Palestine à quelque chevalier ayant reconquis le Saint-Sépulcre, et qui était comme neuf. Et brusquement, le vieillard fut en proie à l'inquiétude. Il eut envie d'aller en Russie, sur le Dniepr. Il était allé partout : sur le Rhin, sur le Gange, sur le Mississippi, sur le Yangzi, sur le Niger et sur la Volga. Partout, sauf sur le Dniepr. Il avait envie, figurez-vous, de voir aussi ce vaste fleuve.

En mille neuf cent dix-neuf exactement, le Juif errant, portant son pantalon de chevalier, franchit illégalement la frontière roumaine. Faut-il mentionner qu'il avait sur le ventre huit paires de bas de soie et un flacon de parfum parisien qu'une certaine dame de

Kichinev l'avait prié de remettre à sa famille vivant à Kiev. En ces temps agités, transporter de la contrebande sur son ventre s'appelait « porter un cataplasme ». On avait vivement enseigné cette pratique au vieux à Kichinev. Alors que le Juif errant, sa mission accomplie, se tenait sur la berge du Dniepr, laissant pendre sa barbe verte et malpropre, un homme ayant sur son pantalon des bandes jaunes et bleues et portant les pattes d'épaule de l'armée de Petlioura s'approcha de lui et lui demanda sévèrement :

— Juif ?

— Juif, répondit le vieillard.

— Bon, allons-y, fit l'homme aux bandes de pantalon. Et il l'emmena chez l'ataman local.

— On a pris un Juif, dit-il pour faire son rapport, en poussant du genou le vieillard.

— Juif ? demanda l'ataman avec un joyeux sourire.

— Juif, répondit le pèlerin.

— Bon, collez-le au poteau, dit l'ataman d'une voix caressante.

— Mais je suis censé errer éternellement ! s'écria le vieillard.

Cela faisait deux mille ans qu'il attendait la mort avec impatience, et soudain, il avait très envie de vivre.

— Ferme-la, youpin ! s'exclama joyeusement l'ataman. Sabrez-le, mes braves garçons !

Ainsi périt l'éternel pèlerin.

« C'est tout » conclut Ostap.

« Je suppose, monsieur Heinrich, que l'ancien lieutenant de l'armée autrichienne que vous êtes n'ignore pas les petites habitudes qu'avaient vos amis de chez Petlioura ? » dit Palamidov.

Sans rien répondre, Heinrich s'en alla aussitôt. On pensa d'abord qu'il s'était senti offensé, mais on apprit dès le lendemain que le correspondant du journal libéral avait quitté le wagon soviétique pour se rendre tout droit chez mister Hiram Burnam, à qui il avait vendu l'histoire du Juif errant pour quarante dollars. À la station suivante, Hiram expédia par télégramme à son journal le récit d'Ostap Bender.

Notice synthétique

Orenbourg (qui se prononce Arienbourg, je renonce à cette transcription) est à 1200 km de Moscou. Nous avons déjà fait du chemin...

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Orenbourg>

Les bouts de journaux adhérant aux boulettes de viande : I. Chtcheglov y voit un souvenir de lecture du roman de Giraudoux *Siegfried et le Limousin* (ch. 1), livre qui avait été traduit en russe en 1927. Je ne connais pas.

L'ancien et le nouveau : *plus connu sous le titre La ligne générale, ce film d'Eisenstein de 1929, peut-être volontairement raté par son auteur, avait été sévèrement critiqué, aussi bien par Ilf & Petrov que par la Pravda. Qui l'emportera ? [littéralement : qui battra qui, dans une tournure elliptique où le verbe est sous-entendu : kto kovo ?] est une citation classique de Lénine (note trouvée chez A. Préchac).*

D'un feu à l'autre, ou de poêle en braise : cette expression se rend d'habitude par : de Charybde en Scylla. Mais ici...

Adam et Ève : probable clin d'œil à la pièce satirique de Boulgakov (note due à I. Chtcheglov).

Sur l'occupation d'Odessa, revoir la notice du chapitre 15.

Le Parc de Culture et de Détente est maintenant connu sous le nom de Parc Gorki. Le Jardin d'Agrément (Jardin Neskoutchny) est le plus ancien parc de Moscou, ultérieurement englobé dans ce qui est devenu le parc Gorki.

Des bandes jaunes et bleues : on reconnaît les couleurs du drapeau ukrainien. On attribue à Petlioura (https://fr.wikipedia.org/wiki/Symon_Petlioura) la responsabilité de nombreux pogroms. On peut consulter à ce sujet l'effrayant Livre des pogroms établi sous la direction de Lidia Miliakova et présenté en français par Nicolas Werth. On y lit d'ailleurs que, si l'Armée rouge ne s'est pas livrée à des pogroms systématiques, il y eut tout de même des exactions. L'ataman est un chef chez les Cosaques.

Mais je suis censé errer éternellement : le texte russe dit : « Je suis censé être éternel », parce qu'en russe, le Juif errant se traduit par « le Juif éternel ». Comme on me l'a suggéré, je fais dans ma traduction la synthèse des deux formules... Ivan Chtcheglov fait remarquer que l'on retrouve la scène à plusieurs reprises chez Boulgakov (Coup de main et La Garde blanche). Il s'interroge sur les sentiments des auteurs devant la disparition du vieux monde.

Chapitre 28

La sueur et l'inspiration

Au quatrième jour de voyage, le matin, le train prit la direction de l'Est. Longeant des chaînes enneigées – les contreforts de l'Himalaya –, franchissant à grand fracas des ouvrages d'art (des ponts, des conduites d'évacuation des eaux printanières, etc.) et projetant aussi une ombre tremblotante sur les ruisseaux de montagne, le train spécial dépassa une petite ville cachée sous les peupliers et tourna un long moment au flanc d'une grande montagne couverte de neige. Ne pouvant se frayer directement le passage, le train louvoyait, prenant tantôt à droite de la montagne, tantôt à gauche, retournait en arrière, haletait, revenait encore, frottant ses flancs verts et poussiéreux contre la montagne, rusant de mille façons pour finalement s'échapper, roulant à l'air libre. Ses roues ayant travaillé avec force et précision, le train investit crânement la dernière gare avant le début du Turksib.

Nimbée de l'extraordinaire lumière du soleil, se dessinant sur le fond montagneux ayant la couleur de l'aluminium, se tenait une locomotive verte comme l'herbe tendre. C'était le cadeau des travailleurs de la gare à la nouvelle ligne de chemin de fer.

Pendant un temps assez long, chez nous, tout n'a pas marché pour le mieux en ce qui concerne les présents offerts à l'occasion des solennités et des commémorations. Le cadeau était habituellement un très petit modèle de locomotive, de la taille d'un chat, ou bien au contraire un ciseau géant, plus haut qu'un poteau télégraphique. Une telle métamorphose de petits objets en grands et inversement faisait perdre beaucoup de temps et d'argent. Les locomotives ne rimant à rien se couvraient de poussière en haut des armoires dans les bureaux, tandis que le ciseau titanesque et saugrenu, dont le transport avait nécessité deux fourgons, rouillait bêtement dans la cour de l'institution dont on avait célébré l'anniversaire.

Mais la locomotive de la série OV, mise en circulation après une révision complète menée tambour battant, était de dimensions absolument normales, et tout montrait que le ciseau utilisé pour la réparer était lui aussi de dimension ordinaire. On attela aussitôt le beau cadeau au train et *la petite brebis* – comme il est d’usage dans ce secteur d’appeler les locomotives de la série OV –, portant en avant l’écriteau « Vers la jonction ! », se mit en route vers la Gare de la Montagne, point de départ méridional du Turksib.

Exactement deux ans plus tôt, le premier rail bleu-noir, sorti d’une usine dans l’Oural, avait été posé ici. Depuis lors, les barres enflammées des rails n’avaient cessé de voler depuis les laminoirs de l’usine. La grande Ligne en exigeait toujours davantage. Les « petites villes » de pose des rails qui avançaient l’une vers l’autre rivalisaient à tout propos, et progressaient à un tel rythme que leurs fournisseurs avaient tous du mal à suivre.

La soirée, à la Gare de la Montagne éclairée par des fusées roses et vertes, était si belle que les anciens du coin, s’il s’en était trouvé, bien sûr, eussent dit qu’ils n’avaient pas souvenir d’une soirée pareille. Par bonheur, il n’y en avait pas, d’anciens. Encore en 1928, il n’y avait là ni anciens, ni maisons, ni gare, ni voie ferrée, ni l’arc de triomphe en bois portant les slogans et les drapeaux claquant au vent près duquel stationnait le train spécial.

Pendant que se tenait, à la lumière de réverbères à incandescence à pétrole, un meeting et que la population entière s’amassait au pied de la tribune, le photoreporter Mienchov faisait le tour de l’arc de triomphe avec deux appareils, un support et un flash au magnésium. L’arc semblait se prêter à une photo, il ferait une excellente photo. Mais, à vingt pas de distance de l’arc, le train semblerait trop petit. S’il prenait la photo à côté du train, ce serait le tour de l’arc de paraître trop petit. Dans ce genre de circonstances, Mahomet allait vers la montagne, comprenant parfaitement que la montagne ne se déplacerait pas pour aller à sa rencontre. Mais Mienchov fit ce qui lui semblait le plus simple. Il demanda qu’on fit avancer le train sous l’arc, du ton banal que l’on emploie dans un tramway pour demander de se pousser un peu. Il réclama en outre qu’une épaisse fumée blanche sortît de la cheminée de la locomotive. Il exigea également que le mécanicien, penché par la fenêtre, regardât hardiment au loin, la main en visière devant les yeux. Déconcertés, les cheminots lui donnèrent satisfaction en se disant que ce qu’il réclamait était indispensable. Le train se traîna vers l’arc en cliquetant, la vapeur blanche demandée sortit de la cheminée, le mécanicien se pencha par la fenêtre avec un air de fauve. Mienchov produisit alors un tel éclair de magnésium que la terre trembla et que les chiens aboyèrent à cent kilomètres à la ronde. Une fois le cliché pris, le photographe remercia sèchement le personnel ferroviaire et regagna au plus vite son compartiment.

Tard dans la nuit, le train spécial suivait déjà la ligne du Turksib. Alors que les passagers du train se couchaient, le photographe Mienchov sortit dans le couloir du wagon et dit d’un ton affligé, sans s’adresser à personne :

— Quel incident étrange ! Il n’y avait pas de film dans mon appareil quand j’ai pris la photo de ce maudit arc ! Tout ça pour rien.

— Ce n’est pas bien grave, répondit Lavoisian en compatissant. Demandez au mécanicien de faire marche arrière. En moins de trois heures, vous serez de nouveau à la Gare de la Montagne et vous referez votre cliché. La jonction peut bien attendre une journée.

— Peau de balle, pour ce qui est de reprendre une photo ! dit tristement le photoreporter. Tout mon magnésium y est passé ; sinon, bien sûr, il nous aurait fallu revenir.

Ce voyage sur la ligne du Turksib faisait très plaisir au Grand Combinateur. Chaque heure qui passait le rapprochait de la « petite ville » du Nord où se trouvait Koreïko. Et puis les passagers du train spécial plaisaient à Ostap. C'étaient des gens jeunes, gais, dépourvus des lubies bureaucratiques qui distinguaient les Herculéens de sa connaissance. Il ne lui manquait qu'un peu d'argent pour que son bonheur fût complet. Il avait fini de manger les provisions offertes, et, au wagon restaurant, on exigeait de l'argent liquide. Au début, Ostap alléguait le manque d'appétit quand ses nouveaux amis voulaient l'emmener dîner avec eux, mais il comprit vite qu'on ne pouvait vivre ainsi. Il passa un certain temps à observer Oukhoudchanski, qui restait toute la journée dans le couloir à regarder par la fenêtre les poteaux télégraphiques et les oiseaux s'envolant des fils. Oukhoudchanski avait aux lèvres un petit sourire ironique. Il rejetait la tête en arrière et chuchotait à l'adresse des oiseaux : « Vous volez ? Ça alors... » Ostap poussa la curiosité jusqu'à prendre connaissance de l'article d'Oukhoudchanski intitulé *Il faut améliorer le travail des Commissions de contrôle des magasins*. Après quoi, Bender toisa de la tête aux pieds le curieux journaliste, eut un mauvais sourire et s'enferma dans son compartiment en éprouvant l'émotion familière au chasseur.

Il n'en ressortit qu'au bout de trois heures, en tenant une grande feuille de papier réglée comme un bordereau.

— En train d'écrire ? demanda Oukhoudchanski sans grand intérêt.

— Ça vous est spécialement destiné., répondit le Grand Combinateur. J'ai remarqué que vous connaissiez en permanence les affres de la création. Écrire est bien sûr très difficile. En tant que vieil éditorialiste et confrère, je puis en témoigner. mais j'ai inventé un truc qui permet d'éviter d'attendre l'arrivée du flux de l'inspiration. Le voici. Daignez y jeter un coup d'œil.

Et Ostap tendit à Oukhoudchanski la feuille de papier sur laquelle on pouvait lire :

L'ASSORTIMENT SOLENNEL.
MANUEL IRREMPLAÇABLE POUR COMPOSER
DES ARTICLES DE COMMÉMORATION,
DES FEUILLETONS MURAUX
ET AUSSI DES POÉSIES OFFICIELLES,
DES ODES ET DES HYMNES

Section I. Lexique

Substantifs

1. Cris.
2. Travailleurs
3. Aube
4. Vie

5. Phare
6. Erreurs
7. Bannière (drapeau)
8. Baal
9. Moloch
10. Valet
11. Heure
12. Ennemi
13. Démarche
14. Vague
15. Sables
16. Bond
17. Cheval
18. Cœur
19. Passé

Adjectifs

1. Impérialiste
2. Capitaliste
3. Historique.
4. Dernier
5. Industriel.
6. D'acier
7. De fer

Verbes

1. Flamboyer
2. Soulever/Monter
3. Révéler/ Se montrer
4. Rougir.
5. Lever/ Se déployer
6. Diriger/ Arriver
7. Chanter
8. Calomnier
9. Grincer
10. Menacer

Épithètes artistiques

1. Méchant
2. De dents (grincement)

Autres éléments de discours

1. Neuvième
2. Douzième

3. Que...
4. Soit !
5. En avant !

(Interjections, prépositions, conjonctions, virgules, points de suspension, points d'exclamation, guillemets, etc.)

Rem. On met une virgule devant « que », « qui » et « si ». Les points de suspension, points d'exclamation et guillemets sont mis dès que c'est possible.

Section II. Créations

(Composées uniquement à partir du lexique de la première section)

§ 1 ÉDITORIAL

La neuvième vague

Le Turksib, c'est le cheval de fer qui, levant d'un bond les sables du passé, dirige la démarche de l'histoire, révélant le grincement de dents immédiat de l'ennemi calomniateur sur lequel se lève déjà la neuvième vague qui menace de la douzième heure, l'heure dernière, les valets du Moloch impérialiste, ce Baal capitaliste ; mais, malgré les erreurs, que rougissent en se déployant les étendards auprès du phare de l'industrialisation qui flamboie sous les cris des travailleurs dont le chant des cœurs fait se montrer l'aube d'une vie nouvelle : en avant !

§ 2 ESQUISSE D'UN FEUILLETON

Soit !

— En avant !

Il flamboie sous les cris des travailleurs...

Il révèle l'aube d'une vie nouvelle...

— Le phare !

De l'industrialisation !

Des erreurs isolées, soit. Soit. Mais comme ils rougissent... comme ils filent... comme ils se déploient... ces étendards ! Ces drapeaux !...

— Le Baal du capitalisme, soit ! Le Moloch de l'impérialisme, soit ! Soit !

Mais au-dessus des valets montent déjà :

- La dernière vague !
- La neuvième heure !
- Le douzième Baal !

Qu'ils calomnient. Qu'ils grincent des dents. Que se révèle l'ennemi aux dents haineuses !

La démarche historique arrive. Les bonds de l'acier soulèvent les sables du passé.

C'est « le cheval de fer » !...

C'est :

- La Grande !
- Ligne de l'Est !

« Les cœurs chantent »...

§ 2 POÈME

A) Le treizième Baal

Les cœurs chantent sous le grondement des jours,
Le phare tremble à l'aube du jour.
Que frémissse l'ennemi haineux
Devant l'industrie et ses feux.
Le cheval de fer se rue en avant,
Le bond de l'Histoire soulevant.
Il emporte, avec leurs familles, les travailleurs
Pour qu'ils révèlent les erreurs.
La dernière heure se déploie.
La neuvième vague rougeoie
La douzième heure est là,
Ô Moloch-Baal, pour toi !

B) Variante asiatique

L'ouriouk fleurit sous le grondement des jours,
Le kichlak tremble à l'aube du jour.
L'ichak va se promener
Au milieu des aryks et des allées.

Décoration asiatique

1. OURIOUK (abricotiers)
2. ARYK (canal)
3. ICHAK (âne)
4. PLOV (nourriture)
5. BAÏ (sale individu)
6. BASMATCH (sale individu)
7. CHACAL (animal)
8. KICHLAK (village)
9. PIALA (bol)
10. MÉDRÉSSÉ (école religieuse)
11. ITCHIGUI (chaussures)
12. CHAÏTAN (le Diable)
13. ARBA (charrette)
14. CHAÏTAN-ARBA (chemins de fer d'Asie Centrale)
15. TOI-MOI PAS COMPRENDRE (expression)
16. PETIT-PETIT (autre expression)

Appendice

À l'aide des matériaux de la Section I et en utilisant les méthodes exposées dans la Section II, on peut également composer des romans, des nouvelles, des poèmes en prose, des chroniques, des épopées, des pièces, des commentaires politiques, des croquis de mœurs, des jeux politiques à gage, des oratorios pour la radio, etc.

Les yeux d'Oukhoudchanski, jusque là troubles, s'animent à la lecture du document ; lui qui se contentait jusqu'alors de comptes rendus de réunions voyait s'ouvrir devant lui de brillantes hauteurs stylistiques.

— Et tout cela pour vingt-cinq *tougriks*, vingt-cinq roubles mongols, dit sans hâte le Grand Combinateur torturé par la faim.

— Je n'ai pas de roubles mongols, dit le collaborateur du journal syndical sans lâcher l'*Assortiment solennel*.

Ostap consentit à prendre des roubles ordinaires, invita Gargantua, qu'il appelait déjà *son ami et son bienfaiteur*, et tous deux se rendirent au wagon-restaurant. On lui apporta une carafe de vodka ayant l'éclat de la glace et du mercure, une salade et une côtelette lourde comme un fer à cheval. Après la vodka, qui lui fit un peu tourner la tête, le Grand Combinateur confia sous le sceau du secret à son ami et bienfaiteur qu'il espérait retrouver, dans la « petite ville » du Nord, un citoyen qui lui devait un peu d'argent. Il inviterait alors tous les correspondants à un festin. Gargantua répondit par un long discours se voulant persuasif mais dans lequel, comme d'habitude, on ne pouvait comprendre un traître mot. Ostap appela le buffetier et lui demanda s'il transportait du champagne, et combien de bouteilles, et quid des autres mets délicats, et en quelles

quantités, en précisant qu'il avait besoin de ces informations parce qu'il avait l'intention, d'ici deux jours, d'offrir un banquet à ses confrères écrivains. Le buffetier répondit que tout ce qu'il était possible de faire serait fait.

« Conformément aux lois de l'hospitalité », ajouta-t-il étrangement.

Les nomades se faisaient de plus en plus nombreux au fur et à mesure que l'on approchait du point de jonction. Portant des chapeaux ressemblant à des pagodes chinoises, ils descendaient les collines comme pour couper la route au train. Celui-ci roulait à grand fracas, sa tête plongeant dans les trouées faites dans les roches de porphyre, il franchit un pont tout neuf à trois arches dont la dernière ferme avait été installée seulement la veille et entreprit de venir à bout du célèbre col de Cristal. C'étaient les constructeurs du Turksib qui avaient rendu ce col célèbre en réalisant les travaux de sape et la pose des rails en trois mois, au lieu des huit prévus par le plan.

Tout un mode de vie s'était peu à peu établi dans le train. Les étrangers, qui avaient quitté Moscou engoncés dans des cols durs comme de la faïence d'apothicaire et portant de lourds costumes de tissu et de pesantes cravates en soie, commencèrent à se déboutonner. La fournaine triomphait. Le premier à trahir son habit fut l'un des Américains. Avec un petit rire gêné, il sortit de son wagon dans un étrange accoutrement. Il portait de gros souliers jaunes, des culottes et des chaussettes de golf, des lunettes à monture de corne et une chemise russe brodée de petites croix, sur le modèle de celles portées par les fournisseurs de céréales. Et plus la chaleur augmentait, moins les étrangers restaient fidèles au concept du costume européen. Les chemises à la russe, « apache », « geisha », « fantaisie », « à la Tolstoï », « pseudo-Tolstoï », « demi-Tolstoï », les sandales odessites et les mules transfigurèrent les travailleurs de la presse capitaliste. Ils devinrent étonnamment semblables aux anciens employés soviétiques, on avait furieusement envie de les épurer, de leur tirer les vers du nez pour savoir ce qu'ils faisaient avant 1917, s'ils n'étaient pas bureaucrates, ganaches ou issus de familles prospères.

Couverte de drapeaux et de guirlandes, la diligente *petite brebis* amena en pleine nuit le train spécial à la gare de La Source Crépitante, endroit où se faisait la jonction. Les cadreurs allumaient des chandelles romaines. Sous leur forte lumière blanche se tenait le Constructeur en chef qui contemplait le train, ému. Les wagons n'étaient pas éclairés. Tout le monde dormait, à l'intérieur. Seul les grandes fenêtres carrées du salon des officiels brillaient. Sa porte s'ouvrit rapidement et un membre du gouvernement sauta à terre.

Le Constructeur de la Ligne fit un pas en avant, porta la main à sa visière et fit le rapport qu'attendait le pays tout entier. La grande Ligne de l'Est, faisant la jonction entre la Sibérie et l'Asie Centrale, était achevée avec un an d'avance.

Une fois les formalités accomplies, le rapport fait et accepté, les deux hommes, ni jeunes ni sentimentaux, s'embrassèrent.

Tous les correspondants, les étrangers comme les soviétiques, y compris Lavoisian qui, dans son impatience, avait envoyé un télégramme au sujet de la fumée sortant de la cheminée de la locomotive, et la jeune Canadienne arrivée comme une dératée d'au-delà de l'océan, tous dormaient. Seul Palamidov s'agitait sur le remblai tout neuf en cherchant un bureau de télégraphe. Il avait calculé qu'en envoyant un express aussitôt, la nouvelle

serait dans l'édition de la matinée. Et, dans la nuit du désert, il trouva la petite izba bâtie à la hâte pour abriter le télégraphe.

« SOUS LUEUR ÉTOILES, écrivit-il en râlant contre son crayon, RAPPORT FAIT SUR ACHÈVEMENT LIGNE STOP TÉMOIN EMBASSADE HISTORIQUE CONSTRUCTEUR ET MEMBRE GOUVERNEMENT PALAMIDOV. »

La rédaction du journal fit paraître la première partie et laissa tomber l'embrassade. Le rédacteur en chef dit qu'il était inconvenant, pour un membre du gouvernement, de se livrer à des embrassades.

Notice synthétique

À propos des locomotives soviétiques du type « O », notamment le sous-type « O^V » (ici écrit OV par les auteurs), surnommé Ovietchka (le petit mouton, la petite brebis) : [https://fr.wikipedia.org/wiki/O \(locomotive %C3%A0 vapeur\)#:~:text=Les%20locomotives%20%C3%A0%20vapeur%20du,russe%2C%20entre%201925%20et%201928.](https://fr.wikipedia.org/wiki/O_(locomotive_%C3%A0_vapeur)#:~:text=Les%20locomotives%20%C3%A0%20vapeur%20du,russe%2C%20entre%201925%20et%201928.)

Les anciens du coin : Chtcheglov signale que la formule est un cliché littéraire de l'époque.

Rappel du chapitre 24 : les « petites villes » sont les installations mobiles de pose des rails qui se dirigent l'une vers l'autre et doivent faire leur jonction pour ouvrir la ligne entière du Turksib.

Un tel éclair de magnésium que la terre trembla et que les chiens aboyèrent à cent kilomètres à la ronde : A. Préchac signale ici un bref retour à l'humour odessite, l'équivalent de l'ancienne exagération marseillaise...

Ivan Chtcheglov fait remarquer que L'Assortiment solennel reprend (peut-être sans le savoir) le « modèle stylistique » ironiquement proposé par Furetière (Roman bourgeois, 1666) pour le vocabulaire précieux. Moins savamment, je le rapprocherai du Tampon universel proposé au chapitre 19.

On met une virgule, etc : *en russe, les propositions subordonnées sont précédées d'une virgule.*

Le travail d'Ostap est en avance sur les recherches de l'Oulipo. Quelques termes utilisés dans la suite manquent dans le lexique, mais l'essentiel y est. Le résultat est bien entendu d'une lourdeur grotesque.

I. Chtcheglov voit dans l'esquisse du § 2 un exemple parodique de poésie urbaine et industrielle hérité de Verhaeren. Le genre était à la mode et l'on s'y adonnait avec plus (Gorki : Chant de l'oiseau-tempête) ou moins (Guerchouni, Gastiev) de talent. On peut aussi y voir une imitation satirique de Maïakovski.

Le vocabulaire asiatique est expliqué dans la suite. L'aryk est un canal d'irrigation. Ouriok désigne plutôt des abricots secs. Le plov est un plat de riz à la viande, assez gras, en général traduit par pilaf. Bai désigne un richard (cf Bey). À propos des Basmatches : https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volte_basmatchi Itchigui désigne les bottes traditionnelles tatares.

La Charrette du Diable : appellation locale, apparemment, donnée aux premières lignes (à ne pas confondre avec le Turksib) du Turkestan russe, construites à partir de 1880. I. Chtcheglov signale qu'on trouve cette appellation chez d'autres auteurs ayant écrit sur l'Asie Centrale, comme Vsiévolod Ivanov et Démian Biedny. Petit-petit est une déformation de l'expression russe signifiant peu à peu, petit à petit.

Conformément aux lois de l'hospitalité : la tournure russe employée est grammaticalement fautive. Les auteurs veulent peut-être indiquer que le garçon a peu d'instruction...

Instruisons-nous quant à la « dernière ferme » : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ferme_\(charpente\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ferme_(charpente))

Rappel : la chemise russe est boutonnée sur le côté.

On avait furieusement envie... Rappel brusque et sauvagement ironique de l'épuration des cadres évoquée dans la première partie du livre.

Chapitre 29

La Source Crépitante

À 5 heures 02 minutes 46 secondes, le soleil se leva au-dessus du désert mamelonné. Quelques instants plus tard, ce fut le tour d'Ostap. Le photoreporter Mienchov avait déjà accroché plein de sacs et de courroies sur lui. Il mit sa casquette devant derrière afin d'éviter d'être gêné par la visière pour regarder dans le viseur. Le photographe avait une grande journée qui l'attendait. Ostap espérait également avoir une grande journée devant lui, et il sauta hors du wagon sans même s'être débarbouillé.. Il avait pris avec lui sa chemise jaune.

Arrivés de Moscou, de Sibérie et d'Asie Centrale, les trains formaient, avec leurs invités, des rues et des ruelles. Ils s'approchaient de toutes parts de la tribune, les locomotives sifflaient, la vapeur blanche des cheminées s'accrochait à la longue bannière de toile portant le slogan : « LE TURKSIB EST LE PREMIER-NÉ DU PLAN QUINQUENNAL ».

Tout le monde dormait encore, et le vent frais agitait les drapeaux au-dessus de la tribune vide, lorsqu'Ostap vit soudain des nuages de poussière surgir au loin dans le ciel pur de ce terrain quadrillé. Des chapeaux pointus sortaient de tous les côtés des collines. Assis sur leurs selles de bois et pressant leurs petits chevaux à longs poils, des milliers de cavaliers se hâtaient vers la flèche de bois se trouvant au point exact choisi deux ans plus tôt comme lieu de la future jonction.

Les nomades arrivaient par *ouls* entiers. Les pères de famille en tête, suivies par leurs femmes, à cheval elles aussi ; les enfants avaient leurs propres montures, chacune en portant trois, et même les méchantes belles-mères poussaient en avant leurs fidèles montures en leur envoyant des coups de talon sous le ventre. Les groupes de cavaliers tournoyaient dans la poussière, galopaient dans la plaine avec de rouges étendards, se dressaient sur leurs étriers et, se tournant sur le côté, observaient d'un regard curieux les merveilles – et des merveilles, il y en avait beaucoup : les trains, les rails, les hardies silhouettes des cadreurs, la salle à manger grillagée qui avait inopinément surgi en cet endroit désert, les haut-parleurs dont sortait une voix jeune égrenant : « un, deux, trois, quatre, cinq, six » pour vérifier l'installation radiophonique. Les deux « petites villes » de pose des rails, ces chantiers mobiles avec leurs hangars de matériel, leurs cantines, leurs bureaux, leurs bains et leurs logements pour les ouvriers se faisaient face devant la tribune, seulement séparées par vingt mètres de traverses non encore reliées par les rails. Là serait posé le dernier rail et enfoncé le dernier crampon. La ville du Sud portait en tête l'écriteau : « Vers le Nord ! » et celle du Nord l'écriteau : « Vers le Sud ! »

Les ouvriers des deux « cités » s'étaient mélangés, ne formant plus qu'une seule masse. Ils se voyaient pour la première fois, même s'ils pensaient les uns aux autres depuis le début, alors que les séparait quinze cents kilomètres de désert, de roches, de lacs et de rivières. Leur émulation au travail avait fait gagner un an à leur rendez-vous. Le dernier mois, la pose des rails s'était faite au pas de charge. Le Nord comme le Sud, chacun aspirait à devancer l'autre et à arriver le premier à la Source Crépitante. Le Nord l'avait emporté. À présent, les directeurs des deux villes, portant l'un une blouse gris graphite et l'autre une chemise russe blanche, bavardaient tranquillement auprès de la flèche, un sourire de vipère naissant de temps en temps, involontairement, sur les lèvres du chef nordiste qui le chassait au plus vite et faisait l'éloge du Sud, mais le sourire revenait sur ses lèvres décolorées par le soleil.

Ostap courut vers les wagons de la cité du Nord, mais celle-ci était déserte. Tous ses habitants étaient partis du côté de la tribune devant laquelle les musiciens avaient déjà pris place. Se brûlant les lèvres aux embouchures de métal surchauffées, ils jouaient une ouverture.

Les journalistes soviétiques occupaient l'aile gauche de la tribune. Se penchant vers le bas, Lavoisian implorait Mienchov de le photographier en pleine activité. Mais Mienchov n'avait pas la tête à ça. Il prenait en photo les travailleurs de choc du Turksib, en groupes et individuellement, obligeant les enfonceurs de crampons à brandir leurs marteaux et les terrassiers à s'appuyer sur leurs pelles. À l'aile droite siégeaient les étrangers. À l'entrée des gradins, des soldats de l'Armée rouge vérifiaient les cartes d'invitation. Ostap n'en avait pas. Le chef de train les attribuait d'après une liste où ne figurait pas le représentant du *Journal de Tchernomorsk* O. Bender. Gargantua faisait en vain signe au Grand Combinateur de le rejoindre en haut, en criant : « N'est-ce pas vrai ? N'est-ce pas exact ? », Ostap refusait de la tête, tout en parcourant des yeux la tribune où se serraient les héros et les invités.

Le contrôleur des entrées et des sorties de la « ville » du Nord, Alexandre Koreïko, était tranquillement assis en haut au premier rang. Un journal replié en tricorne protégeait sa tête du soleil.

Il avait juste pointé un peu une oreille pour mieux entendre le premier orateur qui se frayait déjà un chemin vers le micro.

« Alexandre Ivanovitch ! » cria Ostap, les mains en porte-voix.

Koreïko regarda en bas et se leva de son siège. Les musiciens se mirent à jouer l'*Internationale*, mais le riche contrôleur l'écouta d'une oreille distraite. La silhouette conflictuelle du Grand Combinateur courant dans l'espace laissé libre pour la pose des derniers rails lui avait aussitôt fait perdre sa tranquillité d'esprit. Il regarda au-delà des têtes des assistants pour voir où il pourrait s'échapper, mais c'était le désert, tout autour.

Les quinze mille cavaliers n'avaient cessé d'aller et venir, passant à gué des dizaines de fois un ruisseau froid pour finalement se ranger en formation derrière la tribune, au tout début du meeting. Mais certains, timides et fiers, continuèrent toute la journée à se montrer en haut des collines, sans se décider à s'approcher du meeting bourdonnant et rugissant.

Les bâtisseurs du Turksib fêtèrent leur victoire bruyamment, en poussant des cris de joie, en musique et en lançant dans les airs leurs héros et leurs favoris. Les rails volèrent

et furent posés en tintant sur la voie. Une minute suffit à les mettre en place et les ouvriers poseurs de rails, qui avaient enfoncé des millions de crampons, cédèrent aux chefs leur droit à donner les derniers coups de masse.

« Conformément aux lois de l'hospitalité » dit le buffetier, assis avec les cuisiniers sur le toit du wagon-restaurant.

Un ingénieur décoré de l'ordre du Drapeau rouge fit basculer sur sa nuque son grand chapeau de feutre, s'empara d'un marteau à long manche et, pleurant presque sous l'effort, frappa un coup par terre. Un rire amical salua la manœuvre, s'élevant du groupe des marteleurs, qui comptait en son sein des costauds capables d'enfoncer un crampon d'un seul coup. Tout de même, entre les coups étouffés sur le sol s'intercalèrent bientôt des sons indiquant de temps à autre le contact entre un marteau et un crampon. Le secrétaire du Comité régional du Parti et des membres du gouvernement, le directeur du Nord comme celui du Sud, ainsi que des invités brandirent le marteau à leur tour. Le Constructeur en chef enfonça le dernier crampon dans sa traverse, cela lui prit une petite demi-heure.

Les discours commencèrent. Chacun d'eux prononcé deux fois : en kazakh et en russe.

« Camarades, dit lentement un marteleur de choc en s'efforçant de ne pas regarder l'ordre du Drapeau rouge qu'on venait d'épingler à sa chemise, ce qui est fait est fait, il n'y a pas grand chose à en dire. Mais ce que notre collectif de pose de rails tout entier demande au gouvernement, c'est de nous envoyer immédiatement sur un nouveau chantier. Ensemble, nous avons bien travaillé, et les derniers mois nous avons posé cinq kilomètres de rail par jour. Faisons-nous une obligation de maintenir et d'accroître cette norme. Et vive notre révolution mondiale ! Je voudrais encore dire, camarades, que les traverses étaient souvent défectueuses, nous devons les mettre au rebut. Il faut que cela soit à la hauteur. »

Les correspondants ne pouvaient plus déplorer l'absence d'évènements. Ils consignaient les discours. Ils attrapaient les ingénieurs par la taille et exigeaient d'eux des informations et des chiffres précis. C'était l'affairement, dans la chaleur et la poussière. Le meeting dans le désert se mit à produire de la fumée, tel un énorme brasier. Ayant griffonné dix lignes, Lavoisian courait au télégraphe, envoyait un express et se remettait à prendre des notes. Oukhoudchanski n'écrivait rien et n'envoyait pas de télégramme. Il avait dans sa poche L'assortiment solennel, lequel lui permettait de composer une excellente rédaction avec décoration asiatique. L'avenir d'Oukhoudchanski était assuré. Du coup, il s'adressait à ses confrères avec, dans la voix, une intonation plus satirique que d'habitude :

« Vous faites du zèle ? Ça alors ! »

Liev Roubahckine et Ian Skamiéïkine, qui avaient raté le train à Moscou, firent une apparition inattendue dans la loge des journalistes soviétiques; Un avion ayant atterri au point de jonction tôt ce matin les avait pris à son bord. Il s'était posé à dix kilomètres de la Source Crépitante, sur un terrain d'atterrissage naturel situé derrière une colline éloignée, et les jumeaux du journalisme venaient juste d'en arriver à pied. Ayant à peine dit bonjour, Liev Roubahckine et Ian Skamiéïkine sortirent leur blocs-notes et s'attelèrent à rattraper le temps perdu.

Clic ! faisaient sans trêve les appareils photo des étrangers. Les gorges étaient desséchées par le soleil et les discours. Les gens regardaient de plus en plus souvent vers le bas, vers la petite rivière fraîche et la cantine où les bandes d'ombres de l'auvent s'étendaient sur les tables de banquet d'une longueur interminable et garnies de vertes bouteilles de Narzan. Des buvettes se dressaient à proximité, où couraient par moments se désaltérer les participants au meeting. Koreïko mourait de soif, mais tenait bon sous son chapeau de papier enfantin. Le Grand Combinateur le taquinait de loin en levant au-dessus de sa tête une bouteille de limonade, et aussi la chemise jaune à lacets de bottines.

Une petite pionnière fut installée sur la table à côté d'une carafe et d'un micro.

« Eh bien, petite fille, fit gaiement le Constructeur en chef, dis-nous ce que tu penses du Turksib. »

On n'aurait guère été surpris de voir la fillette taper soudain du pied et de l'entendre commencer : « Camarades ! Permettez-moi de dresser le bilan des réalisations auxquelles... », et ainsi de suite, vu qu'on rencontre chez nous des enfants modèles qui prononcent avec une triste applications des discours de deux heures. Mais la pionnière de La Source Crépitante prit d'emblée, de ses faibles menottes, le taureau par les cornes, et s'écria d'une voix comiquement grêle :

« Vive le Plan quinquennal ! »

Palamidov s'approcha de l'économiste étranger avec le désir d'obtenir une interview.

« Je suis enthousiasmé, dit le professeur d'économie. Toutes les constructions que j'ai vues en URSS sont grandioses. Je n'ai aucun doute au sujet de l'accomplissement du Plan quinquennal. Je vais écrire là-dessus.

Et il publia en effet six mois plus tard un livre dans lequel il démontrait en deux cents pages que le Plan serait accompli dans les délais et que l'URSS allait devenir l'une des plus grandes puissances industrielles. Et à la deux cent unième page, le professeur affirmait que, précisément pour cette raison, il fallait anéantir au plus vite le pays des Soviets, sinon il causerait tout naturellement la perte du monde capitaliste. Le professeur s'avéra plus doué de sens pratique que le bavard Heinrich.

Un avion blanc sortit de derrière une colline. Les Kazakhs se jetèrent de tous côtés, ce fut une débandade. La grande ombre de l'avion tomba sur la tribune, puis elle se redressa et s'enfuit dans le désert, suivie par les Kazakhs poussant des cris et levant leurs fouets. Les cadres surexcités tournaient leurs manivelles. La poussière et le tohu-bohu s'accrurent. C'était la fin du meeting.

« Écoutez, camarades, dit Palamidov en se hâtant vers la cantine avec ses confrères, mettons-nous d'accord pour ne pas écrire de banalités. »

« La banalité est répugnante, affreuse ! » l'appuya Lavoisian.

Et, en se dirigeant vers la cantine, les correspondants décidèrent à l'unanimité de ne rien écrire au sujet d'Ouzoun-Koulak ou Longue-Oreille, bref, du télégraphe des steppes. Tous ceux qui étaient allés en Orient avaient écrit là-dessus, on ne supportait plus de lire

la moindre chose sur ce thème. Défendus également les essais intitulés *La légende du lac Issyk-Koul*. Les banalités dans le style asiatique, ça suffisait !

Il n'y avait plus que Koreïko à rester assis dans les gradins désertés, au milieu des mégots, des notes déchirées et du sable venu du désert. Il n'arrivait pas à se décider à descendre.

« Descendez, Alexandre Ivanovitch ! lui criait Ostap. Ayez pitié de vous-même ! Une fraîche gorgée de Narzan ! Non ? Vous n'en avez pas envie ? Eh bien, ayez au moins pitié de moi ! J'ai faim ! Je ne partirai pas, vous savez ! Vous voulez peut-être que je vous chante la sérénade de Schubert "Viens à moi d'un pas léger, mon amie" ? Je peux le faire ! »

Mais Koreïko jugea inutile d'attendre. Même sans sérénade, il voyait bien qu'il lui faudrait céder l'argent. Courbé et s'arrêtant à chaque marche, il se mit à descendre.

— Vous portez le tricorne ? badina Ostap. Et où est passé votre veston gris de campagne ? Vous ne pouvez pas savoir à quel point vous m'avez manqué. Eh bien, bonjour, bonjour ! Nous nous embrassons ? Ou nous rendons-nous directement aux coffres à grains, à la caverne de Leichtweis où vous gardez vos *tougriks* ?

— Déjeunons d'abord, dit Koreïko dont la langue, desséchée par la soif, était toute râpeuse.

— On peut aussi déjeuner. Mais pas d'entourloupette, cette fois. D'ailleurs, vous n'auriez pas la moindre chance. Mes gaillards sont cachés derrière les collines, mentit Ostap, à tout hasard.

En repensant à ses *gaillards*, il ressentit de la tristesse.

Le déjeuner prévu pour les bâtisseurs et les invités était dans un style eurasiatique. Les Kazakhs s'installèrent sur les tapis, les jambes repliées sous eux comme tout le monde le fait en Orient, tandis qu'en Occident c'est réservé aux tailleurs. Les Kazakhs mangeaient du *plov* dans de petites écuelles blanches, en buvant de la limonade. Les Européens s'assirent à table.

Durant ces deux années de labeur, les constructeurs du Turksib avaient pris beaucoup de peine et enduré une quantité de soucis et d'émotions. Mais l'organisation d'un banquet en plein désert leur causa également pas mal de tracas. On étudia longuement le menu, tant l'asiatique que l'euro-péen. La question des boissons alcoolisées fut longuement débattue. Durant quelques jours, la direction de la Construction ressembla aux États-Unis pendant une campagne présidentielle. Partisans et adversaires de la prohibition se livrèrent un combat singulier. La cellule du Parti se prononça finalement contre l'alcool. Une autre complication surgit alors : les étrangers, les diplomates, les gens de Moscou ! Quelle nourriture stylée leur offrir ? Chez eux, à Londres ou à New-York, ils étaient quand même habitués à toutes sortes d'excès culinaires. Et l'on fit venir de Tachkent un vieux spécialiste, Ivan Ossipovitch. Il avait été autrefois maître d'hôtel à Moscou, chez le fameux Martianyitch et finissait à présent sa vie comme directeur d'une cantine populaire près du Marché à la volaille.

— Attention, Ivan Ossipovitch, lui disait-on à la direction de la Construction, nous comptons sur vous. Il y aura des étrangers. Il faut du chic, de l'élégance dans tout.

— Croyez-moi, balbutia le vieillard, les larmes aux yeux, si vous saviez les gens que j'ai servis ! J'ai donné à manger au prince de Wurtemberg ! Je ne veux aucun argent. Comment pourrais-je, à la fin de ma vie, refuser de nourrir des gens ? Je vais les nourrir – et puis je mourrai !

Ivan Ossipovitch montra une émotion extrême. Apprenant le rejet définitif de l'alcool, il fut bien près de tomber malade, mais ne put se résoudre à laisser l'Europe sans repas. Le budget qu'il présenta subit une coupe sévère, et le vieil homme, chuchotant pour lui-même : « Je vais les nourrir, et puis je mourrai », y ajouta soixante roubles de ses propres économies. Le jour du déjeuner, Ivan Ossipovitch arriva dans un habit sentant la naphthaline. Pendant que se tenait le meeting, lui s'énervait, jetait des regards vers le ciel et invectivait les nomades qui, par simple curiosité, essayaient de rentrer à cheval dans la salle à manger disposée en plein air. Le vieillard levait sur eux une serviette et disait d'une voix de crécelle :

« Retire-toi, Mamaï, ne vois-tu pas ce que l'on fait ici ? » Ah, Seigneur ! La sauce piquante va se gâter. Et le consommé à l'œuf poché qui n'est pas prêt ! »

Les hors-d'œuvre étaient déjà sur la table. La table était dressée de belle façon et avec un grand savoir-faire. Les serviettes raides se tenaient bien droites, le beurre roulé en pétales reposait sur la glace dans de petites assiettes en verre, les harengs avaient des rondelles d'oignon ou des olives dans la bouche, il y avait des fleurs et l'ordinaire pain de seigle lui-même avait l'air tout à fait présentable.

Les invités se mirent enfin à table. Ils étaient tous couverts de poussière, rouges à cause de la chaleur et affamés. Pas un qui ressemblât au prince de Wurtemberg. Ivan Ossipovitch sentit soudain l'imminence d'un malheur.

« Je prie instamment les invités de me pardonner, dit-il, le déjeuner commencera dans cinq petites minutes ! J'ai une prière personnelle à vous adresser : d'ici là, ne touchez à rien sur la table, que tout soit comme il faut. »

D'un pas sautillant d'homme du monde, il partit un moment dans la cuisine, et lorsqu'il en revint avec un plat contenant un poisson splendide, il vit avec horreur que la table avait été mise à sac. C'était si peu conforme au cérémonial de déjeuner élaboré par Ivan Ossipovitch qu'il s'arrêta net. L'Anglais à la taille de tennisman mangeait avec insouciance du pain beurré tandis qu'Heinrich, penché au-dessus de la table, retirait avec ses doigts une olive de la bouche d'un hareng. Le désordre était complet, sur la table. Ayant satisfait leur premier appétit, les invités échangeaient leurs impressions.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le vieil homme avec découragement.

— Où est la soupe, papa ? cria Heinrich la bouche pleine.

Ivan Ossipovitch ne répondit pas. Il agita juste sa serviette et s'en alla, laissant à ses subordonnés le soin de s'occuper du reste.

Lorsque les deux combineurs se frayèrent un chemin vers la table, un homme corpulent avec un nez pendant comme une banane était en train de prononcer la première allocution. Ostap reconnut avec un étonnement extrême l'ingénieur Talmudovski.

« Oui, nous sommes des héros ! s'exclamait Talmudovski en tendant son verre de Narzan. Salut à vous, constructeurs du Turksib ! Mais dans quelles conditions s'est effectué notre travail, citoyens ! Je parle notamment des appointements. Il est indiscutable qu'ils sont meilleurs ici qu'à d'autres endroits, mais que dire des commodités, sur le plan culturel ? Pas de théâtre ! Le désert ! Pas de canalisations !... Non, vraiment, je ne peux pas travailler dans de telles conditions ! »

— Qui est-ce, vous le connaissez ? se demandaient les constructeurs les uns aux autres.

Cependant, Talmudovski avait déjà retiré ses valises de dessous la table.

« Je m'en fiche, du contrat ! criait-il en se dirigeant vers la sortie. Comment ? Rendre les indemnités de déplacement ? Un procès, faites-moi donc un procès !

Et, heurtant les convives avec ses valises, au lieu de dire *pardon*, il criait d'un air féroce : « Faites-moi donc un procès ! »

Tard dans la nuit, il roulait déjà à bord d'une draine à moteur en compagnie de chefs d'équipe qui avaient à faire à l'extrémité méridionale du Turksib. Assis sur ses valises, Talmudovski expliquait aux contremaîtres les raisons pour lesquelles un spécialiste honnête ne pouvait pas travailler dans un trou pareil. Ils avaient avec eux le maître d'hôtel Ivan Ossipovitch qui rentrait chez lui. Dans sa peine, il n'avait pas retiré son habit, et il était très ivre.

« Barbares ! criait-il en se penchant, la tête exposée au vent rasant, et en montrant le poing à la Source Crépitante. Allez donc servir des salopards pareils !... J'ai servi les repas chez Anton Pavlovitch, le prince de Wurtemberg. !... Je rentre chez moi pour y mourir ! Alors, ils se souviendront d'Ivan Ossipovitch. Va servir une table de quatre-vingt-quatre couverts, ils diront, va servir un banquet à des salopards. Mais il n'y aura personne pour le faire ! Pas d'Ivan Ossipovitch Trikartov ! Il est mort ! Il est parti dans un monde meilleur, qui ne connaît ni la maladie ni la peine ni les soupirs, le monde de la vie éternelle... Nous nous sou-viendrons éter-nel-lement !... »

Et, tandis que le vieillard chantait pour lui-même l'Office des morts, les basques de son habit flottaient au vent comme des fanions.

Sans laisser Koreïko finir sa compote de fruits, Ostap le leva de table et l'entraîna afin de procéder au règlement de comptes. Ils grimpèrent par une petite échelle dans le wagon de marchandises servant de bureau à la « ville » du Nord et où le contrôleur des entrées et des sorties avait installé son lit pliant en toile. Ils s'y enfermèrent.

Après le déjeuner, tandis que les passagers du train spécial se reposaient, reprenant des forces en vue de leur participation aux festivités de la soirée, le feuilletoniste Gargantua pinça les journalistes jumeaux en pleine activité défendue. Liev Roubachkine et Ian Skamiéïkine apportaient au télégraphe deux papiers. L'un contenait une brève communication :

« URGENT MOSCOU TÉLÉGRAPHE STEPPES TIRET OUZOUN-KOULAK
GUILLEMETS LONGUE OREILLE VIRGULE APPORTÉ AOULS NOUVELLE JONCTION
TURKSIB ROUBACHKINE. »

Le deuxième était rédigé sur toute la page. Voici ce qu'il contenait :

LA LÉGENDE DU LAC ISSYK-KOUL

« Le vieux Karakalpak Oukhoum Boukhéïev m'a raconté cette légende auréolée d'éternité. Il y a de cela deux cent mille quatre cent quatre-vingt-cinq lunes, la jeune Soumbouroun, épouse du khan et beauté aux pieds rapides, s'éprit ardemment du jeune *noukèr* Aï-Boulak. Immense fut le chagrin du vieux khan quand il apprit l'infidélité de son épouse bienaimée. Durant douze lunes, le vieillard adressa des prières au ciel, puis, les larmes aux yeux, il enferma la jeune beauté dans un tonneau, y attacha un lingot d'or pur pesant sept *djassassynes* (18 kilos), et jeta le précieux fardeau dans un lac de montagne. C'est depuis ce temps que le lac s'appelle Issyk-Koul, ce qui signifie : "Le cœur des belles est enclin à la trahison."

Ian Skamiéïkine-Sarmatski (Le Piston) »

— N'est-ce pas vrai ? demandait Gargantua en montrant les papiers pris aux deux frères. N'est-ce pas exact ?

— Bien sûr, que c'est révoltant ! répondait Palamidov. Comment avez-vous osé écrire cette légende après tout ce que nous avons dit ? Ainsi, d'après vous, Issyk-Koul se traduit par « Le cœur des belles est inconstant et enclin à la trahison » ? Vraiment ? Et si votre curieux Karakalpak Oukhoum Boukhéïev vous avait menti ? Ce nom ne sonne-t-il pas plutôt comme ceci : « Ne jetez pas de jeunes beautés dans le lac, jetez-y les journalistes crédules cédant à la funeste influence de l'exotisme » ?

L'écrivain obèse au blouson d'enfant rougit. L'Ouzoun-Koulak figurait déjà dans carnet de notes, de même que deux légendes ornées de décorations asiatiques.

— À mon avis, dit-il, il n'y a là rien de bien terrible. Du moment que l'Ouzoun-Koulak existe, il faut bien que quelqu'un écrive à ce sujet, non ?

— Mais cela a déjà été fait mille fois ! dit Lavoisian.

— L'Ouzoun-Koulak existe, soupira l'écrivain, et il faut en tenir compte.

Notice synthétique

Chez le fameux Martianytsch : *grand complexe de restauration ouvert au sein de ce qui devint ensuite le GOUM pat le riche marchand Piotr Nikolaiévitch Martianov.*

Le prince de Wurtemberg : https://fr.wikipedia.org/wiki/Albert_de_Wurtemberg

Mamaï : *Mongol vaincu par un descendant d'Alexandre Nevski en 1380.*

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Mama%C3%AF>

Pour A. Préchac, l'exclamation du vieux maître d'hôtel est xénophobe et même raciste. Je serai plus nuancé, y voyant le désespoir grandiloquent d'un cuisinier inquiet...

Les personnages épisodiques : *revoici l'ingénieur Talmudovski, encore en train de râler à propos de son traitement comme il le fait depuis le premier chapitre. Ses valises sont toujours prêtes...*

Anton Pavlovitch, le prince de Wurtemberg : *complètement saoul, le pauvre maître d'hôtel mélange Tchékhev et son prince, qui s'appelait Albert (Albrecht). Un peu plus loin, le nom Trikartov évoque les « Trois cartes, trois cartes, trois cartes... » du délire de Hermann, à la fin de l'opéra de Tchaïkovski La Dame de pique, d'après Pouchkine* (note due à I. Chtcheglov).*

** Dans le texte de Pouchkine, tout à la fin, Hermann, devenu fou, ne répond pas aux questions et marmonne à toute vitesse : « Trois, sept, as ! Trois, sept, dame ! »*

La Légende du lac Issyk-Koul : *voir le lien ci-dessus. Sur les Karakalpaks* :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/>

[Karakalpaks#:~:text=Les%20Karakalpaks%20constituent%20un%20peuple,de%20la%20Omer%20d'Aral](https://fr.wikipedia.org/wiki/Karakalpaks#:~:text=Les%20Karakalpaks%20constituent%20un%20peuple,de%20la%20Omer%20d'Aral).

Le nom d'Oukhoum Boukhéïev évoque celui du gouverneur Ougrioum Bourtchieïev, héros grotesque et odieux du livre Histoire d'une ville, chef-d'œuvre satirique de Saltykov-Chtchédrine (note trouvée chez A. Préchac).

Le noukèr est un guerrier chez les Mongols. Je ne comprends pas la fin de la signature du deuxième texte.

Chapitre 30

Alexandre Ibn-Ivanovitch

Dans le wagon de fret sombre et chauffé, l'air était dense et aussi peu renouvelé que dans une vieille chaussure. Il y régnait une odeur de cuir et de pieds. Koreïko alluma une lanterne de conducteur et se glissa sous son lit. Assis sur une caisse de macaronis vide Ostap le regardait, songeur. Leur lutte avait épuisé les deux combineurs, et ils accueillirent avec une sorte de sérénité étatique l'évènement qu'avait extrêmement redouté Koreïko, tandis que Bender l'avait attendu toute sa vie. On aurait même pu croire que cela se passait dans un magasin coopératif : le client demande un couvre-chef et le vendeur jette paresseusement sur le comptoir une casquette velue de la couleur d'un pavé. Que le client la prenne ou pas, ça lui est égal. Et l'acheteur lui-même reste assez froid, il demande juste par acquit de conscience : « Vous en avez d'autres ? », ce à quoi il s'entend répondre : « Prenez celle-ci, sinon il n'y en aura plus du tout. » Et ils se regardent l'un l'autre avec la plus complète indifférence. Koreïko s'affaira un bon moment sous le lit, débouclant assurément le couvercle de sa valise pour farfouiller dedans à l'aveuglette.

« Hé là-bas, de la goélette ! lui cria Ostap, lassé. Heureusement que vous ne fumez pas ! Demander une cigarette à un radin comme vous serait une vraie torture. Vous ne tendriez jamais le porte-cigarettes, de peur qu'on ne vous en prenne plus d'une, vous fouilleriez longtemps dans votre poche, vous bagarrant pour ouvrir l'étui et en retirer un pauvre cigarette toute repliée. Vous n'êtes pas quelqu'un de bien. Qu'est-ce que ça vous coûterait de sortir la valise ?

« Et puis quoi encore ? » grommela Koreïko suffoquant sous le lit.

Il n'avait pas apprécié d'être comparé à un fumeur pingre. Juste à ce moment-là, il retirait de la valise des liasses assez épaisses. La languette nickelée de la serrure égratignait ses avant-bras dénudés. Pour plus de commodité, il se mit sur le dos et poursuivit sa besogne comme un mineur sur un front de taille. S'échappant du matelas, de la balle, des fétus de paille, de la poussière et des saletés tombaient dans les yeux du millionnaire.

« Ah, ça va drôlement mal, c'est effrayant ce que ça va mal ! se disait Alexandre Ivanovitch. Et s'il allait m'étrangler et prendre tout l'argent ? Rien de plus simple. Il me coupera en morceaux qu'il expédiera à différents endroits, à petite vitesse. Et il mettra ma tête dans un tonneau de chou mariné. »

Koreïko sentit comme une humidité de caveau. De dessous le lit, il jeta un coup d'œil effrayé. Bender somnolait sur sa caisse, inclinant la tête vers la lanterne ferroviaire.

« Et si c'était moi qui le... à petite vitesse, à différents endroits ? De façon totalement confidentielle ? » pensa Alexandre Ivanovitch en continuant à sortir les liasses avec effroi.

Il jeta un nouveau coup d'œil. Le Grand Combinateur s'étira et bâilla affreusement, comme un dogue. Puis il attrapa la lanterne et se mit à la balancer en faisant l'appel :

« Gare de Khatsépitovka. Descendez, citoyens ! Nous sommes arrivés ! À propos, j'ai complètement oublié de vous le dire : vous songez peut-être à m'égorger ? Sachez que je suis contre. D'ailleurs, on a déjà tenté de me tuer. Un certain Kissa Vorobianinov, vieillard fantasque quoique de bonne famille, ancien maréchal de la noblesse devenu enregistreur de l'état-civil. Nous étions partenaires dans une société en commandite et cherchions notre bonheur dans la somme de cent cinquante mille roubles. Et voilà qu'au moment de procéder au partage de l'argent obtenu, ce stupide maréchal m'a flanqué un coup de rasoir sur la gorge. Ah, c'était tellement vulgaire, Koreïko ! Vulgaire et douloureux ! Les chirurgiens ont réussi à sauver ma jeune vie, et je leur en suis profondément reconnaissant, mais c'était moins une. »

Koreïko sortit enfin de dessous le lit et poussa les liasses de billets en direction des pieds d'Ostap. Chaque liasse était soigneusement entourée d'une bande de papier blanc encollée et ficelée.

— Quatre-vingt-dix-neuf liasses, fit tristement Koreïko. Chacune de dix mille. En billets de deux-cent cinquante. Inutile de vérifier, chez moi c'est comme à la banque.

— Et où est la centième liasse ? demanda Ostap avec enthousiasme.

— J'ai déduit dix mille. Pour compenser la somme qu'on m'a volée sur le rivage.

— Ça, c'est vraiment indécent. C'est pour vous que cet argent a été dépensé. Ne jouez pas les formalistes.

Koreïko donna en soupirant l'argent manquant et reçut en retour sa biographie consignée dans la chemise jaune à lacets de bottines. Il la fit aussitôt brûler dans un petit poêle de fonte dont le tuyau perçait le toit du wagon. Pendant ce temps, Ostap prit au hasard une des liasses, en déchira la bande et, s'étant assuré que Koreïko ne l'avait pas trompé, la fourra dans sa poche.

— Et les devises ? demanda, tatillon, le Grand Combinateur. Où sont les dollars mexicains, les liras turques, les livres, les roupies, les pesetas, les centavos, les lei roumains, où sont les lats et les zlotys limitrophes ? Donnez-m'en au moins une partie en devises !

— Prenez donc ce qu'il y a, répondit Koreïko, assis devant le poêle et regardant les documents se tordre dans le feu. Prenez-les, autrement bientôt il n'en restera rien. Je ne garde pas de devises avec moi.

— Me voilà millionnaire ! s'exclama Ostap dans un étonnement joyeux. Les rêves de l'idiot se sont réalisés !

Ostap devint soudain triste. Il était étonné par le côté ordinaire de la situation, il lui semblait étrange que le monde n'eût pas changé au même instant et que rien, rigoureusement rien ne se fût produit aux alentours. Et, tout en sachant que notre époque austère n'admet ni cavernes secrètes, ni tonnelets remplis d'or, ni lampes d'Aladin, il éprouvait tout de même un vague regret. Il ressentit un peu d'ennui, comme Roald Amundsen qui, survolant à bord du dirigeable *Norge* ce Pôle Nord dont il avait tenté toute sa vie de s'approcher, dit sans enthousiasme à ses compagnons : « Eh bien voilà, nous sommes arrivés. » En-dessous tout n'était que blocs de glace, crevasses et désert froid. Le mystère n'en est plus un, le but est atteint, il n'y a plus rien à faire, il n'y a plus qu'à

changer de métier. Mais la tristesse ne dure qu'un moment, car arriveront bientôt la gloire et les honneurs : les chœurs résonnent, les lycéennes en pèlerine blanche font la haie, les vieilles mères des explorateurs polaires mangés par leurs compagnons d'expédition sont en larmes, on joue des hymnes nationaux, on tire des feux d'artifice et le vieux roi serre les explorateurs contre sa poitrine hérissée de médailles et d'étoiles.

Le moment de faiblesse passa. Ostap jeta les liasses dans un petit sac qu'Alexandre Ivanovitch lui avait aimablement proposé, le prit sous le bras et fit rouler la lourde porte du wagon de marchandises.

La fête finissait. Les fusées s'élançaient dans le ciel comme des cannes à pêche dorées y attrapant des poissons rouges et verts, un feu sans chaleur sautait aux yeux, les soleils pyrotechniques tournoyaient. Un spectacle pour les nomades avait lieu sur une scène en bois, derrière la cabane du télégraphe. Certains d'entre eux s'étaient assis sur des bancs, d'autres regardaient la représentation du haut de leur selle. Les chevaux hennissaient. Le train spécial était entièrement éclairé.

— Ah oui ! s'écria Ostap. Le banquet au wagon-restaurant ! J'avais oublié ! Quel plaisir ! Allons-y, Koreïko, je vous invite, j'invite tout le monde ! Conformément aux lois de l'hospitalité ! Cognac avec un peu de citron, boulettes de gibier, fricandeau aux champignons, vin vieux de Hongrie, vin jeune de Hongrie, champagne !...

— Fricandeau, dit hargneusement Koreïko, fricandeau et ensuite, en taule. Je ne tiens nullement à m'afficher !

— Je vous promets un souper paradisiaque sur une nappe blanche, insista Ostap. Allez, allez ! Cessez pour de bon de jouer les ermites, hâtez-vous de boire votre part de boissons alcoolisées et de manger vos vingt mille boulettes de viande ! Sinon, des étrangers fondront sur votre portion et la dévoreront. Je vous arrange ça dans le train spécial, j'y suis comme chez moi, et dès demain nous serons dans un endroit relativement civilisé. Et là, avec nos millions... Alexandre Ivanovitch !

Le Grand Combinateur avait envie à cet instant de répandre ses bienfaits sur tout le monde, il avait envie que chacun fût gai. Le visage assombri de Koreïko lui pesait. Il entreprit de convaincre Alexandre Ivanovitch. Certes, il ne convenait pas de s'afficher, mais pourquoi se laisser mourir de faim ? Ostap ne comprenait pas clairement lui-même en quoi il avait besoin de voir le contrôleur joyeux mais, puisqu'il avait commencé, il n'était plus question de s'arrêter. Il finit même par le menacer :

— Vous allez rester assis sur votre valise jusqu'à ce qu'un beau jour la Faucheuse vienne vous passer sa lame sur le cou, c'est ça ? Vous voyez le spectacle ? Dépêchez-vous, Alexandre Ivanovitch, les boulettes sont déjà servies. Ne soyez pas si buté.

La perte d'un million avait rendu Koreïko plus malléable et plus réceptif.

— Prendre un peu l'air, oui, peut-être, dit-il, indécis. Aller dans une grande ville ? Bien entendu, sans ostentation, sans jouer les hussards.

— Oublions les hussards ! Soyons juste deux médecins des services sanitaires venus à Moscou pour aller au Théâtre d'Art et voir de leurs propres yeux une momie au musée des Beaux-Arts. Prenez votre valise avec vous.

Les millionnaires se dirigèrent vers le train. Ostap balançait négligemment son sac comme un encensoir. Alexandre Ivanovitch avait un sourire parfaitement idiot. Les passagers du train spécial faisaient les cent pas en tâchant de rester à proximité des wagons, car la locomotive avait déjà été accrochée. Les pantalons blancs des correspondants scintillaient dans l'obscurité.

Dans le compartiment, sur la couchette d'Ostap, en haut, un inconnu était allongé sous le drap, en train de lire un journal.

- Allez, descendez, dit aimablement Ostap, le propriétaire est revenu.
- C'est ma place, camarade, répliqua l'inconnu. Je suis Liev Roubachkine.
- Écoutez, Liev Roubachkine, ne réveillez pas la bête en moi, allez-vous en.

Le visage perplexe d'Alexandre Ivanovitch incitait le Grand Combinateur à la bagarre.

- C'est nouveau, ça dit le correspondant avec arrogance. Et vous êtes qui ?
- Ça vous regarde pas ! On vous dit de descendre, alors descendez !
- Un ivrogne qui vient jouer les voyous !... se mit à glapir Roubachkine.

Sans rien dire, Ostap attrapa le pied nu du correspondant. Tout le wagon accourut en entendant les cris de Roubachkine. À tout hasard, Koreïko s'était réfugié sur la plateforme.

- Vous vous battez ? demanda Oukhoudchanski. Ça alors...

Gargantua et le gros écrivain au blouson d'enfant maintenaient Ostap, qui avait eu le temps de flanquer un coup de sac sur la tête de Roubachkine.

- Qu'il montre son billet ! hurlait le Grand Combinateur. Qu'il montre sa réservation !

Entièrement nu, Roubachkine sauta de sa couchette sur celle du bas et réclama le chef de train. Ayant perdu contact avec la réalité, Ostap en appelait également aux autorités. Le scandale s'acheva de façon très déplaisante. Roubachkine exhiba et son billet et sa réservation, puis exigea d'une voix théâtrale que Bender en fit autant.

— Je ne montrerai rien, par principe ! déclara le Grand Combinateur, quittant les lieux en vitesse. J'ai des principes, moi !

— Resquilleur ! glapit Liev Roubachkine en s'élançant tout nu dans le couloir. Notez bien, camarade chef de train, que nous avons un resquilleur à bord !

— Où est le resquilleur ? demanda solennellement le chef de train, une lueur de chien courant dans le regard.

Alexandre Ivanovitch, craintivement caché derrière une avancée de la tribune, scrutait l'obscurité sans rien pouvoir distinguer. Des silhouettes allaient et venaient le long du train, des rougeoiements de cigarettes dansaient, on entendait des voix dire : « Veuillez me le montrer ! », « Mais je vous le dis, c'est par principe ! », « C'est du houliganisme ! »,

« N'est-ce pas vrai ? N'est-ce pas exact ? », « Il faut bien que quelqu'un voyage sans billet, non ? » Les disques-tampons se heurtèrent, l'air des freins siffla au-dessus du sol et les fenêtres éclairées des wagons se mirent en mouvement. Ostap crânait encore, mais les couchettes rayées, les filets à bagages, les chefs de wagon porteurs de lanternes, les bouquets de fleurs et les hélices de ventilation au plafond du wagon-restaurant défilaient déjà devant lui. Il s'en allait, le banquet au champagne et aux vins de Hongrie, le vieux et le jeune. Lui échappant des mains, les boulettes de gibier s'enfuirent dans la nuit. Le fricandeau, le tendre fricandeau dont Ostap parlait avec tant de flamme avait quitté la Source Crépitante. Alexandre Ivanovitch s'approcha.

— Je n'en resterai pas là, maugréait Ostap. Abandonner dans le désert un journaliste soviétique ! J'en appellerai à l'opinion publique, Koreïko ! Nous partirons par le premier train ! Nous achèterons toutes les places du wagon international !

— Qu'est-ce que vous racontez, dit Koreïko, de quel train parlez-vous ? Aucun train ne part d'ici. Le plan ne prévoit le début de l'exploitation de la ligne que dans deux mois.

Ostap leva la tête. Il vit le ciel noir d'Abyssinie, les étoiles sauvages et comprit tout. Mais une allusion timide de Koreïko au banquet lui redonna des forces.

— Il y a un avion derrière la colline, dit Bender, celui qui a atterri pour la cérémonie. Il partira seulement à l'aube. Nous aurons le temps de le prendre.

Pour y arriver à temps, les millionnaires se déplacèrent d'un large pas de dromadaire. Leurs pieds s'écartaient dans le sable, les feux de camp des nomades brûlaient, traîner une valise et un sac n'était pas si difficile, juste odieusement désagréable. Tandis qu'ils gravissaient la colline en venant du côté de La Source Crépitante, l'aube se levait sur l'autre versant, dans un bruit d'hélices. Déjà Bender et Koreïko se mettaient à courir, craignant de voir l'avion décoller sans eux.

De petits mécaniciens en manteau de cuir se déplaçaient sous les ailes de tôle, hautes comme un toit. Les trois hélices tournaient à bas régime, ventilant le désert. Des rideaux avec des pompons en peluche flottaient derrière les fenêtres carrées de la cabine des passagers. Le dos appuyé contre une marche en aluminium, le pilote mangeait un pâté qu'il accompagnait de Narzan bue à même la bouteille.

— Nous sommes des passagers ! cria Ostap, hors d'haleine. Deux billets de première classe !

Personne ne lui répondit. Le pilote commença à enfiler ses gants à crispins.

— Il y a des places ? redemanda Ostap en prenant le pilote par le bras.

— C'est un vol spécial, dit le pilote en mettant la main sur la main courante de l'échelle. Nous ne prenons pas de passager.

— J'achète l'avion ! se hâta de dire le Grand Combinateur. Faites-moi un paquet.

— Dégagez ! cria un mécanicien montant derrière le pilote.

Tournant rapidement, les hélices ne furent plus visibles. Frémissant et se dandinant, l'avion se mit à tourner contre le vent. Les tourbillons rejetaient en arrière les millionnaires,

les repoussant vers la colline. La casquette de capitaine d'Ostap s'envola et partit dans la direction de l'Inde à une telle vitesse qu'on pouvait s'attendre à la voir arriver à Calcutta dans trois heures tout au plus. Elle aurait roulé dans la rue principale de Calcutta, sa mystérieuse apparition éveillant l'attention des milieux proches de l'Intelligence Service, si l'avion ayant décollé, la tempête ne s'était pas calmée. En l'air, les flancs métalliques de l'avion brillèrent, et l'appareil disparut dans la lumière du soleil. Ostap courut après sa casquette qui pendait, accrochée à un buisson de saxaoul, et déclara :

« Les transports refusent de nous obéir. Nous sommes fâchés avec le chemin de fer. Les voies aériennes nous sont fermées. Aller à pied ? Quatre cents kilomètres. Rien d'exaltant. Il nous reste une seule possibilité : adopter l'islam comme religion et voyager à dos de chameaux.

Koreïko resta muet au sujet de l'islam, mais l'idée des chameaux lui plut. La vue séduisante du wagon-restaurant ainsi que celle de l'avion le confirmèrent dans le désir de faire une balade distrayante en tant que médecin des services sanitaires, sans jouer les hussards, bien entendu, mais tout de même avec un certain style.

Les aouls venus célébrer la jonction n'avaient pas encore levé le camp, et les deux voyageurs purent acheter des chameaux non loin de La Source Crépitante. Les vaisseaux du désert leur revinrent à cent quatre-vingts roubles pièce.

— Ce n'est vraiment pas cher ! chuchota Ostap. Allez, achetons cinquante chameaux. Ou cent !

— Ne jouez pas les hussards, se renfrogna Alexandre Ivanovitch. Qu'en ferions-nous ? Deux suffisent.

Les Kazakhs installèrent en criant les voyageurs entre les bosses, aidèrent à attacher la valise et le sac, ainsi que des provisions pour la route – une outre de *koumys* et deux moutons. Les chameaux se levèrent d'abord sur leurs pattes arrière, ce qui fit s'incliner très bas les millionnaires, puis sur leurs pattes avant, et se mirent en marche le long de la voie ferrée du Turksib. Attachés par des cordes, les moutons trottaient derrière en lâchant de temps à autre de petites boulettes et en bêlant à fendre le cœur.

« Hé, cheikh Koreïko ! cria Ostap. Alexandre Ibn-Ivanovitch, la vie n'est-elle pas belle ? »

Le cheikh ne répondit rien. Ayant hérité d'un chameau malingre, il le fouettait furieusement sur son derrière pelé avec une branche de saxaoul.

Notice synthétique

Comme le remarque A. Préchac, l'épisode de la casquette décrit en peu de lignes la fonctionnarisation du système « commercial » soviétique. Je peux à cet égard renvoyer à cette déjà ancienne traduction :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/200515/les-bottes-v-choukchine>

D'ailleurs, on a déjà tenté de me tuer : l'explication littéraire vient enfin, après les allusions répétées à la cicatrice qu'Ostap a au coup. Comme les auteurs l'expliquent dans la préface – que je traduirai à la fin, comme cerise sur le gâteau –, ils hésitaient, à la fin des Douze Chaises, sur le sort à réserver à Bender, et le tirage au sort lui fut fatal. Mais le succès prodigieux de leur premier opus leur donna l'idée de le ressusciter...

Maréchal de la noblesse : représentant élu de la noblesse d'un district. Vorobianinov signifie à peu près Dumoineau.

En billets de deux-cent cinquante : le texte dit : en billets de vingt-cinq tchervonietz, ce dernier, ancien ducat, valant dix roubles.

Pour compenser la somme qu'on m'a volée sur le rivage : revoir le chapitre 12...

À propos des cas de cannibalisme évoqués de façon lapidaire en contrepoint au triomphe des survivants des expéditions polaires :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Octave_Pavy

Je ne tiens nullement à m'afficher : comme le fait remarquer A. Préchac, Koreïko est autant dissimulé et introverti que Bender est ouvert et extraverti – d'où son immense supériorité sur le premier, pour le public russe.

Voir de leurs propres yeux une momie au musée des Beaux-Arts : A. Préchac y voit une allusion à celle de Lénine, ce qui est peut-être un peu osé.

Ne réveillez pas la bête en moi est un cliché symboliste de l'époque (Blok, Sologoub), indique I. Chtcheglov.

Note personnelle inspirée de celle d'Alain Préchac : ayant rattrapé Koreïko et obtenu de lui le million convoité, Bender perd son esprit d'à-propos, d'où la scène ridicule avec Roubachkine. Le Veau d'or est un poison pour l'être plein de vie qu'était Ostap. Comme le rappelle A. Préchac : « L'amour de l'argent est en effet à la racine de tous les maux. » (première épître de Paul à Timothée)

Le ciel d'Abyssinie est peut-être un souvenir de lecture de N. Goumiliov (note d'Ivan Chtcheglov).

Je garde le « pas de dromadaire » du texte russe, même s'il est plus courant de rencontrer des chameaux que des dromadaires en Asie Centrale et que l'adjectif « de chameau » existe parfaitement en russe : fantaisie des auteurs...

Les aouls : voir le chapitre précédent et sa notice.

Rappel : le koumys (ou koumis) est du lait de jument fermenté.

Chapitre 31

Bagdad

Les chameaux traînèrent sept jours dans le désert les cheiks tout neufs. Au début du voyage, Ostap se réjouit de tout son cœur. tout l'amusait : Alexandre Ibn-Ivanovitch se débattant entre les bosses de son chameau, le malingre vaisseau du désert essayant de se soustraire à ses obligations, le sac contenant un million et dont le Grand Combinateur frappait parfois, pour les encourager, les moutons récalcitrants. Ostap se rebaptisait le colonel Lawrence.

« Je suis l'émir-dynamite ! criait-il en se balançant sur l'échine surélevée. Si d'ici deux jours nous n'avons pas de nourriture décente, je pousserai les tribus à la révolte. parole d'honneur ! Je me nommerai plénipotentiaire du Prophète et déclarerai la guerre sainte, le djihad. Au Danemark, par exemple. Qu'avaient-ils à tourmenter leur prince Hamlet, les Danois ? Dans le contexte politique actuel, la Société des Nations elle-même se contenterait d'un tel motif de guerre. Ma parole, j'achèterai aux Anglais un million de fusils – ils aiment vendre des armes à feu aux tribus –, et en avant marche ! Direction le Danemark. L'Allemagne nous laissera passer – au titre des réparations. Vous imaginez les tribus envahissant Copenhague ? Avec moi devant, sur un chameau blanc. Ah ! Panikovski n'est plus là ! Il aurait pu goûter de l'oie danoise !... »

Mais au bout de quelques jours, alors que tout le koumys avait été bu et qu'il ne restait plus, des moutons, que leurs cordes, l'émir-dynamite lui-même perdit sa bonne humeur, marmonnant avec mélancolie :

*Dans le sable des steppes d'Arabie ont poussé,
Allez savoir pourquoi, trois orgueilleux palmiers.*

Les deux cheiks avaient l'un comme l'autre fortement maigri, ils étaient barbus et dépenaillés, ils avaient l'air de derviches d'une paroisse indigente.

« Encore un peu de patience, Ibn-Koreïko, et nous arriverons dans une petite cité ne le cédant en rien à Bagdad. Toits plats, orchestres indigènes, petits restaurants aux plats orientaux, vins doux, vierges des légendes et quarante mille broches portant des chachlyks à la Kars, à la turque, à la tartare, à la mésopotamienne et à l'odessite. Et enfin, le chemin de fer. »

Au huitième jour, les voyageurs approchèrent d'un antique cimetière. Les rangées de tombeaux semi-cylindriques s'étendaient jusqu'à l'horizon en vagues pétrifiées. Ici l'on n'enterrait pas les morts. On les posait par terre en les entourant d'une cloche de pierre. Le terrible soleil brillait au-dessus de la ville cendrée des morts. Le vieil Orient gisait dans ses tombes brûlantes.

Les deux combineurs cinglèrent leurs chameaux et arrivèrent bientôt à une oasis. Se reflétant dans les rizières carrées noyées dans l'eau, les peupliers éclairaient la ville comme autant de torches vertes. Des ormes solitaires avaient l'air de globes gigantesques montés sur des pieds de bois. De petits ânes apparurent, chargés de sacs de trèfle et de gros hommes en burnous.

Koreïko et Bender passaient devant de petites échoppes vendant du tabac vert et des savons à l'odeur repoussante, dont la forme conique évoquait des têtes de schrapnells. Des artisans à la barbe de mousseline blanche s'activaient sur des feuilles de cuivre qu'ils roulaient et pliaient pour fabriquer des cuvettes et des jarres au bec étroit. Des cordonniers faisaient sécher au soleil de petites peaux badigeonnées d'encre. Les carreaux de faïence indigo, jaunes ou bleu ciel des mosquées jetaient des lueurs de verre liquide.

Les millionnaires passèrent le reste de la journée et la nuit suivante à l'hôtel, enfoncés dans un lourd sommeil ; au matin, ils se lavèrent dans des baignoires blanches, se rasèrent et sortirent en ville. L'humeur radieuse des cheiks fut gâtée par la nécessité dans laquelle ils étaient de trimballer avec eux la valise et le sac.

« C'est pour moi un devoir primordial, fanfaronna Bender, de vous faire connaître une merveilleuse petite cave qui s'appelle *Au clair de lune*. Il y a cinq ans, j'y ai fait des conférences sur la lutte contre l'avortement. Une cave admirable ! La pénombre, la fraîcheur, un patron originaire de Tiflis, un orchestre indigène, de la vodka glacée, des danseuses avec des cymbales et des tambourins. Restons-y toute la journée. Des médecins du service sanitaire peuvent bien avoir leurs minuscules faiblesses, non ? C'est moi qui régale. Le Veau d'or répond de tout.

Et le Grand Combinateur secoua son sac.

Mais la cave *Au clair de lune* n'était plus là. Ostap eut la surprise de voir que la rue même où résonnaient les cymbales et les tambourins qu'il évoquait avait disparu. Il y avait à la place une avenue de style européen, droite et bâtie sur toute sa longueur. Des palissades sur les côtés, de la poussière d'albâtre dans l'air et des camions enflammant

un air déjà brûlant. Ayant observé quelques instants les façades de brique grise aux fenêtres tout en longueur, Ostap donna un coup de coude à Koreïko et lui dit :

« Il y a un autre endroit, c'est un type de Bakou qui le tient. »

Et il l'emmena à l'autre bout de la ville. Mais, sur place, on ne voyait plus l'enseigne poétique rédigée par le tenancier du *doukhan* originaire de Bakou :

FAIS-TOI HONNEUR,
FAIS-NOUS HONNEUR,
APPRÉCIE LE CAUCASE,
VIENS NOUS RENDRE VISITE.

À la place, les cheïks purent contempler un écriteau en carton portant en russe et en arabe :

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE

« Allons-y, dit tristement Ostap ; il fait frais à l'intérieur, au moins. En outre, le programme de médecins du service sanitaire comporte la visite de musées !

Ils entrèrent dans une vaste salle blanchie à la chaux, posèrent leurs millions sur le sol et essuyèrent longuement de leurs manches leur front brûlant. Le musée exposait juste huit pièces : une dent de mammoth offerte au nouveau musée par la ville de Tachkent, une peinture à l'huile intitulée *Escarmouche avec les Basmatchis*, deux burnous d'émir, un poisson doré dans un aquarium, une sauterelle desséchée derrière une vitrine, une statuette en porcelaine venant de la manufacture Kouznetsov et enfin une maquette de l'obélisque que la ville se proposait d'ériger sur la grande place. Une grande couronne en fer-blanc avec des rubans gisait par terre devant la maquette. Une délégation venue spécialement d'une république voisine l'avait récemment apportée, mais comme il n'y avait pas encore d'obélisque (les fonds attribués à son édification avaient servi à construire des bains, chose bien plus nécessaire), la délégation, une fois prononcées les allocutions de circonstance, avait déposé la couronne au pied du projet.

Un jeune homme portant une calotte en Boukhara épais sur sa tête rasée s'approcha tout de suite des visiteurs et leur demanda, ému comme un auteur :

— Vos impressions, camarades ?

— Ça se laisse voir, dit Ostap.

Le jeune homme, qui était le conservateur du musée, se mit sans préalable à parler des difficultés que son enfant rencontrait. Les crédits étaient insuffisants. Les gens de Tachkent s'étaient contentés de se défaire d'une dent, alors qu'il n'y avait personne pour collecter les trésors artistiques et historiques locaux. Ils n'envoyaient pas de spécialiste.

— Ah, si j'avais trois cents roubles ! s'écria le conservateur. Je ferais un Louvre de cet endroit.

— Dites-moi, vous devez bien connaître la ville ? demanda Ostap en faisant un clin d'œil à Alexandre Ivanovitch. Vous ne pourriez pas nous montrer quelques curiosités ? Je connaissais autrefois votre ville, mais elle a pas mal changé.

Le conservateur était ravi. Criant qu'il leur montrerait tout lui-même, il ferma le musée à clef et emmena les millionnaires à cette même rue où, une demi-heure plus tôt, ils avaient cherché la cave *Au clair de lune*.

— L'Avenue du Socialisme ! dit-il en inhalant avec plaisir la poussière d'albâtre. Ah ! Quel air prodigieux ! Qu'aurons-nous ici dans un an ! L'asphalte ! L'autobus ! L'Institut d'irrigation ! L'Institut tropical ! Eh bien, si Tachkent ne nous envoie pas du personnel scientifique, cette fois-ci... Vous savez, ils ont une quantité d'os de mammoth et ils m'ont juste envoyé une dent, alors qu'il y a dans notre république une grande attirance pour les sciences naturelles.

— Vraiment ? dit Koreïko en jetant un regard de reproche à Ostap.

— Et vous savez, chuchota l'enthousiaste, je soupçonne que ce n'est pas une dent de mammoth. Ils m'ont refilé une dent d'éléphant !

— Et que sont devenus ces... cabarets de style asiatique qu'il y avait chez vous, vous savez, avec des cymbales et des flûtes ? demanda le Grand Combinateur avec Combinateurimpatience.

— On les a éliminés, répondit avec indifférence le jeune homme. On aurait dû depuis longtemps exterminer cette infection, ce foyer d'épidémies. On a justement étranglé au printemps le dernier repaire de brigands. Ça s'appelait *Au clair de lune*.

— Étranglé ? s'écria Koreïko.

— Parole d'honneur ! En revanche, une fabrique de plats préparés a ouvert. Cuisine européenne. Le lavage et le séchage des assiettes fonctionne à l'électricité. La courbe des maladies de l'estomac a fortement chuté.

— Que ne fait-on pas ! s'exclama le Grand Combinateur, le visage dans les mains.

— Vous n'avez encore rien vu, dit le conservateur du musée en riant timidement. Allons déjeuner à la fabrique.

Ils prirent place dans un break attelé, sous un auvent de toile à festons et bordé d'un liseré bleu clair, et partirent. En chemin, leur aimable cicérone incitait à tout instant les millionnaires à sortir la tête hors de l'auvent en leur montrant les bâtiments déjà construits, ceux en cours de construction et les emplacements des futures constructions. Koreïko regardait Ostap d'un sale œil. Ostap lui tournait le dos et disait :

— Quel merveilleux petit bazar indigène ! C'est Bagdad !

— On commencera à le démolir ce mois-ci, le dix-sept, dit le jeune homme. Il y aura ici un hôpital et une coopérative.

— Et vous ne regrettez pas cet exotisme ? C'est vraiment Bagdad !

— Très joli ! soupira Koreïko.

Le jeune homme se mit en colère :

— C'est joli pour les voyageurs comme vous, mais nous, nous devons vivre ici.

Dans la grande salle à manger de la fabrique de plats préparés, aux murs recouverts de carreaux de faïence, sous les rubans tue-mouches accrochés au plafond, les voyageurs mangèrent de la soupe à l'orge perlé et de petites croquettes de viande brunâtres. Ostap posa une question à propos du vin mais il lui fut répondu triomphalement qu'on avait récemment découvert à proximité de la ville une source d'eau minérale dont les qualités gustatives surpassaient celles du fameux *narzan*. En guise de preuve, le conservateur commanda une bouteille de la nouvelle eau, qui fut bue dans un silence sépulcral.

— Et où en est la courbe de la prostitution ? demanda avec espoir Alexandre Ibn-Ivanovitch.

— En forte baisse, répondit l'inexorable jeune homme.

— Ah, tout ce qui se passe ! dit Ostap en riant faussement.

Mais il ne savait réellement pas ce qui se passait. Quand ils se levèrent de table, il s'avéra que le jeune homme avait déjà payé pour les trois. Il refusa purement et simplement d'accepter l'argent des millionnaires, en assurant qu'il allait de toute façon recevoir son salaire le surlendemain, et qu'il se débrouillerait d'ici là.

— Alors, et les réjouissances ? Comment la ville s'égaye-t-elle ? demanda Ostap sans grand enthousiasme, déjà. Les timbales et les cymbales ?

— Comment, vous ne savez pas ? s'étonna le conservateur du musée. Une philharmonie va ouvrir chez nous la semaine prochaine : le grand quatuor symphonique Bebel-et-Paganini. Allons-y tout de suite. Comment ai-je pu l'oublier !

Refuser d'aller visiter la philharmonie était moralement impossible, vu qu'il avait payé le repas. En sortant de la salle de concert, Alexandre Ibn-Ivanovitch dit d'une voix de concierge :

— L'harmonium de la ville !

Le Grand Combinateur rougit.

Sur le chemin de l'hôtel, le jeune homme demanda soudain au cocher de s'arrêter, fit descendre les millionnaires, les prit par la main et, l'excitation le faisant se dresser sur la pointe des pieds, les amena jusqu'à une modeste pierre entourée d'une petite grille.

— C'est ici que se dressera l'obélisque ! dit-il d'un air important et pénétré. La Colonne du Marxisme !

En les quittant, le jeune homme les invita à revenir souvent. Ostap, débonnaire, assura qu'il reviendrait sans faute, parce qu'il n'avait jamais passé de journée aussi plaisante.

— Je vais à la gare, dit Koreïko une fois seul avec Bender.

— Nous allons faire la nouba dans une autre ville ? s'enquit Ostap. On peut passer très deux ou trois jours à Tachkent en prenant du bon temps.

— J'en ai eu assez comme ça, répondit Alexandre Ivanovitch. Je vais aller à la gare mettre ma valise à la consigne et me trouver un emploi de bureau ici. J'attendrai le capitalisme. Là, je prendrai du bon temps.

— Eh bien, attendez-le, répliqua assez grossièrement Ostap ; moi je m'en vais. Aujourd'hui, ce n'était qu'un malheureux malentendu, des déformations locales. Le petit Veau d'or possède encore quelque pouvoir dans notre pays !

Sur la place de la gare, ils virent la foule des journalistes du train spécial ; ces derniers, après la cérémonie de la jonction, faisaient du tourisme en Asie Centrale. Ils entouraient Oukhoudchanski. Le propriétaire de *L'Assortiment solennel* se tournait de tous côtés comme un paon, faisant admirer ses acquisitions. Il portait un bonnet de velours bordé de queues de chacal, et un burnous taillé dans une couverture en coton.

Les prédictions du prophète au nez pelucheux continuaient à s'accomplir.

Notice synthétique

Tout ce chapitre a été rajouté pour l'édition en volume, indique A. Préchac.

Le colonel Lawrence : le célèbre Lawrence d'Arabie. Bender transpose en Europe l'irruption des tribus soulevées par Lawrence durant la Première Guerre mondiale contre l'Empire ottoman. Ostap crâne encore, mais il est moralement atteint. Ce qu'il murmure un peu plus loin est une parodie de deux vers tirés d'une poésie de 1839 de Liermontov, Les Trois Palmiers. Quant aux Basmatchis déjà rencontrés, ce sont des opposants du cru à la soviétisation de l'Asie Centrale (le poème de Liermontov, qui compte une soixantaine de vers et que je traduirai peut-être, a été signalé par A. Préchac).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Thomas_Edward_Lawrence
<https://ilibrary.ru/text/1037/p.1/index.html>

Les deux gaillards mangent deux moutons en une semaine : exagération odessite ? Ce n'est pas la seule invraisemblance du récit, Le Veau d'or en est truffé.

Chachlyks à la Kars : *je garde la transcription normale, en dépit de la francisation actuelle qui écrit chachliks. Quant à Kars, rien à voir avec la mer de Kara, au-delà du cercle Arctique* : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kars>

Rappel : Tiflis est l'ancien nom de Tbilissi, en Géorgie.

Le Veau d'or répond de tout : voici enfin le motif qui apparaît nommément. *Alain Préchac (qui rappelle que, comme la plupart des intellectuels russes, Ilf et Petrov allaient à l'opéra) y voit une « transparente citation de la version russe du Faust de Gounod : “ Le Veau d'or/ Est toujours le plus fort.” »*

Rappelons que dans le livret français, on entend : « Le Veau d'or est toujours debout. »
<https://www.antiwarsongs.org/canzone.php?lang=fr&id=37823>

Comme l'avait annoncé au chapitre précédent A. Préchac, le titre du chapitre est d'une ironie terriblement désenchantée. Le prosaïsme moderne – la version soviétique n'en est qu'un avatar destiné dans peu d'années à devenir très sanglant – a le terrible effet de dépoétiser les êtres et les choses de façon irrémédiable. À la ruelle orientale ont succédé les briques grises d'immeubles bordant une avenue à l'européenne, et les tambourins et les cymbales de la cave magique ont laissé la place à des camions (qu'on imagine fort bruyants et répandant une odeur infecte) surchauffant l'air...

Le doukhan est une taverne au Caucase. Voir, sur ce blog, le début (Bella) du roman Un héros de notre temps...

Deux fabriques de céramiques étaient célèbres en Russie impériale : Lomonossov et Kouznetsov.
https://www.etsy.com/fr/market/kuznetsov_porcelain

À lire en creux dans tout ce chapitre : la russification forcée de la région. Qui fit de nombreuses victimes, nous le savons aujourd'hui, indique A. Préchac. La collectivisation eut pour corollaire la sédentarisation forcée qui entraîna des révoltes sauvagement réprimées. Le russe était la langue officielle commune à l'URSS. Il faut signaler également que Staline et Bériia déportèrent de nombreuses populations au Kazakhstan. Voir à ce sujet le livre de J.J. Marie : Les peuples déportés d'Union soviétique.

Une étude sur le Kazakhstan :
https://www.persee.fr/doc/russe_1161-0557_2011_num_36_1_2453

Une autre remarquable étude, celle d'Isabelle Ohayon : La sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline, Collectivisation et changement social (1928-1945). Nicolas Werth signale, dans sa préface, l'imbécillité dogmatique et désastreuse qui consista à transformer des éleveurs nomades en agriculteurs sédentaires...

Le grand quatuor symphonique Bebel-et-Paganini : nouvelle invention loufoque des auteurs, qui associent le célèbre musicien génois au très connu socialiste allemand.

J'attendrai le capitalisme : *Koreïko se méfie et préfère s'enterrer de nouveau comme il sait si bien le faire. Voir la fin du chapitre 5 :*
<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/140920/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-5>

Des déformations locales : *comme le note A. Préchac, cette expression est, à nouveau, d'une **incroyable insolence**, car c'est précisément celle utilisée à maintes*

reprises dans un grand article du 2 mars 1930 dans la Pravda qui dénonçait les exactions, dues bien sûr à des sous-fifres, et dirigées contre les paysans, dans le désir de hâter de façon précipitée la collectivisation. Ce célèbre article, intitulé Le Vertige du succès, fut rédigé par... Staline. Lequel jouait la prudence et temporisait devant la résistance paysanne, avant de relancer les choses avec une brutalité inouïe, quelques mois plus tard.

On peut signaler l'étude suivante sur la question :

https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1992_num_64_1_6030

L'Assortiment solennel : c'est le canevas imaginé au chapitre 28 par l'ingénieur mais affamé Ostap, qui l'a vendu au laborieux Oukhoudchanski :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/090121/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-28>

Le prophète au nez pelucheux : c'est celui du chapitre 26, celui qui avait annoncé aux partants qu'ils chanteraient Stienka Razine dans le train...

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/311220/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-26>

Chapitre 32

De grandes possibilités

Par une de ces journées d'automne tristes et pleines de lumière où, dans les squares moscovites, les jardiniers coupent les fleurs et les distribuent aux enfants, le plus important des fils du lieutenant Schmidt, Choura Balaganov, dormait sur un banc dans la salle d'attente de la gare de Riazan. Il était allongé, la tête reposant sur le rebord en bois du banc. Sa casquette chiffonnée lui tombait sur le nez. Tout indiquait que le mécanicien de bord de l'« Antilope » et Délégué général aux sabots était malheureux et dans la dèche. Des morceaux de coquille d'œuf adhéraient à sa joue hérissée de barbe. Ses espadrilles de toile étaient avachies et décolorées et évoquaient des chaussons moldaves plus qu'autre chose. Des hirondelles voletaient sous le haut plafond de la salle à deux rangées de fenêtres.

Derrière ces grandes fenêtres sales, on apercevait les butoirs d'arrêt, les sémaphores et les autres objets indispensables à l'économie ferroviaire. Les porteurs se mirent à courir et, peu après, la foule des voyageurs descendus du train qui venait d'arriver traversa la salle. Le dernier à quitter le quai fut un passager bien habillé. Sous son léger imperméable déboutonné se voyait un costume à minuscules carreaux de toutes les couleurs. Son pantalon tombait comme une chute d'eau sur ses chaussures vernies. Un chapeau mou légèrement penché sur le front venait compléter l'allure étrangère du voyageur. Il dédaigna les services des porteurs et se chargea lui-même de son bagage. Il traversa nonchalamment la salle déserte et se serait à coup sûr retrouvé dans le hall s'il

n'avait pas brusquement remarqué la pitoyable silhouette de Balaganov. Il cligna des yeux, s'approcha et observa quelque temps le dormeur. Puis il souleva doucement, de deux doigts gantés, la casquette cachant le visage du mécanicien de bord et sourit.

— Allez, debout, Comte, on vous demande du souterrain ! dit-il en secouant Balaganov.

Choura s'assit, se frotta la figure de sa main et reconnut alors le voyageur.

— Le Capitaine ! s'écria-t-il.

— Non, non, fit Bender en se protégeant de la main, ne m'embrassez pas. Je suis quelqu'un de fier, à présent.

Balaganov se mit à tourner autour du capitaine. Il ne le reconnaissait pas. Il n'y avait pas que le costume qui avait changé. Ostap avait maigri, ses yeux étaient un peu absents, son visage portait un hâle colonial.

— Il s'y croit, il s'y croit ! s'exclama gaiement Balaganov. Il s'y croit vraiment !

— Oui, je m'y crois, fit savoir Bender avec dignité. Regardez un peu mon pantalon. Europe, première classe ! Et vous avez vu ça ? Le diamant à mon annulaire gauche. Quatre carats. Alors, qu'est-ce que vous avez fait de beau ? Toujours fils du lieutenant ?

— Ben oui, fit Balaganov, embarrassé. Des bricoles, le plus souvent.

Au buffet de la gare, Ostap commanda du vin blanc et des biscuits pour lui, de la bière et des sandwiches pour le mécanicien de bord.

— Dites-moi honnêtement, Choura, en tenant compte de tout, combien d'argent vous faut-il pour être heureux ? demanda Ostap.

— Cent roubles, dit Balaganov se séparant avec regret de son sandwich au saucisson pour répondre.

— Mais non, vous ne m'avez pas compris. Je ne parle pas de tout de suite, je veux dire, en général. Pour être heureux. Vous pigez ? Pour vous sentir bien sur terre.

Balaganov réfléchit un bon moment avec un sourire peu assuré, et finit par déclarer que pour être pleinement heureux, il lui fallait six mille quatre cents roubles, et qu'avec cette somme il se sentirait parfaitement bien sur terre.

— D'accord, dit Ostap. Voici cinquante mille pour vous.

Il déboucla sur ses genoux son sac de voyage de forme carrée et tendit à Balaganov cinq liasses blanches nouées avec de la ficelle. Le mécanicien de bord en perdit l'appétit. Il cessa de manger et fourra l'argent dans ses poches, sans en retirer ses mains ensuite.

— Est-ce possible, c'est la *soucoupe* ? demanda-t-il, en extase.

— C'est cela, la *soucoupe*, répondit Ostap d'un air indifférent. Celle avec le liseré bleu. Notre client l'a apportée en la tenant entre ses dents. Il a longtemps frétillé de la queue,

en attendant que j'accepte de la prendre. Je commande la parade, à présent ! Je me sens en pleine forme.

Il prononça ces derniers mots sans conviction.

Pour dire la vérité, la parade était un échec et le Grand Combinateur mentait en affirmant qu'il se sentait en pleine forme. Il eût été plus juste de dire qu'il ressentait quelque inconfort, ce qu'il refusait cependant de s'avouer.

Un mois s'était écoulé depuis qu'Alexandre Ivanovitch et lui s'étaient séparés devant la consigne des bagages à main, où le millionnaire clandestin venait de déposer sa valise.

À l'hôtel de la première ville où il fit son entrée en conquérant, Ostap ne put obtenir de chambre.

— Votre prix sera le mien, dit avec hauteur le Grand Combinateur.

— C'est peine perdue, citoyen, répondit l'employé à la réception. Le congrès des pédologues est venu au grand complet étudier une station expérimentale. Tout a été réservé pour les représentants de la science.

Le visage courtois du réceptionniste exprimait du respect pour le congrès. Ostap eut envie de s'écrier qu'il passait avant, que c'était pour lui qu'il fallait avoir des égards, qu'il avait un million dans son sac, mais il jugea préférable de s'en abstenir et ressortit dans un état d'extrême irritation.

Il se balada en fiacre tout la journée à travers la ville. Dans le meilleur restaurant, il se morfondit une heure et demie à attendre que les pédologues, venus au grand complet, se lèvent de table. Au théâtre ce jour-là, le spectacle était destiné aux pédologues et les simples citoyens ne pouvaient obtenir de billet. Par ailleurs, on n'eût pas laissé Ostap entrer dans la salle avec un sac et il ne pouvait le fourrer nulle part. Afin de ne pas passer la nuit dans la rue dans l'intérêt de la science, le millionnaire partit le soir même et dormit d'un sommeil réparateur dans un wagon-lit.

Au matin, Bender descendit du train dans une grande ville sur la Volga. Les feuilles jaunes et transparentes tombaient des arbres en tournoyant comme des hélices. Le vent soufflait de la Volga. Il n'y avait de chambre libre dans aucun hôtel.

« Pas avant un mois, disaient d'un ton dubitatif les gérants d'hôtels, les barbus comme les imberbes, les moustachus comme les glabres, il n'y a rien à attendre tant que la troisième installation n'est pas achevée à la centrale électrique. Tout est réservé au nom des spécialistes. Et après, il y a le congrès régional du Komsomol. Il n'y a rien que nous puissions faire. »

Tandis que le Grand Combinateur moisissait devant les hauts comptoirs des réceptions, dans les escaliers des mêmes hôtels se hâtaient les ingénieurs, les techniciens, les spécialistes étrangers et les komsomols délégués au congrès.

Et Ostap passa de nouveau la journée entière en fiacre, attendant avec impatience le train dans lequel il pourrait se laver, se reposer et lire le journal.

Le Grand Combinateur passa quinze nuits dans différents trains, allant de ville en ville sans trouver de chambre d'hôtel. Là, on construisait un haut-fourneau, dans un autre endroit une usine frigorifique, ailleurs encore une fabrique de zinc. Tout était archi-bondé de gens très occupés. En un quatrième lieu, un rassemblement de pionniers vint couper la route d'Ostap, et la chambre où le millionnaire aurait pu passer une soirée distrayante en agréable compagnie était remplie du raffut que faisaient les gamins. Il se fit à cette vie errante, acheta une valise pour y mettre son million, des affaires pour voyager, enfin il s'équipa. Ostap ruminait déjà un long voyage tranquille jusqu'à Vladivostok et calculait que l'aller-retour occuperait trois semaines, lorsqu'il sentit brusquement que s'il ne mettait pas aussitôt le pied à terre, il allait succomber à quelque mystérieuse infection ferroviaire. Et il fit ce qu'il faisait toujours du temps où il était l'heureux possesseur de poches vides. Il se mit à se faire passer pour un autre, télégraphiant pour annoncer l'arrivée d'un ingénieur, ou bien d'un médecin du service sanitaire, ou encore un ténor, un écrivain. Il fut surpris de constater que des chambres d'hôtel se libéraient toujours pour les gens ayant une activité officielle, et Ostap se remit un peu après les cahots du train. Il dut même une fois, afin d'obtenir une chambre, se faire passer pour le fils du lieutenant Schmidt. Après cet épisode, le Grand Combinateur se livra à des réflexions sans joie.

« Voilà donc la route d'un millionnaire ? se disait-il, affligé. Où est le respect ? Où est la considération ? Où sont la gloire et le pouvoir ?

Même l'ensemble « Europe première classe » – le costume, les chaussures et le chapeau – dont Ostap s'était vanté devant Balaganov provenait d'un magasin d'occasions et, au-delà de son excellente qualité, avait le défaut de ne pas être vraiment le sien, d'être de seconde main. Quelqu'un l'avait déjà porté, peut-être seulement une heure, voire une minute, n'empêche qu'un autre que lui l'avait porté. Il trouvait aussi vexant le fait que le gouvernement ne fit nullement attention à la situation difficile des millionnaires et dispensât ses bienfaits en suivant un plan précis. Tout marchait mal, en fait. Le chef de gare ne portait pas la main à sa visière, ce qu'il aurait fait autrefois devant le premier marchand venu disposant d'un petit capital de cinquante mille roubles, les notables de la ville ne venaient pas à son hôtel se présenter, la presse ne se bousculait pas pour obtenir un entretien et, au lieu de publier des photos de millionnaires, imprimait les portraits de vulgaires travailleurs de choc gagnant cent vingt roubles par mois.

Ostap recomptait chaque jour son million, qui restait toujours un million, à des brouilles près. Il faisait un maximum d'efforts, déjeunait plusieurs fois par jour, buvait des vins coûteux, donnait des pourboires extravagants, il acheta une bague, un vase japonais et une pelisse de putois. N'aimant pas s'encombrer, en voyage, d'un tas d'affaires, Ostap dut faire cadeau de la pelisse et du vase à un garçon d'hôtel. Et puis, en cas de besoin, il avait de quoi s'acheter encore une quantité de manteaux de fourrure et de vases. En un mois, cependant, il avait seulement dépensé six mille roubles.

Non, décidément, la parade n'était pas une réussite, bien que tout fût en place. Les militaires d'ordonnancement avaient été envoyés assez tôt, les troupes étaient arrivées dans les temps, l'orchestre jouait. Mais les régiments ne le regardaient pas, ne criaient pas « hourra » dans sa direction, le chef d'orchestre n'agitait pas les mains pour lui. Cependant, Ostap n'abandonnait pas. Il comptait fermement sur Moscou.

— Et Rio de Janeiro ? demanda Balaganov avec excitation. On y va ?

— Qu'il aille au diable ! dit Ostap avec une rage soudaine. Ce ne sont que des inventions, il n'y a pas de Rio de Janeiro, il n'y a pas d'Amérique, pas d'Europe, rien. En

fait, la dernière ville, c'est Chépétovka, où viennent battre les vagues de l'océan Atlantique.

— En voilà une histoire ! soupira Balaganov.

— Un docteur m'a tout expliqué, poursuivit Ostap. L'étranger, c'est le mythe de la vie après la tombe. Celui qui y va n'en revient pas.

— Un vrai cirque ! s'exclama Balaganov, qui n'avait rien compris. Ah, quelle vie je vais mener à présent ! Pauvre Panikovski ! Bien sûr, il avait violé la convention, mais on lui pardonne ! Qu'est-ce qu'il aurait été content, le vieux !

— Je propose d'honorer la mémoire du défunt, dit Bender.

Les frères de lait se levèrent et observèrent une minute de silence, les yeux baissés, regardant les biscuits en morceaux et le reste du sandwich.

Balaganov rompit le premier ce pénible silence.

— Vous êtes au courant, pour Kozlewicz ? dit-il. Un vrai cirque ! Il a quand même remonté l'« Antilope » et travaille à Tchernomorsk. Il m'a écrit. Tenez...

Le mécanicien de bord tira une lettre de sa casquette.

« Bonjour, Choura, écrivait le chauffeur de l'« Antilope », que devenez-vous ? Toujours fils du I. S. ? Moi ça va, seul l'argent manque, et la voiture est capricieuse depuis qu'elle a été refaite, elle roule seulement une heure par jour. Je passe mon temps à la réparer, ça m'épuise complètement. Les clients ne sont pas contents. Pourriez-vous m'envoyer, mon cher Choura, une durite d'huile, même d'occasion. ici, au marché, il n'y a pas moyen d'en trouver une. Cherchez-en une au marché de Smolensk, du côté des vieux cadenas et des anciennes clefs. Et si ça ne va pas fort de votre côté, venez me rejoindre, on essaiera de s'en tirer. Je suis garé au coin de la rue Mehring, à la station de taxis. Où est maintenant O. B. ? Respectueusement vôtre, Adam Kozlewicz. J'oubliais. Les prêtres sont venus me voir à la station de taxis, Kuszakowski et Moroszek. Ça a fait un scandale. A. K. »

— Je cours chercher la durite, dit Balaganov, soucieux.

— Inutile, répondit Ostap. Je vais lui acheter une nouvelle voiture. Allons au « Grand-Hôtel », j'ai envoyé un télégramme pour y réserver une chambre au nom d'un chef d'orchestre symphonique. Et vous devez vous faire beau, vous laver, vous remettre complètement sur pied. De grandes possibilités s'ouvrent à vous, Choura.

Ils sortirent place du Beffroi. Il n'y avait pas de taxi. Ostap refusa le fiacre.

« C'est le carrosse du passé, fit-il d'un air dégoûté, il ne mènerait pas loin. En outre, de petites souris y vivent dans la doublure des sièges. »

Ils durent prendre le tramway. Le wagon était bourré. C'était l'une de ces voitures infectées par la querelle comme il en circule souvent dans la capitale. Une petite vieille vindicative commence à y semer la zizanie aux heures d'affluence du matin, quand on se bouscule pour aller au travail. Tous les passagers du wagon entrent peu à peu dans la danse, même ceux qui sont montés une demi-heure après le début de l'incident. La

méchante vieille est depuis longtemps descendue, on a complètement oublié l'origine de la dispute, mais les cris se poursuivent et l'on continue à s'insulter, les nouveaux passagers se mêlant à l'altercation.. Les invectives, dans un tel wagon, se poursuivront jusque tard dans la nuit.

Les passagers surexcités eurent tôt fait de séparer Balaganov d'Ostap, et les frères de lait se retrouvèrent bientôt ballotés aux extrémités opposées du wagon, pressés par les poitrines et les paniers. Accroché à une courroie, Ostap devait sans cesse arracher sa valise au courant qui l'emportait.

Soudain, couvrant le tout-venant des invectives, un cri de femme se fit entendre dans le coin où oscillait Balaganov :

« Au voleur ! Attrapez-le ! C'est lui, là ! »

Toutes les têtes se tournèrent. Haletant de curiosité, les amateurs commencèrent à se frayer un passage vers le lieu de l'incident. Ostap aperçut le visage ahuri de Balaganov. Le mécanicien de bord ne comprenait pas lui-même ce qui venait d'arriver, mais on lui tenait le bras au bout duquel sa main serrait un sac de dame à quatre sous avec une pauvre petite chaîne en bronze.

« Bandit ! criait la femme. Il a suffi que je regarde ailleurs, et lui... »

Celui qui possédait cinquante mille roubles avait essayé de voler un sac contenant un poudrier en écaille, une carte syndicale et un rouble soixante-dix kopecks d'argent liquide. La voiture s'arrêta. Les amateurs traînèrent Balaganov vers la sortie. En passant devant Ostap, Choura chuchota tristement :

« Je ne comprends pas. C'était machinal. »

— Je vais t'en faire voir, du machinal ! dit un amateur portant un pince-nez et une serviette, en frappant avec jouissance le mécanicien de bord sur la nuque.

Ostap vit par la fenêtre un milicien s'approcher rapidement du groupe de gens et emmener le délinquant sur la chaussée.

Le Grand Combinateur détourna le regard.

Notice synthétique

Le plus important des fils du lieutenant Schmidt : revoir le chapitre 2...

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/250820/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-2>

Rappel : la gare de Riazan est désormais la gare de Kazan.

Il y a deux allusions littéraires dans la façon dont Bender s'adresse à Balaganov pour le réveiller : la première renvoie au comte de Saint-Simon, pas le mémorialiste mais le socialiste utopique, connu en Russie soviétique, et que son valet de chambre réveillait tous les matins en lui disant : « Levez-vous, Monsieur le Comte ; vous avez de grandes choses à faire. » La deuxième renvoie au titre que s'était décerné Ostap au début de l'aventure, au chapitre 3, et que j'ai traduit par « capitaine », par commodité, mais le terme russe renvoie en fait à « commandeur », ce qui permet de penser ici au mythe de Don Juan (d'après une note d'A. Préchac).

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/020920/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-3>

La fameuse soucoupe, c'est la « soucoupe à liseré bleu » dont il fut question au chapitre 2 :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/250820/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-2>

La parade, Ostap a affirmé qu'il la commanderai tout au long de la première partie. C'est aussi le titre du chapitre 22 :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/081220/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-22>

Sur les mésaventures hôtelières d'Ostap : I. Chtcheglov rappelle qu'il était impossible de trouver une chambre d'hôtel dans l'URSS de 1930, à moins d'être en mission ou d'être étranger. A. Préchac fait observer que c'était à peine plus facile cinquante ans plus tard, malgré la construction d'un grand nombre d'hôtels. Il explique ce phénomène par le déplacement incessant des cadres d'industrie pour obtenir eux-mêmes ce dont leur entreprise avait besoin – souvenons de Polykhaïev, sans lequel rien ne peut se faire, revoir notamment le chapitre 18 :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/241120/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-18>

Rappel : le Komsomol est l'organisation de la jeunesse communiste.

Chépétovka (ou Chepetitvka) est en Ukraine occidentale. C'était une ville à forte population juive. Comme le rappelle A. Préchac, les auteurs aimaient citer des noms d'Ukraine ou de Russie du Sud. On a déjà supposé Bender juif. Ce nom de ville y refait penser, même si le prénom du héros, Ostap, est ukrainien : l'un des fils de Tarass Boulba le porte...

La mention de l'Atlantique n'est pas si fantaisiste qu'il y paraît au premier abord : étymologiquement, Ukraine signifie « ce qui est au bout, à l'extrémité ». À l'époque où Ilf et Petrov écrivent, c'est « le bout du monde » – je reprends l'expression d'A. Préchac –

parce que l'URSS a été entièrement cadénassée. Les propos d'Ostap sont subversifs au plus haut point. Mais on a tellement pris l'habitude de le voir utiliser les métaphores les plus étranges qu'on n'y pense plus. Balaganov n'y comprend rien, mais la censure non plus... Comme le rappelle A. Préchac, les Russes qui le pouvaient voyageaient tant qu'ils le voulaient, à l'époque tsariste.

Rappel : les « frères de lait » sont tous fils du lieutenant Schmidt. Voir le chapitre 2, dont le lien est donné au-dessus, et même le chapitre 1 : <https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/200820/le-veau-dor-ilf-et-petrov>

Le marché de Smolensk (à prononcer Smaliensk) : https://fr.wikipedia.org/wiki/March%C3%A9_de_Smolensk

Ivan Chtcheglov signale que le « il ne mènerait pas loin » renvoie de façon bouffonne à l'acte IV des Bas-Fonds de Gorki.

Chapitre 33

L'hôte hindou

Dans la cour fermée de forme rectangulaire du « Grand-Hôtel » résonnaient des bruits de cuisine, un sifflement de vapeur et des cris : « Deux thés complets au seize ! », tandis que les couloirs blancs restaient lumineux et silencieux, comme dans la salle de contrôle d'une centrale électrique. Rentré de son expédition, le congrès des pédologues dormait dans cent cinquante chambres ; trente chambres étaient affectées à des commerçants étrangers venus résoudre la question, devenant douloureuse, de savoir si un commerce profitable était possible, en définitive, avec l'Union Soviétique ; comprenant quatre chambres, la meilleure suite était occupée par un poète et philosophe hindou, tandis que dans une petite chambre réservée par le chef d'un orchestre symphonique dormait Ostap Bender..

Il était étendu tout habillé sur une couverture de peluche, serrant sur sa poitrine la valise contenant son million. Durant la nuit, le Grand Combinateur inhala la totalité de l'oxygène de la pièce, le reste des éléments chimiques qu'elle contenait pouvant être appelé azote par pure politesse. Cela sentait le vin suri, les boulettes de viande infernales

et quelque chose encore d'indéfinissable mais d'odieux. Ostap poussa un gémissement et se retourna. La valise tomba par terre. Ostap ouvrit aussitôt les yeux.

« Qu'est-ce que c'était ? marmonna-t-il avec une grimace. Jouer les hussards au restaurant ! Et même les cavaliers de la Garde impériale, j'ai l'impression ! Fi ! Je me suis conduit comme un marchand de la deuxième guildes ! Mon Dieu, n'ai-je offensé personne, dans la salle ? Un crétin s'est écrié : « Levez-vous, les pédologues ! », avant de se mettre à larmoyer en jurant qu'il était lui-même pédologue au fond de son cœur. Évidemment, ce crétin, c'était moi ! Mais à quel propos ?... »

Il se rappela que la veille, ayant décidé de commencer à mener une vie convenable, il avait résolu de se faire construire une villa de style mauresque. Il avait passé la matinée à rêver de choses grandioses. Il se représentait une maison avec des minarets, un suisse au visage de statue, un petit salon, une salle de billard et quelque chose comme une salle de conférences. Au service s'occupant, au Soviet de ville, du foncier, on avait expliqué au Grand Combinateur qu'il pouvait acquérir un bout de terrain. Mais au bureau de la construction, tout s'effondra. Le suisse grondant de sa gueule de pierre disparut, les dorures de la salle de conférence se mirent à vaciller et les minarets s'écroulèrent.

— Vous êtes un particulier ? demanda-t-on au millionnaire.

— Oui, répondit Ostap, une individualité nettement exprimée.

— Malheureusement, nous construisons uniquement pour des collectivités et des organisations.

— Coopératives, économiques et sociales ?

— Voilà.

— Alors, moi ?

— Vous, vous construisez vous-même.

— Mais où trouverai-je les pierres, les espagnolettes et enfin les plinthes ?

— Procurez-les-vous d'une façon ou d'une autre. Quoique cela soit difficile. Les contingents en sont déjà répartis en fonction de ce que réclament les industries et les coopératives.

Selon toute vraisemblance, c'était ce qui avait causé son comportement de hussard pendant la soirée.

Toujours couché, Ostap sortit un calepin et se remit à faire le compte de ses dépenses depuis qu'il avait obtenu son million. La première page portait l'inscription mémorable suivante :

Chameau	180 r.
Mouton	30 r.
Koumys	1 r. 75 k.
Total	211 r. 75 k.

La suite ne valait pas mieux. Une pelisse, un plat en sauce, un billet de train, un nouveau plat en sauce, un autre billet, trois turbans achetés pour les mauvais jours, des fiacres, un vase et toutes sortes de bagatelles. En dehors des cinquante mille donnés à Balaganov sans lui porter bonheur, le million était intact.

« On ne me laisse pas investir ! s'indignait Ostap. On ne me le permet pas ! Me mettre à mener une vie intellectuelle, comme mon ami Lokhankine ? Après tout, les valeurs matérielles, je les ai déjà accumulées, il faut peu à peu accumuler les valeurs spirituelles. Il me faut éclaircir sans délai le sens de la vie. »

Il souvint que le hall de l'hôtel était rempli en permanence de jeunes filles très désireuses de discuter au sujet de l'âme avec un philosophe étranger, un Hindou.

« Je vais aller voir l'Hindou, résolut-il. Je finirai par savoir de quoi il retourne. Ce sont, à vrai dire, des manières de gandin, mais il faut en passer par là. »

Sans se séparer de sa valise et restant dans son costume froissé, Bender descendit à l'entresol et frappa à la porte du grand homme. Un interprète lui ouvrit.

— Le philosophe reçoit ? s'enquit Ostap.

— Cela dépend, répondit poliment l'interprète. Vous êtes un particulier ?

— Non, non, fit le Grand Combinateur avec effroi. Je suis membre d'une organisation coopérative.

— Vous venez avec un groupe ? Combien êtes-vous ? Mais vous savez, il est difficile au Maître de recevoir tout le monde individuellement. Il préfère converser...

— Avec un collectif ? dit Ostap, saisissant la balle au bond. C'est justement un collectif qui m'a mandaté pour résoudre une question essentielle au sujet du sens de la vie.

L'interprète le quitta et revint cinq minutes après. Il écarta la portière et dit pompeusement :

« Que l'organisation coopérative souhaitant connaître le sens de la vie entre ! »

Vêtu d'une soutane de velours marron et coiffé d'un bonnet assorti, le grand poète-philosophe siégeait dans un fauteuil au haut dossier inconfortable de bois sculpté. Il avait le visage bistré et délicat, et les yeux noirs d'un sous-lieutenant. Sa grande barbe blanche s'étalait sur sa poitrine comme le plastron d'un habit. Une sténographe était assise à ses pieds. Deux interprètes, l'un anglais et l'autre hindou, se tenaient sur les côtés.

En voyant Ostap et sa valise, le philosophe se trémoussa sur son fauteuil et chuchota quelque chose avec inquiétude à l'un des interprètes. La sténographe se hâta de griffonner, et l'interprète s'adressa au Grand Combinateur :

— Le Maître voudrait savoir si la valise du visiteur contient des chants et des sagas que le visiteur s'apprête à réciter à haute voix, car on a déjà récité devant le Maître une quantité de chansons et de sagas, il ne peut en écouter davantage.

— Dites au Maître que je n'ai point de sagas, répondit respectueusement Ostap.

Le vieil homme à l'œil noir montra encore plus d'inquiétude et, parlant avec animation, montra du doigt la valise.

— Le Maître demande, dit l'interprète, si le visiteur n'a pas l'intention de s'installer chez lui, car c'est la première fois qu'on vient le voir avec une valise.

Et ce fut seulement après qu'Ostap eut rassuré l'interprète, et ce dernier le philosophe, que la tension se dissipa et que l'entretien commença.

— Avant de répondre à votre question à propos du sens de la vie, le Maître désire dire quelques mots au sujet de l'instruction publique en Inde.

— Transmettez au Maître, déclara Ostap, que le problème de l'instruction publique me préoccupe depuis mon enfance.

Les yeux clos, le philosophe se mit à parler sans hâte. Il s'exprima la première heure en anglais et la suivante en bengali. Il lui arrivait de parler doucement d'une voix agréablement chantante, il se leva même une fois et, relevant sa soutane, accomplit quelques pas de danse figurant visiblement les jeux des écoliers du Pendjab. Puis il s'assit et referma les yeux, tandis qu'Ostap écoutait longuement la traduction. Ostap commença par hocher courtoisement la tête, ensuite, somnolent, il regarda par la fenêtre, et se mit pour finir à se distraire de diverses façons : en tripotant la monnaie dans sa poche, en admirant sa bague et même en adressant assez ouvertement des clins d'œil à la jolie sténographe, ce qui la faisait griffonner encore plus rapidement avec son crayon.

— Et qu'en est-il du sens de la vie, alors ? demanda le millionnaire dès qu'il vit une ouverture.

— Le Maître désire au préalable, expliqua l'interprète, faire connaître au visiteur les amples matériaux qu'il a recueillis en s'informant au sujet du système d'instruction publique en vigueur en URSS.

— Transmettez à Sa Noblesse que le visiteur n'a pas d'objections, dit Ostap.

Et la machine repartit. Le Maître parla, chanta des chansons de pionniers, montra le journal mural que lui avaient apporté les enfants de l'école n° 146 et versa même une fois quelques larmes. Les deux interprètes marmonnaient à deux voix, la sténographe écrivait et Ostap se curait négligemment les ongles.

À la fin, Ostap toussa bruyamment.

— Vous savez, dit-il, inutile de continuer à traduire. Je comprends pour ainsi dire le bengali, à présent. Vous me traduirez quand il sera question du sens de la vie.

Lorsque le philosophe eut confirmation du désir insistant d'Ostap, le vieil homme aux yeux noirs s' alarma.

— Le Maître dit, annonça l'interprète, qu'il est lui-même venu dans votre grand pays pour y apprendre le sens de la vie. La vie prend du sens seulement là où l'éducation publique atteint des sommets comme chez vous. La collectivité...

— Au revoir, s'empressa de dire le Grand Combinateur, transmettez au Maître que le visiteur demande la permission de s'en aller immédiatement.

Mais le philosophe avait déjà entonné de sa voix délicate la *Marche de Boudionny*, que les enfants soviétiques lui avaient apprise. Et Ostap s'éloigna sans permission.

— Krishna ! criait le Grand Combinateur en arpentant à grands pas sa chambre. Vishnou ! Que se passe-t-il en ce monde ? Où est la Vérité en robe de bure ? Ou peut-être est-ce moi qui suis un imbécile ne comprenant rien, et dont la vie s'est écoulée stupidement et sans méthode ? Figurez-vous qu'un Hindou véritable sait tout de notre vaste pays, tandis que moi, comme l'hôte hindou de l'opéra, je rabâche la même chanson à propos des « innombrables diamants jetant leurs feux dans des magasins de farine en pierre ». Quelle saleté !

Ce jour-là, Ostap déjeuna sans boire de vodka et laissa pour la première fois sa valise dans sa chambre. Puis il resta paisiblement assis sur le rebord d'une fenêtre, à s'intéresser aux passants ordinaires qui sautaient dans l'autobus comme des écureuils.

En pleine nuit, le Grand Combinateur se réveilla et s'assit dans son lit. Tout était silencieux, seul le son mélancolique d'un boston arrivait du restaurant, passant par le trou de la serrure.

« Comment ai-je pu oublier ! » dit-il, en colère.

Ensuite, il se mit à rire, alluma la lumière et écrivit en hâte un télégramme :

« TCHERNOMORSK. À ZOSSIA SINITSKAÏA. VU ERREUR VIE SUIS PRÊT VOLER TCHERNOMORSK AILES AMOUR. TÉLÉGRAPHIEZ RÉPONSE MOSCOU GRAND HÔTEL BENDER. »

Il sonna et demanda d'envoyer immédiatement son télégramme en express.

Zossia ne répondit pas. Pas plus qu'aux autres télégrammes qu'il rédigea, aussi désespérés et aussi lyriques que celui-là.

Notice synthétique

Tout ce chapitre a été rajouté pour l'édition en volume. Il parodie l'écrivain Rabindranath Tagore qui avait visité l'URSS en septembre 1930, et dont les Lettres de Russie (publiées en 1960) témoignent d'une admiration béate pour le système soviétique, notamment éducatif (note due à Alain Préchac).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Rabindranath_Tagore
(Je ne trouve pas trace des fameuses Lettres...)

Rappel concernant les pédologues :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9dologie_\(g%C3%A9oscience\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9dologie_(g%C3%A9oscience))

Un marchand de la deuxième guilde : les marchands étaient, sous le tsarisme, classés – par ordre d'importance – en trois guildes. La deuxième, c'est le genre B.O.F., dirions-nous pour franciser la chose.

Vous êtes un particulier ? On touche ici au thème central, annoncé dès le titre (Un simple particulier) de la dernière partie du livre : même riche, un simple particulier n'est rien, en URSS. Koreïko se montre plus réaliste qu'Ostap, lui qui attend le retour du capitalisme...

Les acquisitions d'Ostap : le vase (japonais) et la pelisse (de putois) ont été évoqués au chapitre précédent :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/270121/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-32>

Rappel : Lokhankine est le piètre individu rencontré au « Faubourg aux corbeaux » :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/251020/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-13>

À propos de Boudionny : https://fr.wikipedia.org/wiki/Semion_Boudienny

La marche mentionnée par Wikipedia est la traduction très libre de la Marche de Boudionny à laquelle le texte fait allusion. C'est la version popularisée en français parmi d'autres « Chansons révolutionnaires », avec La Varsoviennne, etc. Voici le texte russe, je le traduirai peut-être...

<https://ru.wikipedia.org/wiki/>

https://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%9C%D0%B0%D1%80%D1%88_%D0%91%D1%83%D0%B4%D1%91%D0%BD%D0%BD%D0%BE%D0%B3%D0%BE

La Vérité en robe de bure renvoie aussi au chapitre 13 dont le lien est donné ci-dessus.

L'hôte hindou de l'opéra : il s'agit de l'opéra Sadko, de Rimski-Korsakov :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Sadko_\(op%C3%A9ra\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sadko_(op%C3%A9ra))

Comme d'habitude, ce que raconte Ostap est parodique : le véritable livret ne parle évidemment pas de magasins de farine, mais de grottes taillées dans le roc.

« Innombrables, les diamants dans les grottes,

Innombrables, les perles dans les mers du Sud »

L'extrait en question a été donné dans les commentaires du chapitre 32 :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/270121/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-32/commentaires>

Chapitre 34

L'amitié avec la jeunesse

Le train roulait vers Tchernomorsk.

Le premier passager enleva sa veste et la suspendit au crochet du filet à bagages, puis retira ses chaussures en portant l'un après l'autre ses gros pieds presque à hauteur de son visage et enfila des pantoufles à languette.

« Vous connaissez l'histoire de l'arpenteur de Voronej qui était un parent du Mikado ? » demanda-t-il en souriant par avance.

Le deuxième passager et le troisième se rapprochèrent. Le quatrième était déjà allongé sur la couchette du haut ; il était étendu sous une couverture framboise hérissée et parcourait sans grand plaisir un illustré.

« Vraiment, vous ne la connaissez pas ? À une certaine époque, on en a beaucoup parlé. C'était un arpenteur ordinaire : une femme, un appartement d'une pièce, cent vingt roubles d'appointements. Il s'appelait Bigoussov. Un homme vraiment ordinaire, sans rien de remarquable et même, si vous voulez savoir et entre nous soit dit, un butor. Un jour, il rentre du travail et trouve chez lui un Japonais portant, entre nous soit dit, un superbe costume et des lunettes et, si vous voulez savoir, des bottines en peau de serpent, le dernier truc à la mode. "Vous vous appelez Bigoussov ?" demande le Japonais. "Oui", dit Bigoussov. "Votre prénom et votre patronyme ?" Il répond. "Juste, fait le Japonais ; dans ce cas, auriez-vous l'amabilité d'enlever votre blouse, il faut que je vous examine torse nu ?" "Je vous en prie." Bon, entre nous soit dit et si vous voulez le savoir, son torse, le Japonais ne l'a même pas regardé, il s'est tout de suite rué sur une tache de naissance que Bigoussov avait sur le côté. L'ayant examinée avec une loupe, le Japonais, tout pâle, a dit : "Je vous félicite, citoyen Bigoussov, permettez-moi de vous remettre un paquet et un pli cacheté." Sa femme, bien sûr a ouvert le paquet. Et à l'intérieur, si vous voulez savoir, il y avait une épée japonaise à double tranchant, dans des copeaux. "Pourquoi me donner une épée ?" a demandé l'arpenteur. Et l'autre lui dit : "Lisez la lettre, tout y est expliqué, vous êtes un samouraï." Là, Bigoussov est devenu tout pâle lui aussi. Voronej, si vous voulez savoir, n'est pas exactement une métropole. Entre nous soit dit, que peut-on y penser des samouraïs ? Rien de fameux. Bon, il n'y avait rien à faire. Bigoussov prend la lettre, brise quatorze cachets de cire et la lit. Et que croyez-vous ? Voilà que, trente-six ans auparavant, un demi-prince japonais avait voyagé incognito dans la province de Voronej. Bon, bien sûr, entre nous soit dit, Son Altesse s'est un peu embringuée dans une liaison avec une jeunesse du coin, dont il a eu un enfant – incognito. Il voulait même l'épouser, mais le Mikado le lui a défendu par un télégramme chiffré. Le demi-prince a dû repartir, et l'enfant est resté, illégitime. Et c'était Bigoussov. Tant et plus d'années après, le demi-prince s'est retrouvé à l'article de la mort, et, grosse contrariété, sans enfant légitime, sans personne à qui remettre l'héritage ; et en plus, avec

lui voilà que s'éteint une lignée illustre, ce qui est pire que tout pour un Japonais. Alors, il lui a fallu se souvenir de Bigoussov. Un veinard ! On le dit au Japon, à l'heure actuelle. Le vieux est mort. Et maintenant Bigoussov est prince, parent du Mikado et de plus, entre nous soit dit, possesseur d'un million de yens en liquide. Un million ! À un pareil idiot ! »

— Si on me donnait un million de roubles, je saurais quoi en faire ! dit le second passager en remuant les jambes.

Le quatrième passager montra sa tête dans l'espace séparant les deux couchettes du haut. Il regarda minutieusement celui qui savait quoi faire d'un million, puis, sans rien dire, se couvrit de nouveau la figure avec son illustré.

« Oui, dit le troisième passager en ouvrant un petit sachet ferroviaire qui contenait deux biscottes individuelles, il arrive bien des choses dans le domaine de la circulation de l'argent. Une jeune Moscovite ignorait que son oncle à Varsovie était mort en lui laissant un million en héritage. Mais là-bas, à l'étranger, quelqu'un en a eu vent, et un mois plus tard, un étranger assez convenable a fait son apparition à Moscou. Ce petit malin avait l'intention d'épouser la jeune fille avant qu'elle ne fût informée de son héritage. Seulement, la petite avait déjà un fiancé, également jeune homme de belle prestance de la Chambre des Poids et Mesures. Elle en était très éprise et, naturellement, n'avait aucune envie de se marier avec un autre. Et l'autre, l'étranger, tourne carrément cinglé, lui envoie des fleurs, des bonbons et des bas de soie. Il se trouve que le petit malin étranger n'était pas venu de lui-même, qu'il avait été envoyé par une société d'actionnaires spécialement constituée dans le but d'exploiter l'héritage du tonton. Leur capital de départ était de dix-huit mille zlotys. Leur mandataire devait à tout prix épouser la jeune fille et la faire sortir du pays ! Une histoire vraiment romantique ! Figurez-vous la situation du mandataire ! Une pareille responsabilité ! Il a accepté une avance qu'il ne peut justifier à cause de ce fiancé soviétique. Et à Varsovie, c'est le cauchemar ! Les actionnaires attendent, s'inquiètent, le cours de l'action chute. et tout s'est terminé par une faillite. La jeune fille a épousé son fiancé, le soviétique. Et n'a jamais rien su de l'histoire. »

— Quelle idiote ! dit le second passager. Si on m'avait donné ce million !

Dans son agitation, il arracha même une biscotte des mains de son voisin et le mangea nerveusement.

L'occupant de la couchette du haut toussa de façon démonstrative. Les conversations, apparemment, l'empêchaient de s'endormir.

En bas, on se mit à parler moins fort. Les voyageurs se serraient à présent, rapprochant leurs têtes et chuchotant :

« Récemment, la Croix-Rouge Internationale a fait paraître une annonce dans les journaux en disant qu'on recherchait les héritiers du soldat américain Harry Kovaltchouk, tombé au front en 1918. L'héritage : un million ! Enfin, un peu moins, mais avec les intérêts... Et voilà qu'au fin fond de la Volynie... »

À l'étage supérieur, la couverture framboise s'agitait. Bender se sentait mal. Il en avait assez des trains, des couchettes du bas comme de celles d'en haut, des voyages, ce monde de secousses. Il aurait bien donné la moitié d'un million pour pouvoir s'endormir, mais les chuchotis se poursuivaient, en bas :

— ... Vous voyez, une vieille s'est présentée à une coopérative de location et leur a dit : "J'ai trouvé un pot dans ma cave, qu'elle fait, je ne sais pas ce qu'il y a dedans, soyez gentils, allez voir vous-même." Le gérant est allé regarder dans le pot et y a trouvé des roupies indiennes en or, un million de roupies... »

— En voilà une idiote ! Aller leur raconter ça ! Moi, si on me donnait un million...

— Entre nous soit dit, si vous voulez savoir, l'argent, c'est tout.

— Et dans une grotte du côté de Mojaïsk...

Un gémissement venant d'en haut se fit entendre, le gémissement sonore et significatif d'un mourant.

Les conteurs furent troublés un instant, mais l'attrait des richesses inattendues coulant soudain des poches de princes japonais, de parents à Varsovie ou de soldats américains était si fort qu'ils recommencèrent à marmonner, chacun attrapant le genou d'un autre :

« Et lorsqu'on a mis au jour les reliques, eh bien, entre nous soit dit, on a trouvé pour un million... »

Au matin, encore englouti par le sommeil, Ostap entendit un bruit de store tiré, ainsi qu'une voix disant :

« Un million ! Imaginez, un million entier... »

C'en était trop. Le Grand Combinateur regarda en bas, furieux. Mais les passagers de la veille n'étaient plus là. Ils étaient descendus à l'aube à Kharkov en laissant derrière eux des couchettes défaites, une feuille de papier quadrillé tachée de graisse, des miettes de pain et de boulettes de viande et un bout de ficelle. Debout devant la fenêtre, un nouveau voyageur jeta un coup d'œil indifférent à Ostap et continua, s'adressant à ses deux compagnons :

— Un million de tonnes de fonte. Vers la fin de l'année. La commission a trouvé que l'unification pouvait donner ce résultat. Et le plus comique, c'est que Kharkov a confirmé !

Ostap ne voyait rien de comique dans cette déclaration. Néanmoins, les nouveaux passagers éclatèrent tous de rire, faisant crisser les manteaux en caoutchouc qu'ils n'avaient pas eu le temps d'enlever.

— Et alors, Boubiechko, Ivan Nikolaïevitch ? demanda avec excitation le plus jeune des passagers. Il doit sans doute remuer ciel et terre ?

— Terminé. Il s'est retrouvé comme un imbécile. Mais ce fut quelque chose ! Au début, il s'est lancé dans la bagarre... vous le connaissez, Ivan Nikolaïevitch... un caractère... Huit cent vingt-cinq mille tonnes, pas une de plus. Là, l'affaire est devenue grave. Sous-estimation des capacités... Et d'une ! Alignement sur les goulets d'étranglement... Et de deux ! Il aurait dû immédiatement reconnaître son erreur. Pensez-vous ! L'orgueil ! Il se prend pour un gentilhomme à sang bleu ; Il aurait reconnu son erreur, ça s'arrêtait là. Seulement, il s'est mis à le faire par petits bouts. Il voulait conserver son prestige. Et la musique a commencé, à la Dostoïevski : « D'un côté, je reconnais que, mais de l'autre je

souligne que... » À quoi bon souligner une veule tergiversation ? Notre Boubiechko a dû rédiger une deuxième lettre.

Les voyageurs se remirent à rire.

— Mais même là, il n'a pas dit un mot à propos de son opportunisme. Il écrivait. Chaque jour, une lettre. On veut ouvrir une rubrique spéciale pour lui : « Corrections et désaveux » Il sait bien qu'il s'est mis dans une sale situation, il voudrait bien en sortir, seulement il a tellement entassé de trucs qu'il n'y arrive pas. La dernière fois, il en est même venu à écrire : « J'admets mon erreur ici et là, et j'estime cette lettre insuffisante. »

Ostap était parti depuis longtemps se débarbouiller que les nouveaux passagers continuaient à rire. Lorsqu'il revint, le compartiment avait été balayé, les couchettes rabattues et le chef de wagon s'éloignait déjà, serrant sous son menton une pile de draps et de couvertures. Sans craindre les courants d'air, les jeunes gens avaient ouvert la fenêtre et le vent d'automne bondissait et se vautrait dans le compartiment comme une vague marine jusque là enfermée dans une boîte.

Ostap jeta la valise contenant le million dans le filet à bagages et s'assit en bas, regardant amicalement ses nouveaux voisins, qui se faisaient avec un zèle particulier à la vie dans le wagon-lit de première classe : ils s'admiraient souvent dans la glace de la porte, sautaient sur les couchettes pour éprouver l'élasticité des ressorts et du rembourrage, célébraient la qualité du placage rouge et verni et pressaient tous les boutons. De temps en temps, l'un d'eux disparaissait quelques minutes et, à son retour, chuchotait avec ses compagnons. Pour finir, on vit apparaître une jeune fille portant un manteau d'homme en castorine et des chaussons de gymnastique aux lacets noués autour des chevilles, comme en Grèce antique.

« Camarades ! dit-elle d'un ton résolu. c'est une saleté. Nous voulons voyager dans le luxe, nous aussi. Nous devons échanger nos places à la prochaine gare. »

Les compagnons de Bender se répandirent en protestations menaçantes.

« Ça va, ça va, reprit la jeune fille. Tout le monde a les mêmes droits que vous. Nous avons tiré au sort. Qui a désigné Tarassov, Parovitski et moi. Allez en troisième classe.

Cette bruyante controverse fit comprendre à Ostap qu'un important groupe d'étudiants de l'Institut polytechnique rentrait par ce train à Tchernomorsk après un stage pratique en usine, cet été. Il n'y avait pas assez de places en troisième pour tout le monde et ils avaient dû acheter trois billets de première, en répartissant la différence de prix entre les membres du groupe.

En fin de compte, la jeune fille demeura dans le compartiment tandis que les trois premiers-nés s'en allaient en emportant leur dignité tardive. Tarassov et Parovitski vinrent aussitôt les remplacer. Ils se mirent immédiatement à sauter sur les couchettes et à presser tous les boutons. D'un air soucieux, la jeune fille sautait elle aussi. Moins d'une demi-heure plus tard, le premier trio fit irruption dans le compartiment. La nostalgie de la magnificence perdue les avait poussés à revenir. Deux autres étudiants se montrèrent ensuite, un sourire embarrassé aux lettres, suivis encore par un moustachu. Il était prévu que le moustachu aurait droit au luxe le lendemain, il n'avait pas pu attendre. Son apparition fut saluée par des cris particulièrement excités, ce qui fit accourir le chef de wagon.

— Eh bien, citoyens, fit-il d'une voix très officielle, la fine équipe est au grand complet. Retournez d'où vous venez, les troisièmes, ou je vais voir le chef de train.

La fine équipe se figea.

— Ce sont des invités, dit la jeune fille soudain triste. Ils sont juste venus pour un instant.

— C'est défendu par le règlement, déclara le chef de wagon. Allez-vous-en.

Le moustachu recula vers la sortie, mais le Grand Combinateur se mêla à la dispute :

— Allons, papa, dit-il au chef de wagon, il ne faut pas lyncher les passagers, sauf en cas d'absolue nécessité. Pourquoi s'en tenir si étroitement à la lettre de la loi ? Il faut montrer de l'hospitalité. Comme en Orient, vous savez ! Venez, je vais vous expliquer tout ça.

En discutant avec Ostap, le chef de wagon se pénétra tant de l'esprit de l'Orient que, sans plus penser à chasser la fine équipe, il lui apporta neuf verres de thé dans de lourds porte-verres, ainsi que toutes les biscottes individuelles disponibles. Sans même prendre d'argent.

— Suivant l'usage oriental, dit Ostap à la compagnie présente. Conformément aux lois de l'hospitalité, comme avait coutume de dire un travailleur du secteur de la restauration.

Ce service avait été rendu avec tant de simplicité et de délicatesse qu'il était impossible de ne pas l'accepter. Les paquets contenant les biscottes craquaient et s'ouvraient, Ostap passait les verres de thé en hôte et se lia bientôt d'amitié avec les huit étudiants et l'unique étudiante.

— Il y a longtemps que je m'intéresse au problème de l'instruction universelle, égale et secrète, dit-il en papotant gaiement ; j'ai même discuté récemment à ce sujet avec un Hindou amateur de philosophie. Une personne d'une extrême érudition. Pour cette raison, on enregistre aussitôt sur disque de gramophone tout ce qu'il lui arrive de dire. Et comme le vieil homme est bavard – c'est son péché mignon –, on a rempli huit cents wagons avec de tels disques, et on en fait des boutons, à présent.

Ayant ainsi librement improvisé, le Grand Combinateur prit une biscotte entre ses mains.

— Cette biscotte n'est qu'à un pas de la pierre à aiguiser. Et ce pas a déjà été franchi.

Réchauffée par des plaisanteries de la sorte, l'amitié progressa très rapidement, et bientôt la fine équipe au grand complet entonna sous la direction d'Ostap des couplets populaires :

Pierre le Grand
N'a pas de parents.
Pour toute famille il a
Un serpent et un dada.

Vers le soir, Ostap connaissait le prénom de tous ses compagnons et en tutoyait déjà certains. Mais il y avait bien des choses, dans ce que disaient les jeunes gens, qu'il ne comprenait pas. Il lui sembla tout à coup être horriblement vieux. Devant lui se tenait la jeunesse, une jeunesse un peu fruste, directe et à ce point sans malice que c'en était vexant. Il n'était pas comme eux, à vingt ans. Il devait reconnaître qu'à vingt ans, il avait l'esprit beaucoup plus ouvert qu'eux, mais il était, aussi, bien pire qu'eux. À cet âge-là, il ne riait pas franchement, il riait sous cape, seulement. Tandis que ceux-ci riaient de tout leur cœur.

« Qu'est-ce qui réjouit tant cette jeunesse à grosse bouille ? se dit-il, brusquement irrité. Ma parole, je commence à en être jaloux. »

Bien qu'Ostap fût incontestablement le centre de l'attention de tout le compartiment et qu'il discourût sans accroc, bien que l'entourage le traitât de la meilleure façon, tout cela n'était ni l'adoration d'un Balaganov, ni la soumission apeurée d'un Panikovski, ni l'affection fidèle d'un Kozlewicz. On percevait chez les étudiants le sentiment de supériorité du spectateur devant le présentateur de spectacle. Le premier écoute le citoyen en habit, rit parfois, l'applaudit mollement, mais finit par rentrer chez lui sans plus penser au spectacle. Tandis que le présentateur, après la représentation, s'en va au Club des artistes, contemple tristement sa boulette de viande et se lamente auprès d'un confrère de l'Union des artistes, comique d'opérette : le public ne le comprend pas et le gouvernement ne l'apprécie pas à sa juste valeur. Buvant de la vodka, le comique se plaint aussi d'être incompris. Mais qu'y a-t-il, chez eux, à comprendre ? Leurs mots d'esprit sont éculés, leurs procédés datent et il est un peu tard pour en apprendre de nouveaux. C'est clair comme de l'eau de roche.

L'histoire de Boubiechko, celui qui avait minimisé les objectifs fixés, fut de nouveau racontée, cette fois-ci tout spécialement pour Ostap. Il partit avec ses nouveaux amis en troisième pour essayer de convaincre l'étudiante Lida Pissarievskaïa de se joindre à eux en tant qu'invitée, et il se montra si beau parleur, à cette occasion, que la timide Lida vint en effet et prit part au chahut général. La confiance née subitement entre eux grandit au point que vers le soir, en se promenant sur le quai d'une grande gare avec la jeune fille portant un manteau d'homme, le Grand Combinateur l'emmena presque au niveau du dernier sémaphore et là, sans qu'il s'y attendît lui-même, lui confia ce qu'il avait sur le cœur en des termes assez peu recherchés.

— Vous voyez, lui expliquait-il, la lune brillait, régnant sur le paysage. Nous étions assis sur les marches du Musée des Antiquités, et j'ai senti que je l'aimais. Mais j'ai été obligé de partir le soir même, si bien que tout a foiré. Elle s'est sans doute vexée. Elle s'est même certainement vexée.

— On vous a envoyé en mission ? demanda la jeune fille.

— M...oui. En quelque sorte. C'est-à-dire, ce n'était pas exactement une mission, mais une affaire urgente. Maintenant, je souffre. De façon à la fois grandiose et stupide.

— Ce n'est pas affreux. Reconvertissez votre excédent d'énergie en l'affectant à une tâche physique. Allez scier du bois, par exemple. C'est une tendance, à l'heure actuelle.

Ostap promit de se reconvertir et, bien qu'il vît pas comment il pourrait remplacer Zossia par du sciage de bois de chauffage, il éprouva tout de même un grand soulagement. Ils retournèrent au wagon la mine énigmatique et sortirent par la suite plusieurs fois dans le couloir pour chuchoter entre eux au sujet de l'amour non partagé et des nouvelles tendances dans ce domaine.

Dans le compartiment, Ostap se remit à dépenser ses forces sans compter pour plaire à la compagnie. Et il réussit à ce que les étudiants le comptassent comme un des leurs. Ce rustre de Parovitski lui tapa dans le dos de toutes ses forces et s'écria :

— Inscris-toi à l'Institut polytechnique, viens étudier avec nous. Ma parole ! Tu auras une bourse de soixante-quinze roubles. Tu vivras comme un dieu. Nous avons une cantine, avec de la viande tous les jours. Après, nous irons en Oural pour faire notre stage pratique.

— J'ai déjà une formation en sciences humaines, se hâta de dire le Grand Combinateur.

— Et que fais-tu à présent ? demanda Parovitski.

— Oh, je suis dans la finance.

— Tu travailles dans une banque ?

Ostap déclara soudain, en regardant l'étudiant avec ironie :

— Non, je ne travaille pas. Je suis millionnaire.

Cette annonce n'engageait bien sûr Ostap à rien et pouvait être tournée en plaisanterie, mais Parovitski se mit à rire si fort que le Grand Combinateur se sentit vexé. Il fut pris du désir de stupéfier ses compagnons de voyage et de s'en faire admirer encore davantage.

— Combien de millions avez-vous ? demanda la jeune fille aux chaussons de gymnastique en le poussant à répondre quelque chose de drôle.

— Un seul, dit Ostap, blême d'orgueil.

— C'est peu, fit le moustachu.

— C'est peu, c'est peu ! crièrent tous les autres.

— Cela me suffit, dit Bender avec solennité.

Ce disant, il attrapa sa valise, en fit claquer les fermoirs nickelés et en répandit le contenu sur la banquette. Les briquettes de papier formèrent un monticule instable. Ostap recourba une briquette dont l'enveloppe de papier éclata avec un craquement de jeu de cartes.

— Il y a dix mille dans chaque liasse. Cela vous semble peu ? Un million, à peu de chose près. Et tout est à sa place. Les signatures, les marques de sécurité et les filigranes.

Un silence général régnait maintenant. Ostap ratissa les billets et les remit dans la valise qu'il lança dans le filet à bagages d'un geste qu'il trouva impérial. Il se rassit et se renversa en arrière, écarta largement les jambes et regarda la fine équipe.

— Vous voyez, les sciences humaines peuvent être fructueuses, elles aussi, dit le millionnaire en invitant les étudiants à partager sa bonne humeur.

Les étudiants se taisaient, leurs yeux se portaient sur les boutons et les crochets ornementant les cloisons du compartiment.

— Je vis comme un dieu, reprit Ostap, ou comme un demi-dieu, ce qui, en fin de compte, revient au même.

Le Grand Combinateur attendit quelques instants, puis s'agita avec inquiétude et s'exclama sur un ton très amical :

— Qu'avez-vous à vous attrister, les diables ?

— Bon, j'y vais, fit le moustachu après un temps de réflexion. Je vais voir où ça en est chez moi.

Et il s'extirpa d'un bond du compartiment.

— C'est une chose étonnante, c'est vraiment remarquable, observa Ostap : ce matin encore, nous étions des inconnus, et maintenant c'est comme si nous nous connaissions depuis dix ans. C'est l'action des fluides, ou quoi ?

— Combien devons-nous pour le thé, demanda Parovitski. Combien de verres avons-nous bus, camarades ? Neuf, ou dix ? Il faut demander au chef de wagon. J'y vais.

Ils furent quatre à se lever pour le suivre, mus par le désir d'aider Parovitski à faire les comptes avec le chef de wagon.

— Nous pourrions chanter quelque chose ? proposa Ostap. Quelque chose de tonique. Par exemple, *Le pope Serge, le pope Serge !* Ça vous dit ? J'ai une belle voix de basse de la Volga.

Et sans attendre de réponse, le Grand Combinateur se dépêcha d'entonner : « Le long de la rivière, le long de la Kazanka nage un canard bleu... » Quand le moment du refrain arriva, Ostap agita les mains comme un maître de chapelle et tapa du pied, sans que s'élevât le formidable cri attendu, en provenance du chœur. Il y eut tout juste Lida Pissarievskaïa qui piaula par timidité : « Le pope Serge, le pope Serge ! » avant de s'interrompre aussitôt et de s'enfuir.

L'amitié déperissait à vue d'œil. Il ne resta bientôt plus dans le compartiment que la bonne et compatissante jeune fille en chaussons de gymnastique.

— Où se sont-ils tous sauvés ? demanda Bender.

— En effet, il faut se renseigner, chuchota la jeune fille.

Elle s'élança prestement vers la porte, mais le malheureux millionnaire la retint par le bras.

— Je plaisantais, bredouilla-t-il. Je suis un travailleur. Je suis le chef d'un orchestre symphonique !... Le fils du lieutenant Schmidt !... Mon papa était sujet turc. Croyez-moi !...

— Laissez-moi ! chuchota la jeune fille.

Le Grand Combinateur se retrouva seul.

Tout secoué, le compartiment grinçait. Les petites cuillers tournaient dans les verres vides et tout le troupeau des verres dans leurs porte-verres glissait petit à petit vers le bord de la tablette. Le chef de wagon apparut à la porte, serrant sous son menton une pile de draps et de couvertures.

Notice synthétique

À propos de la Volynie : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Volhynie>

Je mets « papier quadrillé », mais le terme se trouvant dans le texte est étrange : « papier arithmétique ». A. Préchac a traduit par « papier millimétré », la traduction anglaise lui emboîte le pas. Il peut s'agir de papier logarithmique, mais il y a en russe des termes spécifiques pour tout cela. Bref, je nage.

Le passage relatif à Boubiechko est, d'après I. Chtcheglov, « [le] Reflet de la campagne contre l'«opportunisme de droite» qui battait son plein depuis le seizième congrès du Parti (juin-juillet 1930), après que le trio Boukharine-Rykov-Tomski se fut opposé à la ligne générale sur l'industrialisation accélérée. Les accusations ici portées contre un Boubiechko imaginaire sont celles que la presse portait alors contre ces trois hauts dignitaires communistes (le dernier se suicidera en 1936, les deux premiers seront exécutés en 1938. On comprend que les œuvres d'Ilf et Petrov n'aient pas été rééditées entre 1939 et 1956 ! »

J'ajoute, lisant en ce moment l'ouvrage Stèles, que la même mécanique s'est enclenchée vingt ans plus tard en Chine avec la folie aventuriste de Mao Zedong qui mena au Grand Bond en avant, lequel fit la bagatelle de plusieurs dizaines de millions de morts. Ceux qui s'y opposèrent (Zhou Enlai, notamment) durent bien vite faire leur autocritique. À la suite du désastre, Mao se retrouva sur la touche, mais ressurgit quelques années plus tard au moyen de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne...

<https://fr.wikipedia.org/wiki/St%C3%A8les>. La Grande Famine en Chine, 1958-1961

https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Habits_neufs_du_pr%C3%A9sident_Mao

J'estime cette lettre insuffisante : comme le fait remarquer A. Préchac, nous sommes ici en plein dans le rituel de l'autocritique communiste, qui remplaçait l'ancienne confession faite aux prêtres. Et cette autocritique accompagnera bientôt l'élimination physique (l'assassinat) des cadres. A. Préchac mentionne à juste titre un livre décrivant la chose par le menu : il s'agit de La Peur, deuxième tome de la trilogie Les Enfants de l'Arbat d'Anatoli Rybakov.

Conformément aux lois de l'hospitalité : c'est la formule du buffetier du chapitre 28, reprise au chapitre 29, puis par Ostap au chapitre 30 :
<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/090121/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-28>

Les disques dont on fait des boutons : I. Chtcheglov signale que l'idée du recyclage, est très connue en URSS, ce thème reprenant celui du Fondateur de boutons de Peer Gynt.
https://fr.wikipedia.org/wiki/Peer_Gynt

À propos des « couplets populaires » : A. Préchac signale que les comptines russes, les tchastouchki, ont souvent une dimension politique, l'obscénité n'en étant pas exclue – comme dans les libelles prérévolutionnaires (et durant la révolution) en France. Du temps de Staline, il valait mieux qu'elles ne soient pas trop transparentes...

La simplicité généreuse de la jeunesse soviétique se retrouve, par exemple, dans le premier tome des Enfants de l'Arbat, œuvre déjà citée. Mais A. Préchac fait remarquer que d'autres auteurs, par exemple M. Boulgakov dans Cœur de chien, sont plus sévères...
<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/120220/coeur-de-chien-mikhail-boulgakov>
(voir notamment les pages 13 à 16 du texte au format pdf) Et, bien entendu, la jeunesse du Goulag et les enfants se retrouvant abandonnés (« biessprizorniki ») développeront d'autres attitudes. Le cynisme désabusé se généralisera pendant la « stagnation », sous Briejniev (Brejnev).

Qu'avez-vous à vous attrister, les diables ? C'est à nouveau un vers de la chanson sur Stienka Razine, voir le chapitre 26 et sa notice :
<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/311220/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-26>

La chanson qu'entonne Ostap est une vieille chanson populaire dans laquelle il n'est nullement question de pope. Le pope Serge a dû être rajouté plus tard, pour en faire une chanson antireligieuse. Pauvre Ostap, qui fait tout pour s'attirer les bonnes grâces des étudiants !
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Kazanka_\(rivi%C3%A8re\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Kazanka_(rivi%C3%A8re))

Chapitre 35

Lui que des maîtresses de maison avaient aimé, ainsi que des femmes de ménage, des veuves et même une technicienne dentiste

À Tchernomorsk, les toitures faisaient du raffut et les courants d'air s'en donnaient dans les rues. La violence du vent de nord-est qui s'était brusquement abattu sur la ville chassait la douceur de l'été de la Saint-Martin en direction des poubelles, des gouttières et des saillies des maisons. Et l'été y mourait au milieu des feuilles d'érable noircies et des billets de tramway déchirés. Les froids chrysanthèmes se noyaient dans les écuelles des fleuristes. Les volets verts des buvettes à kvas fermées claquaient. Les pigeons roucoulaient : « Nous mourons, nous mourons ». Les moineaux se réchauffaient en becquetant le fumier fumant. Les habitants se traînaient contre le vent en baissant la tête comme des taureaux. Les gilets de piqué souffraient le plus. Le vent les décoiffait, arrachant canotiers et panamas qu'il envoyait rouler sur les pavés de bois en direction du boulevard. Les vieillards indignés et essoufflés couraient après leurs chapeaux. Sur les trottoirs, les tourbillons entraînaient les poursuivants avec une telle force qu'il leur arrivait de dépasser leurs couvre-chefs et qu'ils ne reprenaient leurs esprits qu'une fois aux pieds humides de la statue de bronze trônant au centre de la place, celle d'un dignitaire du temps de la Grande Catherine.

Stationnant à son emplacement, l'« Antilope », faisait entendre les craquements d'un navire. Si la voiture de Kozlewicz suscitait autrefois une perplexité amusée, à présent elle faisait pitié : son aile arrière gauche tenait à l'aide d'un câble, du contreplaqué remplaçait une bonne partie de son pare-brise et, en lieu et place de la poire de caoutchouc lançant la matchiche, perdue lors de la catastrophe, une clochette nickelée de président de séance pendait au bout d'une ficelle. Même le volant sur lequel étaient posées les mains honnêtes d'Adam Casimirovitch était un peu de travers. Le Grand Combinateur se tenait sur le trottoir à côté de l'« Antilope ». Accoudé à la voiture, il disait :

— Je vous ai trompé, Adam. Je ne peux pas vous offrir une Isotta-Fraschini, pas plus qu'une Lincoln, une Buick ou même une Ford. Je ne peux pas acheter de nouvelle voiture. L'État ne me considère pas comme un acheteur. Je suis un simple particulier. Tout ce que je pourrais acquérir en passant une annonce dans les journaux, c'est une antiquité du même genre que notre « Antilope ».

— Pourquoi cela ? répliqua Kozlewicz. Ma Lorraine-Dietrich est une chouette voiture. Avec une durite d'huile d'occasion, je n'aurais besoin de nulle Buick.

— Je vous l'ai apportée, votre durite, dit Ostap, la voici. Et c'est la seule chose que je puis faire pour vous aider en matière de transports mécanisés.

La durite réjouit beaucoup Kozlewicz, il la fit longuement tourner dans ses mains et se mit séance tenante à la mettre en place. Ostap heurta la clochette, qui rendit un son de présidence d'assemblée, et dit avec animation :

— Savez-vous, Adam, que chaque citoyen subit la pression d'une colonne d'air de deux cent quatorze kilos ?

— Non, répondit Kozlewicz. Et alors ?

— Comment ça, et alors ? C'est un fait médico-scientifique. Et depuis peu, cela me pèse. Pensez un peu ! Deux cent quatorze kilos ! Cela vous écrase nuit et jour, et particulièrement la nuit. Je dors mal. Comment ?

— Rien, je vous écoute, répondit gentiment Kozlewicz.

— Je ne vais pas bien du tout, Adam. J'ai le cœur trop gros.

Le chauffeur de l'« Antilope » eut un gloussement dubitatif. Ostap continua à papoter :

— Hier, une vieille m'a abordé dans la rue en me proposant une aiguille inusable pour le nettoyage des réchauds à pétrole. Vous savez, Adam, je ne l'ai pas achetée. Je n'ai pas besoin d'une aiguille inusable, je ne veux pas vivre éternellement. Je veux mourir. Je présente tous les symptômes banals de l'amour : manque d'appétit, insomnie et désir maniaque d'écrire des vers. J'ai rimaillé la nuit dernière à la lueur vacillante d'une lampe électrique, écoutez un peu : « Je songe à l'instant merveilleux/ Où tu parus devant mes yeux/ Telle une vision fugitive/ Comme la beauté pure, effective. » Pas mal, non ? N'y a-t-il pas là du talent ? Ce n'est qu'à l'aube, en achevant les dernières lignes, que je me suis souvenu que ce poème, Pouchkine l'avait déjà écrit. Quel coup venant d'un classique ! Hein ?

— Non, non, continuez, fit Kozlewicz avec compassion.

— Voilà ma vie, reprit Ostap d'une voix qui tremblait. Mon corps est enregistré à l'hôtel « Le Caire », mais mon âme s'est absentée, elle n'a même pas envie d'aller à Rio de Janeiro. Et il y a encore la colonne atmosphérique qui m'étouffe.

— Vous êtes allé chez elle ? demanda sans ambages Kozlewicz. Chez Zossia Viktorovna ?

— Je n'y irai pas, dit Ostap, à cause de ma timidité orgueilleuse. Les janissaires se sont réveillés en moi. J'ai envoyé depuis Moscou pour trois cent cinquante roubles de télégrammes à cette vaurienne sans recevoir de réponse, pas même pour cinquante kopecks. Moi que des maîtresses de maison ont aimé, ainsi que des femmes de ménage, des veuves et même une technicienne dentiste. Non, Adam, je n'y irai pas. Au revoir !

Le Grand Combinateur alla à son hôtel et retira de dessous le lit la valise au million qui s'y trouvait en compagnie de souliers éculés. Il la contempla un moment avec une certaine hébétude, puis en attrapa la poignée et ressortit. Le vent agrippa les épaules de Bender et l'entraîna en direction du boulevard du Bord de mer. L'endroit était désert, il n'y avait personne sur les bancs blancs recouverts durant l'été d'entailles faites par les amoureux. En route vers l'extérieur de la rade, un cargo à la ligne de flottaison basse et aux mâts trapus doublait le phare.

« En voilà assez, dit Ostap, le Veau d'or n'est pas pour moi. Celui qui le veut n'a qu'à le prendre. Libre à lui de jouer les millionnaires ! »

Ne voyant personne autour de lui, il jeta la valise sur le gravier.

« Je vous en prie » dit-il aux érables noirs en leur faisant la révérence.

Il suivit l'allée sans se retourner. Il commença par marcher lentement, d'un pas de promeneur, puis mit ses mains dans ses poches car elles étaient soudain devenues gênantes et il força l'allure pour vaincre ses hésitations. Il se força à tourner au coin de la rue et à entonner une petite chanson, mais une minute plus tard, il revenait sur ses pas

en courant. La valise était toujours là. Mais, venant du côté opposé, un citoyen d'âge moyen et d'apparence très quelconque s'en approchait, se penchait déjà et tendait les mains vers elle.

« Que fais-tu ? cria Ostap de loin. Je vais t'apprendre à empoigner les valises qui ne sont pas à toi ! Pas moyen de laisser quoi que ce soit une minute ! C'est révoltant ! »

Mécontent, le citoyen haussa les épaules et battit en retraite.

Bender se traîna de nouveau avec le Veau d'or dans les mains.

« Que faire, à présent ? » se demandait-il. Comment employer ce pactole qui, en guise d'enrichissement, m'apporte seulement des tourments moraux ? Le brûler ? »

Le Grand Combinateur s'arrêta avec plaisir à cette idée.

« Il y a justement une cheminée dans ma chambre d'hôtel. Le brûler dans la cheminée ! Voilà du grandiose ! Un acte digne de Cléopâtre ! Au feu ! Liasse après liasse ! À quoi bon traîner cet argent ? Quoique... Non, c'est idiot. Brûler de l'argent, c'est de l'ostentation ! C'est jouer les hussards ! Mais que puis-je en faire, à part bâfrer comme un *nepman* ? Quelle situation ridicule ! Un conservateur songe à faire, avec trois cents roubles, un Louvre de son musée, n'importe quel collectif de mariniers – ou n'importe quelle confrérie de dramaturges – peut se faire construire, avec un million, une moitié de gratte-ciel avec un espace sur le toit pour des conférences en plein air. Mais Ostap Bender, descendant de janissaires, n'est pas fichu d'en faire quoi que ce soit ! La force hégémonique de la classe dominante étouffe le millionnaire solitaire ! »

Méditant sur la façon d'employer son million, le Grand Combinateur coutait le long des allées, s'asseyait sur le parapet de ciment et regardait d'un air fâché le cargo dansant sur les vagues au-delà du brise-lames.

« Non, il faut renoncer à y mettre le feu. Brûler de l'argent est une lâcheté, ça n'a rien de grandiose. Il faut trouver un geste qui marque. Créer une bourse au nom de Balaganov pour les élèves par correspondance d'une école radiotechnique ? Acheter cinquante mille petites cuillers en argent, les fondre et dresser une statue équestre de Panikovski sur sa tombe ? Incruster de nacre l'« Antilope » ? Ou peut-être... »

Illuminé par une nouvelle idée, le Grand Combinateur s'arracha d'un bond du parapet. Sans perdre une minute, il quitta le boulevard et, résistant fermement aux coups de vent de face et de côté, se rendit à la poste.

Là, à sa demande, la valise fut cousue dans une grosse toile et ficelée en croix avec de la bonne corde. Ce qui lui donna l'aspect d'un simple colis, comme la poste en reçoit des milliers tous les jours, ces colis que les citoyens envoient à leur famille, et qui contiennent du lard, de la confiture ou des pommes.

Ostap s'empara d'un crayon chimique et, l'ayant agité en l'air avec excitation, écrivit :

COLIS À VALEUR DÉCLARÉE

COMMISSARIAT DU PEUPLE AUX FINANCES.

MOSCOU

Et le colis, jeté par la main vigoureuse d'un postier, alla tomber sur un tas de ballots ovales, de sacoches et de petites caisses. Tout en fourrant le reçu dans sa poche, Ostap vit son million partir sur un chariot avec d'autres chargements, emmené sans hâte dans la salle voisine par un petit vieux dont les pattes de col s'ornaient d'éclairs blancs.

« La séance continue, dit le Grand Combinateur. cette fois, sans la participation du représentant des Agrariens fous, O. Bender. »

Il resta encore un long moment sous le porche de la poste, l'approbation et le regret alternant en lui. Le vent se faufilait sous son imperméable. Il eut froid et repensa avec chagrin à la seconde pelisse qu'il ne s'était pas achetée.

Une jeune fille s'arrêta un instant juste devant lui. Rejetant la tête en arrière, elle regarda le cadran lumineux de l'horloge de la poste et poursuivit son chemin. Elle portait un petit manteau en tissu rugueux plus court que sa robe et un béret bleu à pompon enfantin. De sa main droite, elle retenait un pan de son manteau soulevé par le vent. Le cœur du capitaine vacilla avant même qu'il eût reconnu Zossia, et il la suivit sur le trottoir, marchant sur les dalles mouillées en restant involontairement à une certaine distance d'elle. Les passants lui cachaient parfois la jeune fille, et Ostap descendait alors sur la chaussée pour la regarder en biais tout en réfléchissant aux thèses de sa déclaration à venir.

Au coin de la rue, Zossia s'arrêta devant un kiosque vendant de la mercerie et se mit à examiner des chaussettes d'homme brunes qui se balançaient, accrochées à une ficelle. Ostap entreprit de patrouiller aux alentours.

Au bord du trottoir, deux hommes tenant des porte-documents discutaient avec fièvre. Ils portaient tous les deux des manteaux de demi-saison et, en-dessous, des pantalons blancs d'été.

— Vous avez quitté « Hercule » à temps, Ivan Pavlovitch, disait l'un en serrant son porte-documents sur sa poitrine. C'est le chaos, là-bas, à présent, l'épuration y est sauvage.

— Toute la ville en parle, soupira l'autre.

— La purge a frappé Skoumbriévitch hier, dit le premier voluptueusement. La salle était bourrée. Au début, c'était très civilisé. Skoumbriévitch a si bien donné sa biographie que tout le monde l'a applaudi. « Je suis né, a-t-il dit, entre le marteau et l'enclume. » Il voulait souligner par là que ses parents étaient forgerons. Et puis quelqu'un, dans le public, a demandé : « Dites, vous ne vous souvenez pas de cette fière maison, "Skoumbriévitch et fils. Articles de quincaillerie" ? Vous ne seriez pas ce Skoumbriévitch-là ? » Et voilà que l'autre imbécile dit : « Je ne suis pas Skoumbriévitch, je suis le fils. » Vous imaginez ce qui va lui arriver ? La Première catégorie, c'est garanti.

— Eh oui, camarade Weintorg, ce sont des mesures rigoureuses. Et aujourd'hui, on épure qui ?

— Aujourd'hui, c'est un grand jour ! Aujourd'hui, c'est Berlaga, celui qui avait essayé d'y échapper en allant chez les fous. Ensuite, ce sera Polykhaïev en personne, avec son épouse morganatique, cette vipère de Sierna Mikhaïlovna. À « Hercule », elle ne laissait souffler personne. J'y serai vers deux heures, avant que ça commence, autrement, il n'y aura plus moyen de passer. Et puis Bomzé...

Zossia se remit à avancer, si bien qu'Ostap ne put apprendre ce qu'il en était de Adolphe Nikolaïévitch Bomzé. Ce qui ne l'émut nullement, du reste. Sa première phrase était déjà prête. Rapidement, le capitaine rattrapa la jeune fille.

« Zossia, dit-il, me voici, et c'est un fait impossible à ignorer. »

La phrase avait été prononcée avec une effrayante désinvolture. La jeune fille s'écarta brusquement, et le Grand Combinateur comprit qu'il n'avait pas trouvé le ton juste. Changeant d'intonation, il se mit à parler vite et abondamment, s'en prit aux circonstances, dit que sa jeunesse ne s'était pas déroulée comme il l'avait imaginé, enfant, et que la vie s'était avérée grossière et basse comme une clef de fa.

« Vous savez, Zossia, dit-il enfin, sur chaque homme, même s'il est au Parti, pèse une colonne d'atmosphère d'un poids de deux cent quatorze kilos. Vous ne l'avez jamais remarqué ? »

Zossia ne répondit rien.

Ils passaient à ce moment devant le cinéma « Le Capitole ». Ostap jeta un rapide coup d'œil en biais du côté où, cet été, se trouvait le comptoir qu'il avait fondé et poussa un petit cri. Une grande enseigne s'étalait en travers du bâtiment :

ENTREPRISE D'ÉTAT « CORNES ET SABOTS »

On apercevait par toutes les fenêtres des machines à écrire et des portraits de dirigeants. Un coursier gaillard, autre chose que Panikovski, se tenait à l'entrée, un sourire de vainqueur aux lèvres. Par le porche ouvert, à côté d'une plaque annonçant « Grand dépôt », s'engouffraient des camions de trois tonnes chargés à ras bord de cornes et de sabots répondant aux normes. Tout montrait que l'enfant d'Ostap avait pris le bon chemin.

— La force hégémonique de la classe dominante m'a écrasé, dit tristement Ostap. Même mon idée frivole, elle l'a utilisée à ses propres fins. Et moi, Zossia, on m'a repoussé. Vous entendez, on m'a repoussé. Je suis malheureux.

— L'amoureux affligé, dit Zossia en se tournant pour la première fois vers Ostap.

— Oui, répondit celui-ci, je suis un vrai Eugène Onéguine : c'est bien un chevalier déshérité par le pouvoir soviétique.

— Vous parlez d'un chevalier !

— Ne soyez pas fâchée, Zossia. Tenez compte de la colonne d'atmosphère. J'ai même l'impression d'être écrasé par elle davantage que les autres citoyens. À cause de mon amour pour vous. Et aussi parce que je ne suis pas syndiqué. Cela joue aussi.

— Il y a encore une raison : c'est aussi dû au fait que vous mentez davantage que les autres.

— Ce n'est pas un mensonge. C'est une loi de la physique. Ou peut-être qu'il n'y a pas de colonne du tout, que c'est seulement mon imagination ?

Zossia s'arrêta et se mit à retirer un gant gris comme un bas.

— J'ai trente-trois ans, dit précipitamment Ostap, l'âge de Jésus Christ. Et qu'ai-je fait jusqu'à présent ? Je n'ai fondé aucune doctrine, j'ai bazardé mes disciples, je n'ai pas ressuscité Panikovski d'entre les morts, et vous seule...

— Eh bien, au revoir, dit Zossia. Je dois aller à la cantine.

— Je vais déjeuner moi aussi, annonça le Grand Combinateur avec un coup d'œil à l'enseigne *École-combinat modèle de cuisine industrielle près l'Académie des arts spatiaux de Tchernomorsk*, et manger quelque soupe aux choux plat du jour modèle. Je m'en sentirai peut-être mieux.

— C'est réservé aux syndiqués, l'avertit Zossia.

— Alors je vous tiendrai seulement compagnie.

Ils descendirent trois marches. Dans la profondeur du combinat-école modèle, sous le toit vert d'un palmier, un jeune homme à l'œil noir étudiait la carte d'un air très digne.

« Périclès ! cria de loin Zossia. Je t'ai acheté des chaussettes à talon renforcé. Faites connaissance. C'est Thémidi. »

— Thémidi, dit le jeune homme en serrant avec cordialité la main d'Ostap.

— Bender-Transdanubien, répondit grossièrement le Grand Combinateur qui avait compris instantanément qu'il était arrivé trop tard pour la fête amoureuse, et que les chaussettes à talon renforcé n'étaient pas juste la production de quelque coopérative de faux invalides, mais le symbole d'un mariage heureux enregistré par l'État-Civil.

— Comment ! Vous êtes vraiment aussi Transdanubien ? demanda gaiement Zossia.

— Oui, Transdanubien. Vous-même, vous n'êtes plus seulement Sinitski, semble-t-il ? À en juger par les chaussettes...

— Je suis Sinitski-Thémidi.

Depuis vingt-sept jours, observa le jeune homme en se frottant les mains.

— Votre mari me plaît, dit le chevalier déshérité.

— Il me plaît à moi aussi, riposta vivement Zossia.

Pendant que les jeunes époux mangeaient leur « borchtch maritime » en levant haut leurs cuillères et en échangeant des regards, Ostap louchait sans plaisir sur les affiches culturelles accrochées aux murs. Il était écrit sur l'une : « *Ne vous laissez pas distraire par*

les conversations pendant le repas. Cela gêne la sécrétion adéquate des sucs gastriques ». Une autre était rédigée en vers : « *Les jus de fruits nous donnent des hydrates de carbone* ». Il n'avait plus rien à faire là, il fallait s'en aller, mais une soudaine timidité, sortie Dieu savait d'où, l'en empêchait.

Les époux Thémidi eurent un rire bon enfant.

— Dans quel domaine travaillez-vous, au juste ? demanda Ostap au jeune homme.

— Au juste, je suis le secrétaire d'un collectif de peintres ferroviaires, répondit Thémidi.

Le Grand Combinateur se leva lentement.

— Ah, le représentant d'un collectif ! On pouvait s'y attendre. Mais je ne vais pas vous distraire avec des conversations. Cela gênerait en vous la sécrétion adéquate des sucs gastriques, chose au plus haut point indispensable pour être en bonne santé.

Il sortit sans prendre congé, coupant vers la sortie en heurtant les coins des tables.

« Vol de jeune fille ! marmonna-t-il, une fois dehors. Arrachée à l'écurie ! Thémidi ! Némézidi ! Thémidi, le représentant d'un collectif, a volé à un exploitant individuel millionnaire... »

Là, Bender fut foudroyé par le souvenir clair et net qu'il n'était plus du tout millionnaire. Il y repensait encore en se mettant à courir et en battant des mains pour écarter les passants comme un nageur de compétition fend l'eau pour battre un record du monde.

« Voyez-moi un peu cet apôtre Paul, chuchotait-il en bondissant par-dessus les parterres de fleurs du jardin de ville. Ce fils de pute est un désintéressé ! Maudit mennonite, adventiste du septième jour ! Si mon colis est déjà parti, je me pends ! Ces tolstoïens sont à tuer ! »

Ayant glissé à deux reprises sur le sol carrelé de la poste, le Grand Combinateur courut au guichet, devant lequel attendait une petite queue sombre et silencieuse. Emporté par son élan, il allait passer la tête par le guichet lorsque le citoyen au premier rang de la queue leva d'un geste nerveux ses coudes pointus et repoussa le nouveau venu en exerçant une certaine pression. Le suivant, comme une mécanique, leva à son tour les coudes, et le Grand Combinateur se retrouva encore un peu plus loin de l'inestimable guichet. Et, dans le plus grand silence, les coudes continuèrent à se lever et à s'écarter, jusqu'à ce que l'effronté occupât la place qui lui revenait de droit – la dernière.

« J'ai juste besoin... » commença Ostap.

Il n'alla pas plus loin. C'était inutile. Grise et tout d'un bloc, la queue était aussi imprenable qu'une phalange grecque. Chacun connaissait sa place et était prêt à mourir pour défendre ses misérables droits.

Ostap dut attendre quarante-cinq minutes pour pouvoir passer la tête dans le guichet et demander frénétiquement qu'on lui redonnât son colis. L'employé de la poste lui rendit avec indifférence son reçu.

— Camarades, nous ne rendons pas les colis.

— Comment ! Il est déjà parti ? demanda le Grand Combinateur d'une voix tremblante. Je vous l'ai apporté il y a seulement une heure !

— Camarades, nous ne rendons pas les colis, répéta l'employé.

— Mais c'est tout de même mon colis, fit Ostap en tentant de l'amadouer, mon colis, vous voyez. Je l'ai envoyé et je voudrais le récupérer. Vous comprenez, j'ai oublié d'y mettre un pot de confiture. De pommes de Chine. Je vous en prie très vivement. Mon oncle va être affreusement vexé. Comprenez-moi...

— Camarades, nous ne rendons pas les colis.

Cherchant du secours, Ostap regarda autour de lui. Derrière lui se tenait la queue, grise et muette, connaissant tous les règlements, y compris celui énonçant qu'on ne rendait pas les colis.

— Y mettre un pot de confiture, balbutia Ostap. De pommes de Chine.

— Camarade, envoyez le pot à part, dit l'employé en s'adoucissant un peu. Votre oncle ne s'en portera pas plus mal.

— On voit que vous ne connaissez pas mon oncle ! dit fiévreusement Ostap. Et puis, je suis un pauvre étudiant, je n'ai pas d'argent. Je vous le demande comme à un militant.

— Mais enfin, camarade, dit l'employé d'une voix plaintive, où le chercher, à présent ? Des colis entassés, il y en a trois tonnes, là-bas.

Mais le Grand Combinateur se lança alors dans une telle litanie d'absurdités attendrissantes que l'employé alla dans l'autre salle chercher le colis du pauvre étudiant. Jusque là silencieuse, la queue se mit aussitôt à pousser des cris. On injuria de toutes les manières le Grand Combinateur pour son ignorance des règlements de la poste, et une citoyenne furieuse alla jusqu'à le pincer.

— Ne le refaites plus jamais, dit sévèrement le postier en lançant à Bender sa valise.

— Je ne le ferai plus jamais ! déclara le capitaine. Parole d'étudiant !

Le vent martelait les toitures et faisait vaciller les réverbères, les ombres couraient sur le sol et la pluie traversait les rayons des phares d'automobiles.

« Assez d'excès psychologiques, dit joyeusement Bender. Assez d'émotions fortes, assez d'introspection. Il est temps de commencer une vie de bourgeois travailleur. À Rio de Janeiro ! J'achèterai une plantation et je ferai venir Balaganov en qualité de singe. Il me cueillera des bananes ! »

employés se chargeaient du travail pour un prix modique, mais cela allongeait les files d'attente. L'opération évitait les vols et permettait aussi de surveiller les envois...

Les Agrariens fous : « Nouvelle allusion satirique d'une incroyable audace, car c'est à la "Conférence des marxistes agrariens" du 27 décembre 1929, présidée par Staline, qu'avaient été officiellement décidées la collectivisation et son pendant policier, la dékoulakisation, c'est-à-dire la terreur dans les campagnes. » (note d'Alain Préchac)

... tout en réfléchissant aux thèses de son futur discours : parodique. Comme le remarque A. Préchac, on croirait voir Lénine réfléchissant, dans le fameux train, aux « Thèses d'avril ». Mais le terme russe qui suit est celui d'une déclaration d'amour. Il est vrai qu'avec les trois cents roubles de télégrammes envoyés sans résultat...

Rappels à propos de la société « Hercule » : revoir le chapitre 11, par exemple.
<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/101020/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-11>

À propos de l'épuration, revoir la notice du chapitre 9 :
<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/041020/le-veau-dor-ilf-et-petrov-chapitre-9>

On retrouve l'étrange jeu de mots à propos du cinéma « Le Capitole », écrit dans le texte « Le Capital », comme aux chapitres 15 et 16...Le lecteur russe pouvait décrypter, c'est plus difficile en français, et ce serait un drôle de nom pour un cinéma...

Rappelons à tout hasard le scénario d'Eugène Onéguine (le nom devrait se transcrire ainsi : Aniégouine...):
https://fr.wikipedia.org/wiki/Eug%C3%A8ne_On%C3%A9guine

I. Chtcheglov fait remarquer que le « Chevalier déshérité », c'est Ivanhoe :
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Ivanho%C3%A9>

Il indique aussi que les auteurs n'ont pas l'intention de rivaliser avec Pouchkine. On s'en doutait...

Le nom Thémidi est bien sûr très proche de celui de la déesse de la justice, Thémis. De même, un peu plus loin, Némézidi s'inspire directement de Némésis...Quant à Bender-Transdanubien, le deuxième nom, dans le texte russe, renvoie à un ancien maréchal :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Piotr_Alexandrovitch_Roumiantsev

Sur les mouvements religieux évoqués :
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Mennonisme#:~:text=%C3%89glise%20%C3%A9vang%C3%A9lique%20mennonite%200%C3%A0%20Altkirch,%C3%A9glises%20%C3%A9vang%C3%A9liques%20mennonites%20de%20France.https://fr.wikipedia.org/wiki/Adventisme>

Grise et tout d'un bloc, la queue était aussi imprenable qu'une phalange grecque : Typologie de la queue, comme disait feu Henri Weber. A. Préchac voit, dans le ressentiment hargneux qui s'exprime là, une méchante caractéristique de la société soviétique. J'en doute. Ce genre de sentiment est réputé exister en France, notamment. La queue serait-elle plus sensible aux arguments d'Ostap plus à l'Ouest ?

Chapitre 36

Le chevalier de l'Ordre de la Toison d'or

Un étrange personnage marchait de nuit dans les marécages bordant le Dniestr. Il était énorme, gros au point d'en être difforme. Il était serré dans un surtout de grosse toile au capuchon relevé. L'étrange individu passait près des sections de roseaux et sous les arbres fruitiers à moitié déracinés en marchant sur la pointe des pieds, comme dans une chambre à coucher. Il s'arrêtait parfois et poussait un soupir. À l'intérieur de son surtout se faisait alors entendre le tintement que le métal produit en se heurtant au métal. Et toujours, un son léger, extraordinairement délicat, flottait ensuite dans l'air. Une fois, l'homme étrange trébucha sur une racine humide et tomba sur le ventre. Il se produisit alors un bruit sonore, comme si l'armure d'un chevalier s'était écroulée sur un parquet. L'étrange personnage resta longtemps sans se relever, scrutant les ténèbres.

Cette nuit de mars était bruyante. Des gouttes d'apothicaire de bon poids tombaient des arbres et s'épalaient par terre en faisant floc !

« Maudit plat ! » murmura l'homme.

Il se releva et parvint au Dniestr sans autre incident. L'homme souleva les pans de sa capote, descendit le long de la berge et, en équilibre instable sur la glace détrempée, s'enfuit vers la Roumanie.

Le Grand Combinateur avait passé tout l'hiver à se préparer. Il avait acheté des dollars américains avec les portraits de présidents à boucles blanches, des montres et des porte-cigarettes en or, des alliances, des diamants et d'autres affaires précieuses.

À présent, il portait sur lui dix-sept porte-cigarettes massifs ornés de monogrammes, d'aigles et d'inscriptions gravées :

« À Ievsieï Rudolfovitch Demiproducteur, directeur de la banque russo-carpathique et notre bienfaiteur, pour ses noces d'argent et de la part de ses employés reconnaissants. »

« Au conseiller secret M. I. Sacrilège à l'occasion de la clôture de l'inspection sénatoriale, de la part des autorités municipales de Tchernomorsk. »

Mais le plus lourd des porte-cigarettes portait la dédicace suivante :

« À M. le Commissaire du bureau de police du quartier Alexeïev, de la part des marchands juifs reconnaissants. »

Sous l'inscription se trouvait un cœur d'émail rutilant percé d'une flèche qui devait bien sûr symboliser l'amour des marchands juifs pour Monsieur le Commissaire.

Il avait fourré dans ses poches des colliers faits d'alliances, d'anneaux et de bracelets. Il portait sur le dos, accrochées par de solides ficelles sur trois rangées, vingt paires de montres en or. Certaines produisaient un tic-tac agaçant et Bender avait l'impression que des insectes rampaient le long de son dos. Il y avait même parmi elles des cadeaux, comme en témoignait cette inscription sur le boîtier : « À mon fils chéri Sériojenka Kastraki pour sa réussite au certificat d'études secondaires. » Quelqu'un avait gravé avec une épingle « sexuelles » au-dessus de « secondaires ». C'était apparemment l'œuvre des amis du jeune Kastraki, aussi cancre que lui. Ostap s'était longtemps refusé à acheter cette montre indécente, mais il avait fini par en faire l'acquisition car il était fermement décidé à convertir en articles de bijouterie tout son million.

L'un dans l'autre, ce fut un hiver très laborieux. Le Grand Combinateur trouva seulement pour quatre cent mille roubles de brillants ; il ne réussit à obtenir que pour cinquante mille en devises, parmi lesquelles de l'argent polonais et balkanique un peu douteux. Il fallut acheter des affaires lourdes avec le reste de son magot. Il était particulièrement pénible de se déplacer avec un plat en or sur le ventre. C'était un grand plat ovale comme un bouclier de chef africain et pesant vingt livres. Le cou puissant du capitaine ployait sous le poids d'une croix pectorale d'évêque portant l'inscription « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », obtenue du citoyen Samooblojenski, ancien sous-diacre de cathédrale. Par-dessus la croix se trouvait un agneau coulé dans l'or, accroché à un magnifique ruban – c'était l'Ordre de la Toison d'or.

Cette décoration, Ostap l'avait obtenue en marchandant chez un vieillard insolite qui avait peut-être été Grand-Duc, ou alors valet de Grand-Duc. Le vieillard en demandait un prix exorbitant, arguant du fait que peu de gens dans le monde portaient cette décoration, des têtes couronnées, le plus souvent.

— La Toison d'or, marmonnait le vieillard, n'est donnée qu'aux gens les plus valeureux !

— Eh bien c'est mon cas, répondait Ostap. En outre, je l'achète seulement parce que c'est de l'or.

En fait, le capitaine rusait avec sa conscience. La décoration lui avait tout de suite plu, et il avait décidé de la garder à jamais en qualité d'Ordre du Veau d'or.

Pressé par la peur et s'attendant à entendre la détonation d'un coup de fusil, Bender atteignit en courant le milieu du fleuve et s'arrêta. L'or l'écrasait – le plat, la croix, les bracelets. Son dos le démangeait à cause des montres qui y pendaient. Les pans de son surtout étaient trempés et pesaient une tonne. Avec un gémissement, Ostap l'arracha, le jeta sur la glace et reprit sa course. Apparut alors une magnifique pelisse, une chose presque inouïe, quasiment la plus précieuse dans la toilette que portait Ostap. Il l'avait confectionnée durant quatre mois, la construisant comme on le fait d'une maison, il en avait tracé les plans et en avait apporté les matériaux. La pelisse était double : elle était fourrée à l'intérieur de renard argenté d'une qualité incomparable, et l'extérieur était en authentique loutre de mer, avec un col en zibeline. Cette pelisse était tout bonnement incroyable ! Une super pelisse avec des poches en chinchilla bourrées de médailles de sauvetage, de petites croix à porter au cou et de bridges en or – la dernière réalisation de

la technique dentaire. Sur la tête du Grand Combinateur s'élevait une chapka, ou plutôt une tiare, en castor.

Cet extraordinaire chargement devait assurer au capitaine une vie facile et débridée au bord de l'océan tiède, dans la ville de ses rêves d'enfance, aux balcons garnis de palmiers et de ficus : Rio de Janeiro.

À trois heures du matin, le descendant rebelle des janissaires mit le pied sur le rivage étranger. Il y régnait le même silence, la même obscurité, c'était aussi le printemps là-bas, et des gouttes d'eau tombaient des arbres. Le Grand Combinateur se mit à rire.

« À présent, quelques formalités à régler avec les gentils seigneurs roumains, et la voie sera libre. J'imagine que deux ou trois médailles de sauvetage embelliront leur existence grise de frontaliers. »

Il se retourna en direction du côté soviétique et, tendant un bras volumineux enveloppé de loutre dans l'obscurité commençant à pâlir, dit :

« Il faut tout faire dans les formes. Modèle numéro cinq : l'adieu à la mère patrie. Eh bien, *Adieu*, grand pays. Je n'aime pas, étant le premier de la classe, que l'on me fasse des remarques sur mon attention, mon assiduité et ma conduite. Je suis un simple particulier, et ne suis pas obligé de m'intéresser à vos fosses pour silos, vos tranchées et vos tours. Je suis assez peu concerné par le problème de la transformation socialiste de l'homme en ange dépositaire à la Caisse d'épargne. C'est tout le contraire. Ce qui me préoccupe, ce sont les questions urgentes se rapportant à la sollicitude vis-à-vis de la personne des millionnaires solitaires... »

À ce moment, l'adieu à la patrie suivant le modèle numéro cinq fut interrompu par l'apparition de quelques silhouettes armées, dans lesquelles Bender reconnut des garde-frontières roumains. Le Grand Combinateur s'inclina dignement et articula de façon distincte la phrase spécialement apprise :

« Trăiască România Mare ! »

Il jeta un coup d'œil amical aux garde-frontières, dont il voyait mal les visages dans la pénombre. Il crut les voir sourire.

« Vive la grande Roumanie ! répéta Ostap en russe. Je suis un vieux professeur fuyant la Tchéka moscovite ! Ma parole, je me suis échappé de justesse ! Je salue en vous... »

L'un des garde-frontières s'approcha tout près d'Ostap et, sans rien dire, lui ôta sa tiare de fourrure. Ostap tendit la main vers son couvre-chef, mais le garde-frontière, toujours sans rien dire, repoussa cette main.

« Mais enfin ! dit avec bonhomie le Grand Combinateur. Enfin, enfin ! Ne me touchez pas ! Je me plaindrai de vous au Sfatul Tării, au Grand Huruldan ! »

À ce moment, un autre garde-frontière se mit lestement, avec la dextérité d'un amant expérimenté, à déboutonner la superbe, l'incroyable pelisse d'Ostap. Le capitaine s'écarta vivement. ce mouvement fit tomber d'une de ses poches un bracelet de dame qui alla rouler par terre.

— *Branzuletk*a ! glapit un officier garde-frontière en manteau court avec un col en poils de chien et de gros boutons métalliques sur son derrière rebondi.

— *Branzuletk*a ! crièrent les autres en se ruant sur Ostap.

Empêtré dans sa pelisse, le Grand Combinateur tomba par terre et sentit aussitôt qu'on retirait de son pantalon le précieux plat. Quand il se releva, il vit l'officier le tenir dans ses mains, le soupesant avec, aux lèvres, un sourire qui n'avait plus rien d'humain. Ostap se cramponna à son bien et l'arracha des mains de l'officier, à la suite de quoi il reçut un coup aveuglant en pleine figure. Les événements se déroulèrent aussi vite qu'à la guerre. Le Grand Combinateur, gêné par sa pelisse, lutta un moment à genoux avec ses adversaires en leur lançant des médailles de sauvetage. Il ressentit ensuite un brusque et inexplicable soulagement qui lui permit de porter à l'ennemi une série de coups écrasants. En fait, on avait réussi à lui arracher la pelisse valant cent mille roubles.

« En voilà des manières ! » cria Ostap d'une voix chantante, en jetant à la ronde de sauvages regards.

À un moment, debout et adossé à un arbre, il employait le plat luisant pour taper sur la tête de ses assaillants. À un autre moment, on essayait d'arracher au capitaine l'Ordre de la Toison d'or, et il secouait la tête comme un cheval. Il y eut aussi un moment où, brandissant bien haut la croix épiscopale qui portait l'inscription « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » il criait hystériquement :

« Exploiteurs des masses laborieuses ! Araignées ! Suppôts du capital ! Vermines ! »

Et une salive rose s'échappait de sa bouche. Ostap luttait comme un gladiateur pour son million. Il faisait tomber ses adversaires accrochés à lui et se relevait en regardant devant lui de ses yeux obscurcis.

Il revint à lui étendu sur la glace, la figure en marmelade, n'ayant plus qu'une botte, ayant perdu sa pelisse, les porte-cigarettes gravés, les montres, le plat, les devises, la croix et les diamants, ayant perdu son million. En haut de la berge se tenait l'officier au col en poils de chien qui regardait Ostap en contrebas.

« Maudite *siguranță* ! cria Ostap en levant son pied nu. Parasites ! »

L'officier sortit lentement son pistolet et l'arma. Le Grand Combinateur comprit que l'interview était terminée. Courbé, il s'en retourna en clopinant vers la rive soviétique.

Un brouillard blanc comme la fumée d'une cigarette montait de la rivière. Desserrant le poing, Bender vit dans sa main un bouton en cuivre poli, une boucle de cheveux raides et noirs arrachés à quelqu'un et l'Ordre de la Toison d'or, réchappé par miracle de la bataille. Le Grand Combinateur contempla d'un air stupide ses trophées et les restes de sa fortune et continua à avancer, glissant dans les creux de la glace et grimaçant de douleur.

Un ébranlement fort et prolongé comme un coup de canon parcourut la surface de la glace. Un vent tiède soufflait éperdument. Regardant sous ses pieds, Bender vit sur la glace une grosse crevasse verte. Le plateau de glace où il se trouvait vacilla et l'une de ses extrémités commença à s'enfoncer dans l'eau.

« La débâcle commence ! s'écria avec effroi le Grand Combinateur. La débâcle commence, Messieurs les jurés ! »

Il se mit à sauter d'un bloc de glace à l'autre, se hâtant de toutes ses forces de regagner le pays auquel il avait dit adieu avec tant de morgue, une heure plus tôt. Le brouillard montait lentement et solennellement, révélant les marais.

Dix minutes plus tard, un homme étrange, sans chapka et chaussé d'une seule botte, mit le pied sur la rive soviétique. Il déclara à haute voix, parlant à la cantonade :

« Les ovations sont inutiles ! Je ne suis pas devenu un nouveau Comte de Monte-Christo. Je vais devoir me reclasser comme gérant d'immeuble. »

Notice synthétique

Sur l'Ordre de la Toison d'or :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre_de_la_Toison_d%27or

Sur le Dniestr : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Dniestr>

Sur la fuite d'Ostap en Roumanie : « La frontière naturelle formée par le Dniestr, qui recula plusieurs fois au cours du XXe siècle et s'avère encore aujourd'hui l'objet de luttes acharnées entre Moldaves (Roumains) et Russes (République de Transnistrie), avait été le lieu naturel de départ vers la liberté d'un grand nombre de Blancs refoulés par les bolcheviks, à la fin de la Guerre civile. De même, nous rappelle I. Chtcheglov, avait-ce été dans le port roumain de Constanza que s'étaient réfugiés en 1905 les matelots révoltés du « Potemkine ». Mais c'est aussi dans ces parages que se trouve la ville, alors roumaine, de Bendéry, d'où Ostap tire son nom de famille : en échappant au régime soviétique, il entend bien retrouver ses racines. I. Chtcheglov voit aussi une très possible ressemblance avec Un drame en Livonie, le roman de Jules Verne. » (note d'Alain Préchac)

Sur la Transnistrie :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Transnistrie_\(%C3%89tat\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Transnistrie_(%C3%89tat))

Les porte-cigarettes que trimballe Ostap ont été fabriqués, au vu des inscriptions gravées dessus, avant 1917. Conseiller secret est un haut rang dans le tchin de Pierre le Grand. J'ai traduit les noms, car ils étaient irrésistibles.

Les montres : il s'agit d'anciennes grosses montres de gousset, semble-t-il. Les deux autres traductions ont négligé le mot « paires » et gardent seulement vingt montres, ce qui est étrange, car les montres ne sont pas des ciseaux.

Rappel à propos du plat en or : la livre russe pesait un peu moins de 410 g. le plat pèse donc huit bons kilos.

Samooblojenski veut dire : Autoimposé...

... et pesaient une tonne : le texte russe dit : et pesaient plusieurs pouds – rappelons que le poud vaut plus de seize kilos.

Comme le fait remarquer I. Chtcheglov, la belle pelisse dont Ostap sera dépouillé renvoie à la triste mésaventure d' Akaki Akakiévitch Bachmatchkine, le héros malheureux de la nouvelle de Gogol Le Manteau. Mais ici, on va rire et non pleurer.

Le deuxième Adieu est transcrit du français.

Comme le remarque I. Chtcheglov – en marquant une hésitation là où je n'ai, pour ma part, aucun doute –, derrière le discours bouffon d'Ostap se dissimule une virulente critique du régime : pour la voir, il suffit de gommer les trois derniers mots de sa diatribe...

Trăiască România Mare : il y a une coquille dans le texte russe – erreur de Bender ou des auteurs, je ne saurais le dire. On lit en effet : Trăiascu România Mare.

Rappel : la Tchéka est le premier nom-sigle des « Organes », c'est-à-dire de ce qui deviendra le Guépéou, puis le NKVD et finalement le KGB.

Les réclamations d'Ostap seront adressées à des institutions écorchées dans le texte : https://fr.wikipedia.org/wiki/Sfatul_%C8%9A%C4%83rii (le deuxième terme renvoie plutôt à la Mongolie)

Branzulețka ! a ici le sens de : « Un bracelet ! ». Mais il semble bien que ce terme soit du roumain à la sauce Ilf-Petrov...

Siguranță : plus connue ensuite sous le nom de Securitate...

Comme le signale A. Préchac, la dernière phrase de Bender est énigmatique. Toute la morale du livre est que seul le vol étatique « marche » en URSS. Mais on imagine mal Ostap devenir un vulgaire parasite bureaucratique de plus. Koreïko, par contre, attendant le retour du capitalisme mais jouant le jeu en surface, me rappelle un personnage historique : un certain Naftali Frenkel...

https://fr.wikipedia.org/wiki/Naftali_Frenkel